

Heinlein

Histoire du futur, I
L'homme qui vendit la Lune



Robert A. Heinlein

HISTOIRE DU FUTUR

TOME I

L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE

(The past through tomorrow, 1967)



Traduction de Pierre Billon et Jean-Claude Dumoulin

Seul auteur récompensé à quatre reprises par le prestigieux prix Hugo, Robert A. Heinlein (1907-1988) est une des figures essentielles de l'âge d'or de la science-fiction américaine, aux côtés d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury. Outre sa gigantesque *Histoire du futur*, ensemble de romans et de nouvelles décrivant l'évolution de l'humanité dans les siècles à venir, on lui doit quelques-unes des œuvres les plus marquantes du genre : *Marionnettes humaines*, *Étoiles garde à vous !* (qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Paul Verhoeven sous le titre *Starship Troopers*) ou *En terre étrangère*.

PRÉFACE

Nous sommes en 1967 à Carmel, Californie. Un amiral à la retraite nommé Robert A. Heinlein s'adonne au jardinage. Fait officier en 1929, il se distingua lors de la Seconde Guerre mondiale, enseigna l'aéronautique puis s'associa à une petite entreprise d'électronique. Personne, en dehors de ses voisins, ses collègues et ses camarades de la Navy, n'a jamais entendu parler de lui.

Voilà une histoire plausible, mais fausse. En réalité, et de façon beaucoup moins probable, six ans après avoir obtenu son diplôme de l'École navale, tandis qu'il servait sur un destroyer, Heinlein contracta la tuberculose. Il passa deux années au lit, puis fut mis à la retraite à l'âge de vingt-sept ans.

Tout comme Robert Louis Stevenson, lui aussi

victime de consommation¹, ou Mark Twain, dont la carrière de batelier fut interrompue par la guerre, Heinlein vint à l'écriture presque par hasard, parce qu'il ne pouvait pas vivre l'existence active qu'il aurait souhaitée. Une fois les ponts coupés avec la Navy et donc avec la carrière qui aurait abouti à ce jardin de roses à Carmel, il suivit des cours de physique et de mathématiques dans l'espoir de réaliser un vieux rêve : l'astronomie. Espoirs une nouvelle fois déçus par sa mauvaise santé. Il s'essaya alors à l'exploitation minière, à la politique et à l'immobilier mais sans réel succès.

En 1939, il tomba sur l'annonce d'un concours amateur de nouvelles dans un magazine, *Thrilling Wonder Stories*. Le premier prix s'élevait à cinquante dollars, pas une fortune, mais pas non plus des cacahuètes. Heinlein écrivit un texte qu'il intitula « Ligne de vie » et le soumit non pas à la revue qui avait lancé le concours, mais à John W. Campbell, rédacteur en chef d'*Astounding Science Fiction*. Campbell l'acheta, ainsi que la suivante, et celle qui vint après. Heinlein se dit alors : « Depuis combien de temps ce genre de choses existe ? Pourquoi ne m'en avait-on jamais parlé ? » À l'exception des années de guerre, qu'il passa à la

1 Amaigrissement et dépérissement observés dans toute maladie grave et prolongée. (NScan)

station expérimentale de l'aéronavale de Philadelphie dans « le nécessaire ennui de l'ingénierie aéronautique », il ne devait plus jamais gagner sa vie d'une autre façon.

Dans le numéro de février 1941 d'*Astounding*, au sommaire duquel figuraient deux nouvelles d'Heinlein (dont une sous le pseudonyme d'Anson MacDonald), une note du rédacteur en chef disait :

« Le mois prochain, *Astounding* fera une fois encore l'honneur de sa couverture à Robert A. Heinlein, pour sa nouvelle intitulée "La logique de l'empire"¹. Il s'agit, comme souvent chez cet auteur, d'une incroyable histoire, nerveuse, bien ficelée, et qui se suffit à elle-même. Mais puisqu'on en parle, je voudrais attirer l'attention sur un fait que le lecteur régulier d'*Astounding* n'ignore sans doute pas : tous les textes de science-fiction d'Heinlein sont assujettis à un projet unique, raconter l'histoire future du monde et des États-Unis. Chaque nouvelle apporte sa pierre à l'édifice ; Heinlein a ainsi esquissé un panorama du futur dans lequel s'insèrent personnages, dates, découvertes majeures, etc. J'essaie de le convaincre de mettre par écrit un tableau du plan d'ensemble. Si jamais je me le procure, je

1 In *Les vertes collines de la Terre, Histoire du futur, II*, Folio SF n°208.

m'empresserai de le publier. »

Il publia le tableau trois mois plus tard – le même, à quelques modifications et ajouts près, qui apparaît dans cet ouvrage¹ –, dans un numéro dont Heinlein faisait une fois de plus la couverture, avec un récit intitulé « Univers² ».

Le terme « Histoire du futur » émane de Campbell et non de Heinlein, qui ne l'assumait pas totalement. Ce cycle de nouvelles n'a aucune vocation prophétique. C'est une histoire non pas du futur, mais d'un futur – celui d'un monde alternatif (dans lequel, peut-être, un certain contre-amiral à la retraite est en train de tailler ses rosiers) dont la cohérence propre et la mise en situation sont logiquement et ostensiblement calquées sur notre propre passé. Loin de s'articuler autour d'un fil conducteur commun, ces nouvelles s'apparentent plutôt à une pyramide dont la base est constituée par les textes les plus anciens, servant de socle aux plus récents.

En partie à cause de cette structure pyramidale et également en raison des vastes connaissances

1 Nous avons pour notre part choisi de ne pas publier le tableau en question, l'auteur l'ayant par la suite désavoué à plusieurs reprises, notamment dans sa correspondance (N.d.E.).

2 In *Les enfants de Mathusalem* suivi de *Les orphelins du ciel. Histoire du futur*, IV, Folio SF n°210.

de l'auteur – sur lesquelles nous reviendrons –, les lecteurs se retrouvèrent dans un monde qui pourrait tout à fait être le nôtre, mais projeté quelques années ou quelques décennies dans le futur. Certains détails diffèrent, bien sûr, mais rien dont on ne puisse s'accommoder. Les gens sont toujours les mêmes : ils lisent *Time*, doivent gagner leur vie, fument des Lucky, se font des scènes de ménage.

Il est facile de définir le parfait auteur de science-fiction : un écrivain talentueux à l'imagination débordante, connaissant les sciences physiques aussi bien que sociales, la technologie, possédant une vaste expérience des gens – pas seulement des scientifiques et des ingénieurs, mais aussi des secrétaires, des hommes de loi, des syndicalistes, des publicitaires, des journalistes, des hommes politiques, des businessmen... Le problème, c'est que personne de censé n'irait perdre de temps à acquérir toutes ces compétences et ce bagage dans le simple but d'écrire de la science-fiction. Mais Heinlein, lui, avait déjà tout cela.

La part de ses écrits droit issue de sa propre expérience est beaucoup plus importante que la plupart ne l'imaginent. Quand il manque de connaissances sur un sujet, sa conscience

professionnelle lui interdit d'émettre des suppositions ; donc il cherche, et il trouve. Ses nouvelles sont bourrées de détails d'autant plus crédibles qu'ils sont précis, produit d'une recherche assidue. Mais beaucoup de choses qu'il développe dans ses récits, même celles qui entament sérieusement la crédulité du lecteur, s'inspirent de sa propre vie. Quelques exemples, parmi de nombreux autres :

La discussion complexe au sujet des problèmes de liens inhérents à la conception des robots domestiques, dans *Une porte sur l'été*¹. Heinlein a été ingénieur, spécialiste des liens.

La maîtrise du combat au corps à corps des héros de textes comme « Gulf » ou *Route de la gloire*². Heinlein est lui-même excellent tireur d'élite, bretteur et spécialiste du combat à main nues.

L'héroïne aux multiples et improbables talents, reconnaissable à sa rousseur, qu'on retrouve dans *Marionnettes humaines*³ ainsi que dans certaines nouvelles. Non seulement la femme de Heinlein, Giny, arbore une chevelure de cette couleur, mais

1 J'ai Lu SF, 1987.

2 Pocket SF, 1988.

3 Folio SF, 2005.

elle est elle-même chimiste, biochimiste, ingénieur qualité dans l'aéronautique et horticultrice expérimentale ; elle a gagné les plus hautes distinctions à l'université de New York en natation, plongeon, basket-ball et hockey sur gazon avant de devenir patineuse artistique professionnelle une fois son diplôme obtenu ; à l'heure actuelle, elle parle sept langues et commence l'apprentissage d'une huitième.

La longévité des « Familles » dans *Les enfants de Mathusalem*¹. Cinq des six frères et sœurs de Heinlein sont toujours de ce monde, tout comme sa mère de quatre-vingt-sept ans, « fragile mais bien vivante et vive d'esprit ». La situation est encore appelée à évoluer.

Même les familles singulièrement talentueuses qui apparaissent dans *The Rolling Stones* et ailleurs ne viennent pas du néant : Heinlein lui-même jouait aux échecs avant de savoir lire. Sur ses trois frères, l'un est professeur d'électrotechnique, un autre enseigne les sciences politiques tandis que le troisième est un général d'état-major à la retraite qui « en a bavé – autrement dit qui, partant de simple soldat, a gravi tous les échelons de la hiérarchie sans jamais avoir

¹ *Histoire du futur, IV, op. cit.*

fait d'études supérieures ».

Tout comme Mark Twain, Heinlein vient du Missouri. Ses origines transparaissent dans son scepticisme, sa perception aiguë de l'absurdité humaine et parfois dans ses tournures de phrases – un certain goût pour les euphémismes alambiqués et tapageurs. Il partage avec ses compatriotes l'admiration pour les compétences de toute sorte, et pour ceux qui accomplissent de grandes choses – même (voire surtout) s'ils infléchissent quelques règles au passage. (Heinlein : « J'ai atteint un rang plutôt élevé à l'École navale et je me serais hissé encore plus haut sans ma tendance à collectionner les "N noirs" – violations majeures de la discipline militaire. ») À la différence de la plupart des romanciers modernes, il n'a aucune patience à l'égard des incapables et des incompetents. Ceux qui apportent la plus grande contribution à la société, pense-t-il, sont également ceux qui s'amusent le plus. Les autres, ceux qui n'y contribuent en rien, ne méritent que la pitié ; et la pitié à l'encontre de ceux qui s'apitoient sur leur sort n'apparaît pas en très bonne place sur la liste des vertus de Heinlein.

Cette rigueur n'a rien à voir avec le cynisme d'autres écrivains. Heinlein est un moraliste

convaincu – il croit avec sincérité au courage, à l'honneur, à l'autodiscipline, à l'abnégation du sacrifice commis par amour ou par devoir – et un libertaire acharné. « Quand un gouvernement ou une Église quelconques commencent à dire à leurs sujets : "Ne lisez pas ceci, ne regardez pas cela, vous n'avez pas à tout savoir", seules l'oppression et la tyrannie peuvent en résulter, quelle que soit la noblesse de la motivation. Il suffit de peu pour manipuler l'esprit d'un homme abusé ; à l'inverse, aucune force ne contrôlera un homme libre, un homme dont l'esprit est libre. Ni la torture, ni la bombe atomique, ni rien de la sorte – on ne peut pas vaincre un homme libre ; tout au plus le tuer. »

L'auteur a souvent nié que les nouvelles composant *l'Histoire du futur* puissent revêtir la moindre valeur prophétique. Pourtant, de toute évidence, certaines des prévisions fictives de Heinlein se sont d'ores et déjà réalisées – du point de vue non pas littéral, mais symbolique. « Les routes doivent rouler » préfigure les grandes agglomérations et prédissent la menace d'une grève des transports à l'échelle nationale proférée par Jimmy Hoffa. Dans *Les enfants de Mathusalem*, les gros titres des journaux de 1969 censés illustrer l'ambiance des « Années de folie » – ainsi que

Heinlein nomme notre présent – paraissent aujourd'hui bien moins fantasques qu'en 1941.

« Il arrive que ça saute », écrit et publié cinq ans avant Hiroshima, repose sur une série de judicieuses déductions qui s'avérèrent fausses. Le dilemme qui sous-tend cette nouvelle ne s'est jamais posé dans les faits ; il n'en reste pas moins qu'elle reflète le dilemme bien réel de l'énergie atomique, cette épée de Damoclès sous laquelle on n'a cessé de vivre depuis 1945.

Certains de ces récits ne sont que d'aimables divertissements, mais un au moins est un chef-d'œuvre : « L'homme qui vendit la Lune ». D'une trompeuse facilité, il fonctionne à merveille sur une demi-douzaine de niveaux à la fois. C'est une histoire d'hommes partant à la conquête de la Lune, un pamphlet mordant contre les requins de l'industrie, et le portrait émouvant et parfaitement convaincant d'un homme extraordinaire.

Ainsi le futur en marche est-il, ici, semé de poteaux indicateurs et d'avertissements. Heinlein nous rappelle sans cesse que l'histoire est un processus et non pas une chose morte ou embaumée dans des livres. Contrôler ses propres inventions reste le défi ultime posé à l'homme – et pas seulement les inventions mineures comme

l'arbalète ou la bombe atomique, mais aussi et surtout les plus grandes : le langage, la culture et la technologie. Nous sommes solides et pleins de ressources, après tout ; eh bien, nos descendants devront l'être plus encore.

Les chances sont contre eux. Les étoiles brillent haut dans le ciel, la vie est courte et la maison prend toujours un pourcentage. Mais l'homme lui-même est une chose si improbable que, s'il n'existait pas, son éventualité ne vaudrait même pas qu'on en parle. Heinlein, lui, parie sur l'homme ; et j'ai le sentiment que le siècle à venir lui donnera raison.

DAMON KNIGHT

The Anchorage
Milford, Pennsylvanie

LIGNE DE VIE

Le président tapa du maillet pour obtenir le silence. Les cris et les huées s'apaisèrent à mesure que le service d'ordre autoproclamé obtenait des excités qu'ils se rassoient. Debout à son pupitre près du président de séance, l'orateur semblait inconscient du charivari. Son visage d'une neutralité qui confinait à l'insolence restait de marbre. Le président se tourna vers lui et l'interpella sur un ton de colère et d'ennui.

« Docteur Pinero, dit-il en appuyant légèrement sur le titre, je dois vous présenter mes excuses pour le vacarme indécent suscité par vos remarques. Je m'étonne que mes collègues oublient la dignité qui convient aux hommes de science au point d'interrompre un orateur... » Il marqua un temps, l'air pincé. « ...quel que soit le caractère provocateur de son intervention. »

Pinero lui adressa un sourire proprement insultant. Le président se domina visiblement. « J'aimerais que la séance s'achève en bon ordre et que vous terminiez votre exposé. Évitez toutefois, je vous prie, de nous prendre pour des idiots en émettant des idées par trop fallacieuses. Veuillez vous limiter à votre découverte... si elle existe bien. »

Pinero étendit ses mains blanches et grasses. « Comment vous faire entrer une idée nouvelle dans le crâne sans en extirper vos illusions au préalable ? »

L'assemblée s'agita et murmura. « À la porte, le charlatan ! On en a assez entendu ! » cria quelqu'un au fond de la salle.

Le président martela son pupitre. « Messieurs ! Je vous en prie ! » Puis il se tourna vers Pinero. « Dois-je vous rappeler que vous ne faites pas partie de cette assemblée et que nous ne vous avons pas invité ? »

Pinero haussa les sourcils. « Vraiment ? Je crois pourtant me rappeler avoir reçu une invitation rédigée sur le papier à en-tête de l'Académie. »

Le président se mordit la lèvre inférieure. « C'est exact. C'est d'ailleurs moi qui l'ai rédigée.

Mais à la requête de l'un des administrateurs... homme éminent dévoué au service public, sans doute, mais nullement un scientifique et encore moins un membre de l'Académie. »

Pinero eut encore son sourire exaspérant. « Ce vieux Bidwell, je suppose, de l'Amalgamated ? Il attendait que ses phoques dressés me dénoncent comme imposteur, hein ? Qui voudrait de ses jolies polices d'assurance sur la vie si je prédisais à chacun le jour de sa mort ? Mais comment faire éclater ma mauvaise foi si vous refusez de m'entendre ? Encore vous faudrait-il assez d'esprit pour me comprendre ! Pour jeter bas un lion, il faut autre chose que des chacals ! » Il tourna délibérément le dos à l'assistance, dont les murmures prirent une ampleur menaçante. Le président répétait en vain des rappels à l'ordre quand un homme se dressa au premier rang.

« Monsieur le président ! »

Celui-ci sauta sur l'occasion et s'écria : « Messieurs ! Le docteur Van Rheinsmitt a la parole. » Le tumulte s'apaisa.

Le professeur s'éclaircit la voix, lissa sa belle crinière blanche et glissa la main dans la poche de son pantalon sur mesure. Il adopta le ton qu'il réservait à ses interventions devant les clubs

féminins.

« Monsieur le président, chers collègues de l'Académie des sciences, un peu de tolérance ! Un meurtrier lui-même a le droit de présenter sa défense avant le verdict. Pouvons-nous faire moins, même si le verdict n'offre aucun doute ? J'accorde au docteur Pinero la considération que cet auguste corps doit manifester à l'endroit d'un collègue... » Il s'inclina légèrement dans la direction de l'orateur. « ...même si l'université qui lui a décerné ses diplômes nous est inconnue. Si ce qu'il entend nous communiquer est faux, nous n'en subirons aucun dommage. Dans le cas contraire, nous devons en prendre connaissance. » Sa voix cultivée, lénifiante, produisait l'effet d'un baume. « Si les manières de l'éminent professeur nous semblent dépourvues d'urbanité, rappelons-nous qu'il pourrait venir d'un milieu où l'on se montre moins pointilleux sur l'étiquette. Puisque notre excellent ami nous a demandé de l'entendre et se porte garant du bien-fondé de sa requête, inclinons-nous avec la correction exigée par la circonstance. »

Il s'assit sous un tonnerre d'applaudissements, conscient d'avoir accru sa réputation de guide moral et intellectuel. Le lendemain, les journaux célébreraient le bon sens et l'esprit de conciliation

du « plus beau des doyens d'université américains ». Sait-on jamais ? Le vieux Bidwell finirait peut-être par s'exécuter, dans cette affaire de dotation pour une piscine.

Quand les applaudissements cessèrent, le président se tourna vers le responsable de toute cette agitation, assis, le visage serein, les mains croisées sur son ventre rondet.

« Voulez-vous poursuivre, docteur Pinero ?

— À quoi bon ? »

Le président haussa les épaules. « Vous êtes venu dans ce but. »

Pinero se leva et regagna le pupitre. « C'est vrai ! Mais ai-je agi sagement ? Est-il un seul membre de cette assemblée qui ose regarder la réalité en face ? Je ne crois pas. Même le beau monsieur qui vous a demandé de m'écouter m'a déjà condamné ! Ce qu'il cherche, c'est l'ordre, non la vérité. Si la vérité chamboule l'ordre établi, s'inclinera-t-il ? Et vous tous ? Je ne crois pas. Mais si je reste muet, vous l'emporterez par défaut. L'homme de la rue s'imaginera que de petites gens m'ont démasqué comme un imposteur et un plaisantin. Mon propos ne s'accommode pas de cette solution. Donc, je parlerai.

» Je vais donc vous exposer une seconde fois l'objet de ma découverte. Pour parler simplement, j'ai inventé une technique qui me permet de déterminer à l'avance la durée de vie d'un homme. De vous dire quand la Mort viendra vous faucher. Quand l'Ange toquera à votre porte. En moins de cinq minutes, à l'aide de mes appareils, je peux donner à n'importe lequel d'entre vous le nombre de grains de sable qui restent dans son sablier. »

Il s'interrompit et croisa les bras. Durant un moment, nul ne souffla mot. Puis l'assistance s'agita. Enfin, le président intervint.

« Vous n'avez pas terminé, docteur Pinero.

— Que pourrais-je ajouter ?

— Vous ne nous avez pas expliqué comment fonctionnent vos appareils. »

Pinero prit un air ébahi. « Vous me demandez, si je comprends bien, de mettre le fruit de mon travail à la disposition des enfants pour qu'ils s'en fassent un jouet ? Il s'agit là d'un savoir dangereux, mon ami. Je le réserve au seul être capable d'en faire bon usage : moi-même. » Il se tapota la poitrine.

« Comment savoir si vos prétentions extravagantes reposent sur des bases sérieuses ?

— Rien de plus simple. Désignez un comité. Je

lui ferai une démonstration. Si elle fonctionne, vous l'admettez et vous en faites part au monde entier. Dans le cas contraire, je me trouverai discrédité et je ferai amende honorable. Oui, moi, Pinero, je présenterai mes plus plates excuses. »

Un individu émacié, aux épaules voûtées, se leva au fond de la salle. Le président lui donna la parole.

« Monsieur le président, comment l'éminent professeur peut-il proposer sérieusement une telle expérience ? Veut-il que nous patientions vingt ou trente ans pour que la mort du sujet vienne vérifier ses dires ? »

Dédaignant le président, Pinero répondit au contradicteur : « Vous plaisantez ! Seriez-vous étranger aux lois de la statistique au point d'ignorer que tout groupe nombreux comporte au moins un individu promis à une mort prochaine ? Je vous fais une proposition : permettez-moi de soumettre à l'examen chaque personne dans cette salle et je m'engage à vous désigner celle qui mourra dans la quinzaine, en précisant le jour et l'heure de sa mort. » Il lança un regard de défi sur l'assistance. « Vous acceptez ? »

Un autre homme se leva. « Personnellement, je ne puis envisager une telle expérience. En ma

qualité de médecin, j'ai remarqué avec chagrin, chez plusieurs de nos collègues avancés en âge, les indices d'affections cardiaques sérieuses. Si le docteur Pinero a su reconnaître ces symptômes et s'il choisit ses victimes parmi ceux qui les présentent, la personne désignée aura de grandes chances de succomber à l'heure dite, que le minuteur de notre distingué orateur fonctionne ou pas. »

Un autre contradicteur l'appuya aussitôt. « Le docteur Shepard a raison. Pourquoi perdre notre temps ? Je suis convaincu que cet individu cherche à se servir de l'Académie dans un but publicitaire. Si nous nous prêtons à cette farce, nous ferions son jeu. Je propose, monsieur le président, de passer à l'ordre du jour. »

La motion fut votée par acclamations, mais Pinero refusa de se rasseoir ou d'obéir aux rappels à l'ordre. Il secoua sa crinière broussailleuse et s'écria : « Barbares ! Imbéciles ! Idiots sans cervelle ! Vos pareils se sont toujours opposés aux grandes découvertes ! Canailles ignorantes ! Galilée se retournerait dans sa tombe. Ce gros abruti là-bas qui tourne et retourne sa dent de caribou se prétend docteur ? On croirait plutôt un sorcier ! Et ce petit nabot tout chauve... oui, vous ! Ça se dit philosophe et ça parle du temps et de la

vie, mais qu'est-ce que vous y connaissez ? Comment comptez-vous apprendre quoi que ce soit tant que vous refusez de regarder la vérité en face alors qu'on vous en donne l'occasion ? Peuh ! » Il cracha sur l'estrade. « L'Académie des sciences, c'est ainsi que vous désignez ce truc ? Moi, j'y vois une association d'entrepreneurs de pompes funèbres, sans autre préoccupation que d'embaumer les idées de ses prédécesseurs ! »

Il s'interrompit pour reprendre sa respiration et deux membres du comité le saisirent pour l'entraîner derechef dans les coulisses. Plusieurs journalistes se levèrent en hâte et le suivirent. Le président prononça l'ajournement de la séance.

Les journalistes le rejoignirent au moment où il franchissait la porte de sortie. Il marchait d'un pas léger, en sifflotant un petit air. Plus la moindre trace de cette ardeur belliqueuse qu'il manifestait un instant auparavant. Il se trouva entouré en un instant et bombardé de questions.

« Vous accepteriez une interview, docteur ?

— Quelle est votre opinion sur le système éducatif ?

— Hé ! Vous leur avez bien dit leur fait. Qu'est-ce que vous pensez de la vie après la mort ?

— Ôtez votre galure, docteur, et souriez. Le

petit oiseau va sortir. »

Il eut un large sourire. « Un seul à la fois, les gars, et du calme. Moi aussi, j'ai été journaliste. Vous venez chez moi ? On sera plus à l'aise pour parler. »

Un moment plus tard, ils s'efforçaient de trouver un siège dans la studette du docteur Pinero, où régnait un désordre pittoresque, et ils se jetaient sur ses cigares. Il promena un regard sur l'assistance et s'épanouit. « Vous préférez quoi, scotch ou bourbon, les gars ? » Ses invités servis, il entra dans le vif du sujet. « Bon, que désirez-vous savoir ?

— Cartes sur table, doc. Vous avez trouvé quelque chose, oui ou non ?

— Que oui !

— Dans ce cas, dites-nous comment ça marche. Le blabla que vous avez servi aux professeurs ne vous mènera nulle part avec la presse.

— Permettez, cher ami. Il s'agit de mon invention. J'espère en tirer des revenus. Et vous voudriez que je la mette à la disposition du premier venu ?

— Minute, doc. Donnez-nous du grain à moudre si vous espérez lire votre nom dans les journaux. De quoi vous servez-vous ? D'une boule

de cristal ?

— Pas tout à fait. Vous voulez voir l'appareil ?

— Et comment ! »

Il les introduisit dans la pièce voisine et agita la main. « Voilà l'engin, les gars. » La masse d'instruments rappelait vaguement une installation de radiologie. Le tout fonctionnait à l'électricité et plusieurs cadrans montraient des graduations familières, pourtant une observation superficielle ne permettait pas de deviner son usage.

« Quel est le principe, docteur ? »

Pinero fit la moue et réfléchit. « Vous devez tous savoir que la vie se base sur l'électricité ? Ce truisme ne vaut pas tripette, mais il vous donnera une idée du principe. Et on vous aura dit que le temps constitue la quatrième dimension. Que vous le croyiez ou non, on l'a tant répété que l'expression a perdu tout son sens pour devenir un cliché dont les vieux birbes se servent afin d'impressionner les naïfs. Essayez de visualiser cet axiome et de l'appréhender émotionnellement. »

Il s'approcha de l'un des journalistes. « Supposons qu'on vous prenne en exemple. Vous vous appelez Rogers, pas vrai ? Eh bien, Rogers, vous constituez un phénomène spatio-temporel

qui s'étend sur quatre directions. Vous mesurez près d'un mètre quatre-vingts, pour cinquante centimètres de large sur vingt-cinq d'épaisseur. Pour ce qui est du temps, vous êtes déterminé par une ligne spatio-temporelle dont nous avons sous les yeux une sécante qui coupe l'axe temporel à angle droit au niveau du présent. À une extrémité se trouve un nourrisson qui sent le lait caillé et qui bave son petit déjeuner dans son biberon. À l'autre, il y a peut-être un vieil homme aux alentours de mille neuf cent quatre-vingts. Imaginons ce phénomène spatio-temporel qu'on appelle Rogers sous la forme d'un long ver rose, ininterrompu au fil des ans. Il prend naissance dans le sein de sa mère et se termine dans la tombe. Ce ver rose passe ici et un corps unique apparaît au point de rencontre. Mais ce n'est qu'une illusion. Le ver rose possède une continuité physique à travers les années. En fait, ce concept suppose la continuité physique de la race entière, car les vers roses bifurquent à partir d'autres vers roses. Sous cet angle, la race évoque une plante dont les ramifications s'entremêlent et lancent des rejets dans toutes les directions. On commet l'erreur de la croire constituée d'individus distincts si on ne considère que ses sécantes. »

Il marqua une pause pour dévisager les

journalistes. L'un d'eux, avec l'air austère de celui à qui on ne la fait pas, intervint.

« Tout ça, c'est bien joli, si c'est vrai. Mais où cela vous mène-t-il ? »

Pinero le gratifia d'un bon sourire. « Patience, l'ami. Je vous ai demandé de considérer la vie comme un phénomène électrique. Représentez-vous notre long ver rose comme un conducteur. Vous avez peut-être entendu dire que les ingénieurs en électricité parviennent, au moyen de certaines mesures, à localiser une rupture dans un câble transatlantique sans même quitter le rivage. Je procède de même pour mon ver rose. Braquer mes appareils sur la sécante ici présente me permet de localiser la rupture, autrement dit le moment de la mort. Ou si vous préférez, en inversant les connexions, de vous donner votre date de naissance. Mais cela ne présente aucun intérêt puisque vous la connaissez déjà. »

Son interlocuteur ricana. « Je vous tiens, docteur. Si vous dites vrai, vous ne pouvez déterminer la date de naissance, puisque la chaîne est ininterrompue. Votre conducteur électrique remonte par-delà la mère jusqu'aux plus lointains ancêtres. »

Le visage de Pinero s'épanouit en un large

sourire. « Exact, l'ami, et bien raisonné, mais vous poussez l'analogie trop loin. L'opération ne s'effectue pas de la manière précise qui mesure la longueur d'un conducteur électrique. Par certains côtés, elle ressemble plutôt à la méthode qui évalue la longueur d'un couloir en faisant rebondir un écho jusqu'à l'extrémité opposée. A la naissance se produit une sorte de torsion dans le couloir, et grâce au calibrage approprié, je décèle l'écho provoqué par cette torsion. Il n'y a qu'un moment où je ne peux pas obtenir de lecture valable : quand une femme est enceinte, il m'est impossible de distinguer sa ligne de vie de celle de l'enfant à naître.

— Il vous reste à prouver ce que vous avancez.

— Volontiers, cher ami. Voulez-vous servir de sujet d'expérience ? »

L'un des autres journalistes prit la parole. « Si on jouait au poker, Luke, tu devrais relancer ou te coucher.

— Je relance. Que dois-je faire ?

— D'abord inscrire votre date de naissance sur un papier et le remettre à l'un de vos collègues. »

Luke s'exécuta. « Et maintenant ?

— Mettez-vous en sous-vêtements et montez sur la balance. Alors, dites-moi : est-ce que vous

avez déjà été bien plus maigre ou plus gros qu'à présent ? Non ? Vous pesiez combien à la naissance ? Quatre kilos cinq ? Un beau bébé. On n'en fait plus des comme ça.

— Ça rime à quoi, ces inepties ?

— Je m'efforce d'évaluer la coupe transversale de notre long conducteur rose, mon cher Luke. Bon, vous voulez vous asseoir ici ? Placez cette électrode dans votre bouche. Non, ça ne fait pas mal ; le voltage est très bas, moins d'un microvolt, mais il me faut un contact parfait. » Le professeur se posta derrière son appareil et abaissa un capuchon protecteur sur sa tête avant de manipuler les commandes. Quelques-uns des cadrans s'animèrent et un bourdonnement sortit de la machine. Il s'interrompit et le docteur sortit la tête de sa petite cachette.

« J'obtiens le mois de février 1912. Qui a le papier ? »

On produisit et on déplia le feuillet. « 22 février 1912 », lut le dépositaire.

Un silence s'ensuivit, interrompu par une voix venue de l'orée du groupe. « Je peux m'en servir un autre, docteur ? »

La tension retomba, et plusieurs journalistes s'exprimèrent en même temps.

« Essayez sur moi, doc !

— Moi d'abord, doc. Je suis orphelin et je voudrais vraiment savoir.

— Qu'est-ce que vous en dites, doc ? Un tour chacun. »

Il accepta, tout sourire, entrant et sortant de sa cachette tel un lapin de son terrier. Une fois que tous eurent en mains leurs papiers jumeaux prouvant que le professeur maîtrisait sa méthode, Luke interrompit un silence prolongé.

« Et si vous nous montriez comment vous prédisez la mort, Pinero ?

— Si vous le désirez. Qui servira de cobaye ? »

Nul ne répondit. Plusieurs donnèrent des coups de coude à Luke. « Vas-y, gros malin. C'est toi qui l'as voulu, non ? » Il accepta de s'asseoir sur le siège ; Pinero bascula quelques interrupteurs, puis se glissa sous le capuchon. Lorsque le bourdonnement cessa, il sortit en se frottant énergiquement les mains.

« Et voilà, c'est tout pour aujourd'hui, les gars. Ça vous suffira pour un article ?

— Oh ! Et la prédiction ? Quand est-ce que Luke va casser sa pipe ? »

Luke lui fit face. « Ils ont raison ! Quelle est la

réponse ? »

Pinero parut peiné. « Messieurs, vous m'étonnez. Je fournis cette donnée contre paiement de mes honoraires. Et le secret professionnel m'impose de ne la confier qu'à la personne venue me consulter.

— Peu m'importe le secret. Dites-leur la date de ma mort.

— Je regrette beaucoup. Je me dois de refuser. J'avais accepté de vous montrer la manière de procéder, pas de vous donner le résultat. »

Du talon, Luke écrasa son mégot de cigarette sur le plancher. « C'est un canular, les gars. Je parie qu'il a vérifié l'âge de tous les journalistes du coin pour nous mener en bateau. Ça ne marche pas, Pinero. »

L'autre le regarda avec tristesse. « Vous êtes marié, l'ami ?

— Non.

— Vous avez quelqu'un à charge ? De proches parents ?

— Non. Pourquoi, vous voulez m'adopter ? »

Pinero secoua la tête, l'air mélancolique. « Je suis bien navré pour vous, mon cher Luke. Vous serez mort avant demain. »

CHAMBARD À L'ACADÉMIE DES SCIENCES
« LES SAVANTS, DES ANDOUILLES », DIT LE DEVIN
LA CAMARDE ET SA POINTEUSE
LE PROF AVAIT ANNONCÉ LA MORT
DU JOURNALISTE
« UN CANULAR », POUR ACADÉMICIEN EN CHEF

Vingt minutes après l'étrange prédiction, une enseignante détachée d'une façade a frappé Luke Timmons qui descendait Broadway vers les bureaux du *Daily Herald*, le journal pour lequel il travaillait.

Le docteur Pinero se refuse à tout commentaire, mais confirme avoir prédit la mort de Timmons au moyen du « chronovitamètre » de son invention. Le commissaire Roy...

L'AVENIR vous inquiète ???
N'engraissez plus les diseurs de
bonne aventure.
Consultez le Dr Hugo Pinero, biopraticien,
qui vous aidera à préparer l'avenir
par des méthodes scientifiques infaillibles.
Ni charlatanisme ni spiritisme.
10 000 \$ en gage
pour garantir nos prédictions.
Circulaire sur demande.
CHRONOS, S.A.
Majestic Building, Appartement 700
(Communiqué)

Annonce légale

Nous, John Cabot Winthrop, de l'étude de M^{es} Winthrop, Winthrop, Ditmars et Winthrop, avocats, affirmons par la présente que Hugo Pinero, résidant dans cette ville, nous a remis dix mille dollars en monnaie légale des États-Unis et nous a commis aux fins de placer ladite somme dans une banque agréée, de notre choix, avec les instructions suivantes :

La somme entière sera mise en dépôt et sera subséquemment versée au premier client de Hugo Pinero ou de Chronos, S.A. dont la durée de vie

excéderait de un pour cent celle prédite par Hugo Pinero, ou à la succession du premier client dont la durée de vie serait inférieure au temps prédit dans une proportion égale à celle ci-dessus indiquée.

Nous déclarons en outre avoir placé, ce jour, cette somme en dépôt, en même temps que les instructions ci-dessus désignées, à l'Equitable First National Bank de cette ville.

Signé sous la foi du serment
John Cabot Winthrop

Signé sous la foi du serment par-devers nous,
Le 22 avril 1951
Albert M. Swanson
Notaire exerçant dans cette ville et cet État.

« Bonsoir, chers auditeurs. Voyons les dernières nouvelles ! D'abord un communiqué : Hugo Pinero, l'Homme Miracle, vient d'accomplir sa millième prédiction sans qu'un seul client vienne réclamer la récompense promise en cas d'erreur de calcul. Treize clients déjà morts : les statistiques indiquent qu'il dispose d'une ligne directe avec le bureau de la Grande Faucheuse. Voilà bien un renseignement que je refuse de

connaître avant l'instant fatidique. Votre correspondant ne sera jamais client du Prophète Pinero...»

Le baryton du juge fendit l'air confiné de la salle d'audience. « Je vous en prie, monsieur Weems, revenons à nos moutons. Faisant droit à votre demande, la Cour vous a accordé un ordre de suspension temporaire, dont vous sollicitez à présent la permanence. Le docteur Pinero soutient que vous n'apportez aucune preuve. Il demande que je lève ladite suspension et que j'ordonne à votre client de cesser ses tentatives visant à contrecarrer ce que Pinero qualifie d'entreprise strictement légale. Faute d'un jury auquel vous adresser, veuillez vous passer de la rhétorique et me dire en langage clair la raison pour laquelle je ne devrais pas déférer à sa requête. »

M. Weems tourna le menton d'un geste nerveux qui répandit sur son haut col dur les replis flasques de son cou.

« Que la Cour veuille bien considérer que je représente le public...

— Un petit instant. Il me semblait que vous défendiez les intérêts de la compagnie d'assurances sur la vie Amalgamated.

— C'est exact, Votre Honneur, si l'on s'en tient à la lettre de la procédure. Mais, moralement, je représente aussi plusieurs autres institutions importantes : grandes compagnies d'assurances, établissements financiers et fiduciaires, ainsi que leurs actionnaires et leurs assurés, qui constituent la majorité des citoyens. En outre, nous avons le sentiment de protéger les intérêts de la population tout entière : inorganisée, sans voix pour la défendre et par conséquent dépourvue de toute protection.

— Je croyais représenter le public, répliqua le juge sèchement. Je regrette de ne pouvoir vous considérer comme le défenseur de vos clients virtuels. Mais poursuivez. Quelle est votre thèse ? »

L'avocat vieillissant tenta d'avaler sa pomme d'Adam puis reprit la parole. « Votre Honneur, nous affirmons que deux raisons distinctes militent pour la permanence de cette interdiction, alors que chacune, prise isolément, suffirait à la justifier. Primo, cet individu prédit l'avenir, pratique que la loi comme les usages réprouvent. Ce n'est qu'un diseur de bonne aventure, un charlatan qui exploite la crédulité publique. Plus intelligent que la gitane chiromancienne, l'astrologue de foire ou le spirite, il n'en est que

plus dangereux. Il se prévaut fallacieusement de méthodes scientifiques modernes pour donner un crédit douteux à ses simagrées. Nous avons dans cette salle des représentants de l'Académie des sciences, dont le témoignage qualifié fera justice de ses prétentions absurdes.

» En second lieu, même si ses allégations s'avéraient... et nous n'émettons cette supposition absurde que pour les besoins de notre démonstration...» M. Weems s'autorisa un sourire pincé. «... nous tenons ses activités pour contraires à l'intérêt public en général, et à celui de mon client en particulier. Nous sommes prêts à produire, devant les huissiers du tribunal, les preuves que cette personne a publié ou fait publier des prospectus engageant le public à se dispenser des bienfaits de l'assurance-vie, au détriment de leur bien-être et en causant un préjudice financier à mon client. »

Pinero se leva. « Votre Honneur, puis-je dire quelques mots ?

— De quoi s'agit-il ?

— Je crois pouvoir clarifier la situation si on me permet une brève analyse.

— Votre Honneur, intervint Weems, voilà qui est tout à fait irrégulier.

— Patience, monsieur Weems. Vos intérêts seront sauvegardés. Je crois que cette affaire bénéficierait de plus de clarté et de moins d'effets de manche. Si le professeur Pinero peut écourter la procédure en s'exprimant, je souscris à sa demande. Poursuivez, docteur.

— Je vous remercie, Votre Honneur. Je prendrai tout d'abord la dernière des allégations de M. Weems : je lui accorde que j'ai bien publié les déclarations dont il fait état...

— Un instant, docteur. Vous avez choisi d'être votre propre avocat. Êtes-vous certain de posséder la compétence suffisante pour défendre vos intérêts ?

— J'accepte ce risque, Votre Honneur. Nos amis ici présents pourront facilement prouver le bien-fondé de mes assertions.

— Très bien, continuez.

— Oui, de nombreuses personnes ont résilié des polices d'assurance-vie à la suite de mes interventions, mais je défie quiconque de démontrer qu'elles ont subi de ce fait le moindre dommage ou la moindre perte. Oui, l'Amalgamated a éprouvé un manque à gagner de par mes activités, mais c'est la conséquence naturelle de ma découverte qui a rendu ses

pratiques aussi désuètes que l'usage de l'arc et des flèches. Si la décision de justice leur donne raison sur ces bases, je monterai une manufacture de lampes à huile et j'introduirai une instance contre les compagnies Edison et General Electric pour leur interdire de fabriquer des ampoules électriques.

» Oui, j'exerce une profession dont l'objet est de donner à mes clients la date exacte de leur mort, mais je nie formellement pratiquer la magie, blanche, noire ou arc-en-ciel. S'il est illégal d'opérer des prédictions en ayant recours à la méthode scientifique, alors, depuis de longues années, les services statistiques de l'Amalgamated se rendent coupables de prévoir le pourcentage exact, dans tout groupe important, d'individus destinés à mourir dans l'année. Je prédis la mort au détail, l'Amalgamated en gros. Si son activité reste dans le cadre de la loi, comment la mienne peut-elle y contrevenir ?

» Le point crucial, je l'admets, c'est de savoir si je suis capable ou non de faire ce que dis ; les prétendus experts de l'Académie des sciences affirmeront, bien entendu, que j'en suis incapable. Mais ils ignorent tout de mes méthodes et ne peuvent en conséquence se prévaloir du titre d'experts en la matière...

— Permettez une minute, docteur. Monsieur Weems, est-il vrai que vos témoins experts ne peuvent se prévaloir d'une connaissance quelque peu approfondie des méthodes et des théories du docteur Pinero ? »

Weems parut embarrassé. Il tambourina sur sa table. « La Cour voudra-t-elle m'accorder quelques instants ?

— Certainement. »

M. Weems tint un conciliabule avec son entourage, puis se retourna vers le tribunal. « Nous avons une procédure à vous suggérer, Votre Honneur. Si le docteur Pinero accepte de venir à la barre et de nous exposer la théorie et la pratique de ses prétendues méthodes, ces savants distingués pourront donner à la Cour leur avis sur la validité de ses prétentions. »

Le juge lança un regard interrogateur à Pinero qui répondit : « Je n'accéderai à une telle requête qu'à mon corps défendant. Que mon procédé soit valable ou non, il serait dangereux de le laisser tomber entre les mains d'imbéciles ou d'ignorants. De plus, il est inutile de connaître un procédé pour constater qu'il donne des résultats. Il n'existe en science que deux façons de se former une opinion. On juge en se basant sur l'expérience ou l'on

accepte aveuglément les décisions des autorités supérieures. Pour l'esprit scientifique, seule importe la preuve expérimentale, et la théorie n'est qu'un moyen commode pour en expliquer le déroulement ; lorsqu'elle ne s'accorde plus avec les faits, il faut la jeter au panier. Pour l'esprit académique, l'autorité est toute-puissante et ce sont les faits qu'il faut jeter au panier lorsqu'ils ne concordent pas avec la théorie échafaudée par l'autorité.

» C'est l'état d'esprit des gens académiques qui s'accrochent, comme des huîtres sur leur rocher, aux théories dépassées, qui a toujours barré la route au progrès. Je consens à prouver l'efficacité de ma méthode en la soumettant à l'épreuve de l'expérience. Une fois déjà j'ai eu l'occasion de faire, à cette même académie d'experts, cette proposition. On l'a rejetée. Je la renouvelle. Qu'on me permette de mesurer la durée de vie des membres de l'Académie des sciences. Qu'ils désignent un comité chargé de juger des résultats ; je les consignerai sur des papiers qui seront introduits dans deux séries d'enveloppes cachetées. Dans l'une de ces séries, chaque enveloppe portera le nom d'un membre, tandis qu'on trouvera à l'intérieur la date de sa mort. À l'intérieur des autres enveloppes, je disposerai les

noms, à l'extérieur j'écrirai les dates. Le comité les placera dans une chambre forte. De temps en temps, il se réunira pour ouvrir les enveloppes appropriées. Dans un corps constitué d'un aussi grand nombre de personnes, un décès doit se produire, du moins si on se fie aux statistiques de l'Amalgamated, tous les huit ou quinze jours. De la sorte, ils rassembleront très rapidement des données précises qui prouveront si je mens ou pas. »

Il s'interrompt et, bombant son torse menu ; jusqu'à presque rejoindre sa petite bedaine, fixa d'un œil noir les savants pris de suées. « Alors ? »

Le juge haussa les sourcils et dévisagea M. Weems. « Vous acceptez ?

— Votre Honneur, j'estime la proposition fort inconvenante...»

Le juge lui coupa la parole. « Je vous avertis : je statuerai à votre rencontre si vous refusez, à moins que vous ne proposiez une méthode également raisonnable de parvenir à la vérité. »

Weems ouvrit la bouche, se ravisa, parcourut du regard les rangs de ses témoins experts et se tourna vers le tribunal. « Nous acceptons, Votre Honneur.

— Fort bien. Pour les détails de l'opération,

arrangez-vous entre vous. La suspension temporaire d'activité prise à l'encontre du docteur Pinero est levée, et il ne devra plus être inquiété. Quant à la décision sur la suspension permanente, elle est réservée sans préjuger de l'imminente accumulation de faits nouveaux. Avant d'abandonner cette affaire, je voudrais commenter la théorie implicite que vous avez exprimée, monsieur Weems, en faisant état des dommages subis par votre client. Dans ce pays, certains groupes ont fini par se persuader qu'il suffisait qu'un homme ou une entreprise ait réalisé des bénéfices auprès du public durant un grand nombre d'années pour que le gouvernement et les tribunaux se chargent de leur garantir la permanence de ces profits dans l'avenir, quels que soient les changements intervenus dans la situation générale et sans tenir compte de l'intérêt de la population. Cette curieuse doctrine ne s'appuie sur aucun statut ni aucune loi. Aucun individu, aucune société n'a le droit d'introduire une instance auprès d'un tribunal et d'exiger que l'on arrête le cours de l'histoire en faveur de son intérêt particulier. Ce sera tout. »

Bidwell grogna de contrariété. « Si vous ne trouvez rien de mieux, Weems, l'Amalgamated

devra recourir aux services d'un autre avocat. Il y a dix semaines que la suspension a été levée et Pinero s'enrichit à outrance. Pendant ce temps, toutes les compagnies d'assurances du pays font faillite. Hoskins, quel est notre coefficient de perte ?

— Difficile à dire, monsieur Bidwell. La situation empire chaque jour. On a payé cette semaine treize grosses polices souscrites depuis que Pinero a commencé d'opérer. »

Un petit homme maigrichon prit la parole. « Vous savez, Bidwell, chez United, on ne signe plus de nouvelles polices avant de vérifier que le souscripteur potentiel n'a pas consulté Pinero. On ne peut pas se permettre d'attendre que les savants le démasquent ? »

Bidwell renifla de dédain. « Satané optimiste ! Ils ne démasqueront rien du tout. Vous êtes incapable d'affronter la réalité, Aldrich ? Cette petite fripouille grassouillette a une méthode efficace. Laquelle ? je l'ignore. Mais c'est maintenant une lutte à mort entre nous. Si on attend, on est fichus. » Il jeta son cigare dans le crachoir, et mordit avec fureur dans un nouveau. « Débarrassez-moi le plancher, tous autant que vous êtes. Je me débrouillerai à ma façon. Vous

aussi, Aldrich. United patientera peut-être, mais pas Amalgated. »

Weems s'éclaircit la voix. « Monsieur Bidwell, j'espère que vous me consulterez avant de changer vos batteries. »

Il répondit par un grognement. Ils sortirent tous. Sitôt la porte refermée sur eux, il pressa le bouton de l'interphone. « Entendu, faites-le monter. »

La porte s'ouvrit ; un homme mince tiré à quatre épingles parut sur le seuil. Il parcourut la pièce d'un regard vif avant d'entrer, puis il s'avança vers Bidwell d'un pas pressé, feutré. Dans son visage impassible, seuls les yeux témoignaient d'une vivacité animale. « Vous vouliez me voir ? demanda-t-il d'une voix plate et inexpressive.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Asseyez-vous, on va en discuter. »

Pinero se porta à la rencontre du jeune couple à la porte de son bureau.

« Entrez, chers amis. Asseyez-vous. Faites comme chez vous. Maintenant, dites-moi, que voulez-vous de Pinero ? Des gens aussi jeunes ne

s'inquiètent tout de même pas déjà de leur dernier soupir ? »

Le visage honnête du jeune homme manifesta une légère confusion. « Ma foi, docteur, je m'appelle Ed Hartley et voici ma femme Betty. On va avoir... enfin, Betty attend un bébé et... »

Pinero sourit avec bienveillance. « Je vois. Vous voulez savoir combien de temps vous vivrez afin d'assurer au mieux l'avenir de l'enfant. Très sage. Vous désirez une consultation pour chacun de vous ou seulement pour le mari ? »

Ce fut la femme qui répondit. « Pour nous deux, je pense. »

Pinero rayonnait. « Parfait. Tout à fait d'accord. Votre examen présente certaines difficultés techniques, vu votre état, mais je pourrai vous fournir des données préliminaires que je compléterai plus tard, lorsque votre enfant sera venu au monde. Maintenant, si vous voulez bien pénétrer dans mon laboratoire, nous allons commencer. » Il sonna pour demander les dossiers du jeune couple avant d'introduire celui-ci dans son atelier. « Mme Hartley passera la première, si vous le permettez. Je vous prie de retirer vos chaussures et vos vêtements derrière ce paravent. Souvenez-vous que je ne suis qu'un vieil

homme et que vous devez me considérer comme un médecin. »

Il se détourna pour opérer quelques réglages sur son appareil. Ed adressa un signe de tête à sa femme qui s'éclipsa derrière le paravent, pour reparaître presque aussitôt avec pour tous voiles deux légers fragments de soie. En levant les yeux, Pinero remarqua sa joliesse pleine de fraîcheur et sa timidité touchante.

« Par ici, ma chère. Commençons par vous peser. Bien. Maintenant prenez place sur le plateau. Cette électrode dans votre bouche. Non, Ed, ne la touchez pas pendant qu'elle se trouve dans le circuit. Cela prendra moins d'une minute. Restez immobile. »

Il plongea sous le capuchon de l'appareil ; les cadrans s'animèrent. Bientôt il ressortit, l'air troublé. « Vous l'avez touchée, Ed ?

— Non, docteur. » Pinero reprit son poste, auquel il resta un peu plus longtemps. Cette fois-ci, lorsqu'il sortit, il dit à la jeune femme d'aller se rhabiller derrière le paravent.

« À votre tour de vous préparer, Ed.

— Quel est le résultat pour Betty, docteur ?

— Il y a un petit problème. Avant de répondre, je veux vous examiner. »

Lorsqu'il mit fin à sa lecture du jeune homme, il semblait plus troublé que jamais. Ed s'inquiéta du motif de sa contrariété. Pinero haussa les épaules et tenta de sourire.

« Rien qui vous concerne, mon garçon. Un léger dérèglement mécanique, j'imagine. Mais il me sera impossible de vous communiquer les résultats de vos consultations aujourd'hui. Il me faudra réviser l'appareil. Vous pouvez revenir demain ?

— Bien sûr. Je suis désolé de ce qui arrive à votre machine. Ce n'est pas grave, j'espère ?

— Non, sûrement pas. Auriez-vous l'obligeance de me tenir compagnie dans mon bureau, si cela ne vous dérange pas ?

— Je vous en prie, docteur, pas du tout.

— Voyons, Ed, tu sais bien que j'ai rendez-vous avec Ellen. »

Pinero fit appel à tout son pouvoir de persuasion. « Ne m'accorderez-vous pas quelques instants, chère petite madame ? Je suis vieux et j'aime me réchauffer à la flamme de la jeunesse. » Il les conduisit vers son bureau et les fit asseoir. Puis il commanda des biscuits et de la limonade, leur offrit des cigarettes et alluma lui-même un cigare.

Quarante minutes plus tard, Ed l'écoutait

encore, subjugué, alors que Betty montrait des signes évidents de nervosité, dans son impatience à quitter les lieux. Le docteur continuait à raconter ses aventures de jeunesse en Terre de Feu. Quand il s'interrompit pour allumer un cigare, elle en profita pour se lever.

« Docteur, il nous faut vraiment partir. On ne pourrait pas entendre le reste de votre récit demain ?

— Demain ? Nous n'en aurons pas le temps demain.

— Aujourd'hui non plus, vous n'avez pas le temps. Votre secrétaire a déjà sonné cinq fois.

— Vous ne pouvez pas me consacrer quelques minutes de plus ?

— C'est tout à fait impossible aujourd'hui, docteur. J'ai un rendez-vous. On m'attend.

— Il n'y a aucun moyen de vous convaincre ?

— Je crains que non. Viens, Ed. »

Lorsqu'ils furent partis, il s'approcha de la fenêtre et contempla la ville. Bientôt il aperçut deux minuscules silhouettes qui sortaient du bâtiment où il avait son bureau. Il les vit se hâter vers le coin de la rue, attendre le changement des feux de signalisation, puis s'élancer pour traverser la chaussée. Elles se trouvaient au milieu

lorsqu'une sirène mugit. Les deux silhouettes hésitèrent, rebroussèrent chemin, s'arrêtèrent, se tournèrent. Le véhicule les percuta. Quand il s'immobilisa dans un grincement de freins, ce n'étaient plus deux silhouettes qui apparaissaient derrière lui, mais un paquet informe et flasque de vêtements souillés.

Enfin, Pinero se détourna de la fenêtre. Puis il décrocha son téléphone et parla à sa secrétaire. « Annulez tous mes rendez-vous de la journée... Non... Pas un seul... Peu importe, annulez-les. »

Il se laissa choir dans son fauteuil. Son cigare s'éteignit. La nuit était déjà tombée depuis longtemps qu'il le tenait encore, toujours éteint.

Pinero prit place à la table de sa salle à manger et contempla le déjeuner de gourmet disposé devant lui. Il avait commandé ce repas avec un soin particulier et était rentré un peu plus tôt pour le savourer à loisir.

Un peu plus tard, il laissa couler quelques gouttes de Fiori d'Alpini autour de sa langue et le long de sa gorge. La liqueur lourde et parfumée lui réchauffa la bouche. Il soupira. Il avait fait un repas exquis qui justifiait ce digestif succulent. Une altercation à la porte d'entrée l'arracha à sa

rêverie. La voix réprobatrice de sa bonne d'âge canonique prenait un volume inusité. Une grosse voix masculine l'interrompit. Le vacarme se propagea le long du couloir et la porte de la salle à manger s'ouvrit d'une poussée.

« *Madonna ! Non si puo entrare !* Le Maître est en train de manger !

— C'est bon, Angela. J'ai le temps de recevoir ces gens. Vous pouvez vous retirer. » Il fit face au meneur maussade des intrus. « Vous voulez me voir ?

— Et comment ! Il y a longtemps que les gens comme il faut en ont assez de vos sales manigances !

— Et alors ? »

Le visiteur resta muet. Un petit homme tiré à quatre épingles le contourna et se présenta devant Pinero.

« Autant commencer. » Le président du comité introduisit une clé dans le coffre et l'ouvrit. « Wenzell, voulez-vous m'aider à ramasser les enveloppes du jour ? » Une pression sur son bras l'interrompit.

« Docteur Baird, on vous demande au téléphone.

— Très bien. Apportez-le ici. »

Ceci fait, il s'empara du combiné. « Allô... Lui-même... Quoi?... Non, vous me l'apprenez... La machine serait détruite?... Mort ! Comment?... Non ! Pas de commentaire. Pas le moindre... Rappelez-moi un peu plus tard... »

Il reposa brutalement le combiné et repoussa l'appareil.

« Que se passe-t-il ?

— Qui est mort ? »

Baird leva une main. « Du calme, messieurs, je vous prie ! On a assassiné Pinero il y a quelques instants, à son domicile !

— Assassiné ?!

— Ce n'est pas tout. Au même moment, des vandales se sont introduits dans son bureau et ont saccagé ses appareils. »

L'espace d'un instant, nul ne parla. Les membres du comité échangèrent des regards à la ronde. Aucun ne semblait pressé d'émettre un commentaire.

Enfin l'un d'eux se décida. « Retirez-la !

— Retirer quoi ?

— L'enveloppe de Pinero. Elle est là-dedans aussi. Je l'ai vue. »

Baird la trouva et l'ouvrit lentement. Il déplaça la simple feuille de papier et la parcourut.

« Alors ? Parlez !

— Une heure treize... aujourd'hui. »

Ils accueillirent cette annonce dans le silence.

Leur calme forcé fut soudain rompu par l'un des membres du comité qui tendait la main vers le coffre. Baird s'interposa.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma prédiction... elle est là... nous y sommes tous.

— Oui, oui. Nous y sommes tous. Distribuez les enveloppes. »

Baird posa ses deux mains sur le coffre. Il se passa la langue sur les lèvres. Un tic nerveux releva le coin de sa bouche. Il tremblait. Cependant il restait muet. L'homme qui lui faisait face se détendit sur sa chaise.

« Vous avez raison, bien sûr, dit-il.

— Apportez-moi la corbeille à papiers. » Baird s'exprimait tout bas, d'une voix tendue, mais ferme.

Il s'en saisit et la vida sur le tapis. Ensuite il plaça la corbeille de métal sur la table devant lui. Il déchira une demi-douzaine d'enveloppes, en

approcha une allumette enflammée et les laissa retomber dans la corbeille. Puis il se mit à les déchirer par poignées en alimentant le feu sans s'interrompre. La fumée le faisait tousser et les larmes ruisselaient de ses yeux. Quelqu'un se leva et ouvrit une fenêtre. Lorsqu'il eut terminé, il écarta de lui la corbeille et baissa les yeux.

« Je crois que j'ai brûlé le dessus de la table », dit-il.

LES ROUTES DOIVENT ROULER

« Qui fait rouler les routes ? »

L'orateur, immobile sur l'estrade, attendit la réponse de l'assistance. Elle vint en cris dispersés qui rompaient le murmure sinistre et menaçant de la foule.

« Nous !

— Nous !

— Fichtre oui !

— Qui s'appuie le sale boulot “dans la fosse”... pour que tout le monde voyage à son aise ? »

Cette fois, ce fut un rugissement unanime.
« Nous ! »

L'orateur poussa son avantage, les mots tombant de sa bouche comme un torrent. Il se pencha vers la foule en dévisageant tour à tour divers individus vers lesquels il lançait ses phrases

tels des projectiles. « Comment marchent leurs affaires ? Par les routes ! Comment transportent-ils la nourriture qu'ils consomment ? Par les routes ! Comment se rendent-ils à leur travail ? Par les routes ! Comment rejoignent-ils leurs femmes la journée finie ? Par les routes ! » Il marqua un temps d'arrêt pour l'effet dramatique, puis baissa la voix : « Qu'advierait-il du public si vous, les gars, vous cessiez de faire rouler les routes ? Ce serait la paralysie totale, chacun le sait. Nous en est-on reconnaissant pour autant ? Bah ! Avons-nous trop demandé ? Nos revendications étaient-elles déraisonnables ? “Le droit de démissionner quand on veut.” Tous les autres corps de métier en disposent. “Le même salaire que les ingénieurs.” Et pourquoi pas ? Qui sont les véritables ingénieurs dans la partie ? Il faudrait être un jeunot avec un petit chapeau ridicule avant de savoir nettoyer un roulement ou démonter un rotor ? Qui réalise le travail productif ? Les “messieurs” dans les bureaux ou les gars qui triment “dans la fosse” ? Que demande-t-on d'autre ? “Le droit d'élire nos propres ingénieurs.” Et pourquoi pas ? Qui est qualifié pour choisir les ingénieurs ? Les techniciens... ou un fichu comité d'examen qui n'a jamais mis les pieds “dans la fosse” et ne saurait pas distinguer un roulement de

rotor d'un enrouleur magnétique ? »

Il baissa le ton. « Je vous le dis, mes frères, plus de pétitions adressées à la Commission des transports ! Il est temps de passer à l'action directe. Laissez-les invoquer la démocratie avec des sanglots dans la voix ! Tout ça, c'est de la poudre aux yeux ! C'est nous qui détenons la puissance, puisque tout repose sur nos épaules ! »

Pendant la harangue, un homme s'était levé au fond de la salle. « Frère président, grasseya-t-il quand l'orateur s'interromptit pour reprendre son souffle, je peux dire un mot ?

— Je t'en prie, frère Harvey.

— Pourquoi toutes ces vociférations, je vous le demande ? On touche le plus haut salaire de toutes les corporations de mécaniciens, on a une couverture sociale et la retraite, on travaille dans des conditions de sécurité satisfaisantes si on ne tient pas compte des risques de surdité. » Il rejeta en arrière son casque antibruit. Toujours en combinaison de travail, il quittait sans cloute à l'instant son service de surveillance. « Bien sûr, on doit donner un préavis de quatre-vingt-dix jours avant de quitter son emploi ; mais on le savait avant de signer notre contrat. Les routes doivent rouler. Elles ne vont pas s'arrêter chaque fois

qu'un tire-au-flanc se fait suer à sa tâche.

» Et voilà Soapy...» Le claquement sec du maillet lui coupa la parole. « Pardon, voilà *frère* Soapy qui nous explique combien on est puissants et nous indique comment passer à l'action. Zut alors ! On pourrait immobiliser les routes, semer la pagaille dans la communauté tout entière... mais le premier imbécile venu peut en faire autant avec une caisse de nitroglycérine sans même connaître ABC de la technique.

» On n'est pas le seul coq de la basse-cour. On tient un rôle important, sans aucun doute ; mais où serait-on sans les fermiers, les métallurgistes et je ne sais combien d'autres professions ? »

Un petit homme au teint jaune et aux dents proéminentes l'interrompit. « Si tu permets, frère président, je voudrais poser une question au frère Harvey. » Puis il se tourna vers Harvey et lui demanda d'une voix insidieuse : « Frère, tu parles au nom de la guilde ou seulement en ton nom propre ? Tu ne fais peut-être pas confiance à la guilde ? Tu ne serais pas, par hasard... » Il s'interrompit pour toiser la maigre charpente de Harvey. « ... un *mouton* ? »

Harvey dévisagea l'autre avec l'air de qui vient de trouver un cafard dans sa soupe. « Sikes, lui

dit-il, si tu n'étais pas un nabot, je te rentrerais tes touches de piano au fond de la gorge. J'ai participé à la fondation de cette guilde. J'ai fait grève en 73. Tu étais où, à ce moment-là ? Avec les jaunes ? »

Le président abattit son maillet. « Cela suffit. Quiconque connaît l'histoire de la guilde sait la loyauté du frère Harvey. Nous allons poursuivre l'examen de l'ordre du jour. » Il s'éclaircit la voix. « D'habitude, nous n'introduisons jamais parmi nous de gens de l'extérieur et quelques-uns d'entre vous ont exprimé leur méfiance envers certains des ingénieurs sous les ordres desquels nous travaillons. Mais il en est un que nous aimons toujours entendre chaque fois qu'il parvient à se libérer de ses tâches absorbantes, peut-être parce qu'il a autant de crasse que nous sous les ongles. En tout cas, je vous présente M. Shorty Van Kleeck...»

Un cri venu de la salle l'interrompt. « *Frère Van Kleeck !*

— Soit ! *Frère Van Kleeck*, ingénieur en chef adjoint de cette ville routière.

— Je te remercie, frère président. » L'orateur invité s'avança d'un pas vit sourit grand à la foule et parut se gonfler sous son accueil approbateur. « Merci, frères. Je pense que notre président a

raison. Je me sens plus à l'aise ici, dans la salle corporative du secteur de Sacramento, ou toute autre salle corporative à vrai dire, qu'au club des ingénieurs. Ces blancs-becs d'ingénieurs stagiaires me portent sur les nerfs. J'aurais peut-être mieux fait de suivre les cours de l'un de ces prestigieux instituts techniques où je me serais pénétré de l'esprit de classe adéquat, au lieu de gravir les échelons qui m'ont permis de parvenir à mon poste actuel depuis "la fosse".

» Bon, à propos de ces revendications que la Commission des Transports vient de vous rejeter à la figure... Je peux parler en toute franchise ?

— Bien sûr, Shorty !

— Tu peux nous faire confiance, Shorty !

— Bien sûr, je ne devrais rien dire, mais je me mets à votre place. De nos jours, les routes constituent le facteur crucial, et c'est vous qui les faites rouler. Il est dans l'ordre naturel des choses qu'on prête l'oreille à vos opinions et qu'on satisfasse vos désirs. On aurait pu croire que même des politiciens étaient assez futés pour le comprendre. Parfois, la nuit, quand le sommeil tarde, il m'arrive de me demander pourquoi les techniciens ne prennent pas les choses en main...»

« Votre femme à l'appareil, monsieur Gaines.

— Très bien. » Il saisit le combiné et se tourna vers l'écran. « Oui, ma chérie. J'ai promis, je sais, mais... Tu as raison, mais Washington nous demande spécifiquement de montrer à M. Blekinsop tout ce qu'il désirera voir. J'ignorais qu'il arrivait aujourd'hui... Non, je ne peux pas le confier à un subordonné. Ça n'aurait rien de courtois... Le ministre des Transports australien, je te l'ai dit... Oui, ma chérie, je sais que courtoisie bien ordonnée... mais les routes doivent rouler. C'est mon travail ; tu le savais quand tu m'as épousé. Et sa visite relève de ma compétence... Tu es gentille. On prendra le petit déjeuner ensemble, je te le promets. Écoute, commande des chevaux, un panier-repas, et on pique-nique. Je te retrouve à Bakersfield... l'endroit habituel. Au revoir, ma chérie. Souhaite bonne nuit au gosse de ma part et embrasse-le bien fort. »

Il replaça le combiné sur l'appareil tandis que les traits jolis mais courroucés de sa femme s'évanouissaient de l'écran. Une jeune personne pénétra dans son bureau. En poussant la porte, elle fit fugitivement apparaître les mots imprimés à l'extérieur: VILLE ROUTIÈRE DE DIEGO-RENO, *Bureau de l'Ingénieur en Chef*. Il lui lança un regard harassé.

« Oh ! c'est vous. N'épousez jamais un ingénieur, Dolorès ; mariez-vous plutôt avec un artiste. Ils ont une meilleure vie de famille.

— Oui, monsieur Gaines. M. Blekinsop est là.

— Déjà ? Je ne l'attendais pas si tôt. La fusée des Antipodes devait être en avance sur l'horaire.

— Oui, monsieur Gaines.

— Dolorès, vous arrive-t-il d'éprouver une émotion quelconque ?

— Oui, monsieur Gaines.

— Ah ! Ça paraît incroyable, mais comme vous ne vous trompez jamais... Introduisez M. Blekinsop.

— Très bien, monsieur Gaines. »

Larry Gaines se leva pour accueillir son visiteur. Pas très impressionnant, le petit bonhomme, pensa-t-il en lui serrant la main et en échangeant avec lui les formules de politesse usuelles. Le parapluie roulé et le chapeau melon étaient presque trop beaux pour être vrais. Un accent d'Oxford masquait partiellement le nasillement caractéristique de l'Australien d'origine.

« J'ai le plus grand plaisir à vous voir, monsieur Blekinsop, et j'espère que nous pourrons rendre agréable votre séjour parmi nous. »

Le petit homme sourit. « J'en suis certain. C'est la première fois que je mets le pied dans votre merveilleux pays. Je me sens déjà chez moi. Les eucalyptus... les collines brunes...

— Mais votre voyage est avant tout professionnel, je suppose ?

— Certainement. Je viens essentiellement étudier vos villes routières. Après quoi je rédigerai pour mon gouvernement un rapport sur l'opportunité d'adapter vos extraordinaires méthodes américaines à nos problèmes sociaux. Telle est la raison de ma visite et je croyais que vous en étiez informé.

— De manière générale, oui. Mais j'ignore absolument ce que vous voulez découvrir. Vous avez déjà entendu parler, j'imagine, de nos villes routières. Vous savez comment elles ont surgi, comment elles fonctionnent et ainsi de suite ?

— J'ai lu pas mal d'ouvrages sur le sujet, en effet, mais je n'ai rien d'un technicien, ni d'un ingénieur. Mon domaine, c'est la politique et le social. Je veux voir de quelle façon cette transformation technique se répercute sur la population. Supposons que vous me mettiez au fait des routes comme si je ne connaissais rien à la question. Et je vous interrogerai.

— Ça me paraît jouable. À propos, votre délégation compte combien de membres ?

— Elle se réduit à ma personne. J'ai expédié mon secrétaire à Washington.

— Entendu. » Gaines consulta sa montre. « L'heure du repas approche. Si nous empruntons la voie de Stockton pour aller dîner ? Je connais là-bas un bon restaurant chinois pour lequel j'ai un faible. Le trajet nous prendra une heure. De la sorte, vous verrez les voies en fonctionnement.

— Excellente idée. »

Gaines pressa un bouton sur son bureau ; une image apparut sur le large écran qui barrait le mur opposé. Un jeune homme anguleux, fortement charpenté, siégeait devant une table de contrôle semi-circulaire comportant un pupitre de commandes d'une extrême complexité. Il avait une cigarette fichée au coin de la bouche.

Il leva les yeux, sourit et agita la main. « Cordiales salutations, chef. Que puis-je pour vous ?

— Bonjour, Dave. Vous êtes de service ce soir ? Je remonte au secteur de Stockton pour dîner. Où est passé Van Kleeck ?

— Parti assister à une réunion je ne sais où. Il n'a pas précisé l'endroit.

— Rien à signaler ?

— Non, monsieur. Les routes roulent et chacun rentre se mettre à table.

— Parfait. Faites-les rouler.

— Elles rouleront, chef. »

Gaines coupa la communication et se tourna vers Blekinsop. « Van Kleeck est mon adjoint. J'aimerais qu'il consacre plus de temps à la route et moins à la politique. Mais Davidson est de taille à parer à toute éventualité. Nous partons ? »

Ils descendirent un escalier mécanique pour déboucher sur le trottoir de la bande nord des huit kilomètres-heure. Après avoir dépassé un escalier portant l'inscription FRANCHIR LA PASSERELLE POUR EMPRUNTER LA ROUTE SUD, ils se postèrent au bord de la première bande. « Vous avez déjà pris le convoyeur ? C'est tout simple. Pensez juste à monter en sens inverse de la bande. »

Passant de bande en bande, ils se frayèrent un chemin à travers les foules qui rentraient chez eux. Au milieu de la bande des trente kilomètres-heure se dressait une cloison de verrite qui frôlait presque le toit. M. Blekinsop haussa un sourcil interrogateur.

« Un coupe-vent. » Gaines répondit à la question tacite en tirant une porte coulissante et

en laissant son invité le précéder. « Sans ce moyen pour séparer les courant d'air au-dessus des bandes de vitesses différentes, le vent déchirerait nos vêtements sur la bande des cent cinquante kilomètres-heure. »

Il parlait penché vers Blekinsop afin de dominer le bruit de l'air balayant la surface de la route, la rumeur de la foule et le ronflement assourdi du mécanisme d'entraînement dissimulé sous les bandes en mouvement. Ces bruits combinés leur interdirent toute conversation à mesure qu'ils se rapprochaient du centre de la route. Après avoir franchi trois coupe-vent sur les bandes des soixante, quatre-vingt-dix et cent vingt kilomètres-heure, ils atteignirent enfin la voie à vitesse maximale qui filait à cent cinquante kilomètres-heure et accomplissait le trajet San Diego-Reno, aller-retour, en douze heures.

Blekinsop se retrouva nez à nez avec une nouvelle cloison sur la chaussée de six mètres de large. Devant lui, une devanture illuminée proclamait :

AU BON STEAK

Succursale n°4

Mangez vite sur la plus rapide des routes !

*« Pour gagner du temps,
Dînez sur un tapis roulant ! »*

« Extraordinaire ! dit M. Blekinsop. Ce serait comme dîner dans le tram. Il s'agit d'un vrai restaurant ?

— Et d'un des meilleurs. Rien de recherché, mais une cuisine saine.

— Oh ! Pourrions-nous...»

Gaines lui sourit. « Vous aimeriez l'essayer, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je ne voudrais pas compromettre vos projets...

— Du tout. Je meurs de faim, et Stockton est encore à une longue heure de trajet. Entrons. »

Gaines salua en vieil ami la patronne. « Bonjour, madame McCoy. Comment allez-vous ce soir ?

— Ma parole, mais c'est le chef en personne ! Il y avait longtemps qu'on n'avait eu le plaisir...» Elle les conduisit à un compartiment quelque peu écarté de la foule des dîneurs itinérants. « Vous dînez, vous et votre ami ?

— Oui, madame McCoy. Et vous décidez pour nous. Mais on compte sur un de vos fameux

steaks.

— Deux doigts d'épaisseur, prélevé sur une bête morte dans la joie. » Elle s'éloigna à pas chassés, en mouvant sa masse avec une grâce surprenante.

Mme McCoy avait pris soin de poser un téléphone portatif sur la table pour parer aux besoins de l'ingénieur en chef. Gaines enfonça la fiche dans une prise et composa un numéro. « Allô... Davidson ? Dave, ici le chef. Je dîne Au Bon Steak, succursale n°4. Vous pouvez me joindre au dix-L-six-six. »

Il reposa le combiné.

« Il vous est nécessaire de rester joignable à tout moment ? lui demanda Blekinsop avec un intérêt poli.

— Non, répondit Gaines, mais je me sens plus tranquille quand je garde le contact. Nous devons toujours, Van Kleeck ou moi, faire en sorte que l'ingénieur titulaire de garde... Davidson, pour l'heure... puisse nous joindre en un instant. En cas d'urgence, je tiens à me trouver sur place.

— Que considérez-vous comme un cas d'urgence ?

— Deux choses. Une panne de courant provoquerait l'arrêt de la route et laisserait des millions de personnes en plan à cent ou deux cents

kilomètres de chez elles. Si cela se produisait à une heure de pointe, il nous faudrait évacuer ces millions de gens, ce qui n'aurait rien d'une sinécure.

— Des millions... tant que ça ?

— En effet. Douze millions d'individus dépendent de cette seule voie de communication. Ils vivent et travaillent dans les bâtiments qui la bordent, ou à moins de dix kilomètres de part et d'autre. »

L'Âge de l'Énergie se mue presque insensiblement en Âge des Transports, mais deux événements jalonnent la transition : la mise au point de l'énergie solaire à bas prix et l'installation de la première route mécanisée. On avait – à quelques accès de bon sens près – dilapidé les réserves américaines de pétrole et de charbon au cours de leur exploitation durant la première moitié du XX^e siècle. Dans le même temps, les voitures avaient finir par se muer en monstres d'acier susceptibles de rouler à plus de deux cents kilomètres-heure. Elles se répandaient dans tout le pays comme la levure dans un ferment. En 1955, on estimait qu'il y avait aux États-Unis une automobile pour deux habitants.

Ces engins portaient le germe de leur

destruction. Quatre-vingts millions de véhicules menés à toute vitesse par des êtres humains plus ou moins déficients sont plus destructeurs que la guerre. La même année, les indemnités versées au titre de la responsabilité civile et des dommages aux tiers par leurs propriétaires surpassaient les sommes versées pour l'acquisition de voitures. Les campagnes destinées à promouvoir la sécurité sur les routes étaient devenues un phénomène épisodique, mais ne constituaient en réalité que des vœux pieux qui s'avéraient impuissants à conjurer les ravages de ces engins. Il était désormais impossible de conduire avec quelque sécurité dans les métropoles surpeuplées. Les piétons se trouvaient facétieusement divisés en deux classes : les vifs, et les morts.

Mais qu'est-ce qu'un piéton ? Un conducteur qui a trouvé une place pour garer sa voiture. Cette définition en vaut une autre. L'automobile a rendu possible l'érection de villes gigantesques, pour finir par les faire périr d'asphyxie sous le nombre. En 1900, H.G. Wells notait que le point de saturation, pour une cité de dimensions données, pouvait être prévu mathématiquement en prenant pour base ses moyens de transport. Grâce à sa vitesse, la voiture permettait de concevoir des villes de trois cents kilomètres de diamètre, mais

les embouteillages et les dangers inhérents aux véhicules eurent tôt fait de réduire ces projets à néant.

En 1955 on transforma la route fédérale 66, Los Angeles-Chicago, en une super-autoroute avec une vitesse minimale de quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Elle avait été conçue comme une entreprise de travaux publics destinée à stimuler l'industrie lourde ; sa réalisation provoqua un contrecoup inattendu. Les grandes métropoles de Chicago et Saint Louis étendirent leurs tentacules suburbains l'une vers l'autre et leur point de rencontre vint se situer aux alentours de Bloomington, en Illinois. Les deux cités mères y perdirent une partie de leur population propre.

La même année, San Francisco remplaçait ses antiques funiculaires par des escaliers roulants, alimentés par des panneaux solaires Douglas-Martin, et on eut beau délivrer en douze mois un nombre record de permis de conduire, l'Âge de l'Automobile touchait à sa fin, qu'annonça la Loi de défense nationale de 1957.

Cette loi, l'une des plus vivement débattues jamais portée devant le Sénat, fit du pétrole une matière stratégique, d'usage réservé aux besoins d'une guerre éventuelle. Les forces armées

obtinrent un droit de préemption sur toutes les réserves, de surface ou souterraines. Du coup, quatre-vingts millions de véhicules civils se trouvèrent confrontés au rationnement et à la cherté. Les conditions « temporaires » de la Seconde Guerre mondiale étaient devenues permanentes.

Recette : prenez les super-autoroutes de l'époque, urbaines sur tout leur parcours, ajoutez les rues mécanisées des collines de San Francisco, chauffez jusqu'à ébullition par pénurie imminente d'essence, aromatisez avec une pincée d'ingéniosité yankee, et vous obtenez la première route mécanisée, ouverte entre Cincinnati et Cleveland en 1960.

Sa conception était relativement primitive, puisqu'elle prenait modèle sur les convoyeurs de minerais. La bande la plus rapide ne dépassait pas cinquante kilomètres-heure et était fort étroite, nul n'ayant songé à installer des commerces sur ses voies mobiles. Néanmoins, les répercussions sociales de ce prototype devaient dominer la vie américaine durant deux décennies, une vie qui n'était plus ni rurale ni urbaine, mais participait à l'égalité de ces deux caractéristiques, avec pour base un moyen de transport rapide, sûr, bon marché et pratique.

Des usines – bâtiments bas aux toits couverts de panneaux solaires, du même type que ceux qui servaient à actionner les routes – bordaient la route. Un peu en retrait et disséminés parmi elles se trouvaient des hôtels, des boutiques, des théâtres, des immeubles d'habitation collective. De part et d'autre de cette bande longue et étroite, c'était la campagne, où vivait le gros de la population. Les maisons émaillaient les collines, s'accrochaient aux bords des ruisseaux et s'agglutinaient autour des fermes. Les gens travaillaient en ville mais vivaient à la campagne – et dix minutes de trajet suffisaient pour passer de l'une à l'autre.

Mme McCoy servit personnellement l'ingénieur en chef et son invité. À la vue des steaks, ils mirent un terme à leur conversation.

Tout au long des mille kilomètres de la ligne, les ingénieurs des secteurs de garde recevaient les rapports des techniciens des sous-secteurs : « Sous-secteur 1, rien à signaler ! », « Sous-secteur 2, rien à signaler ! » Les chiffres fournis par les tensiomètres, les voltmètres, les indicateurs de charge, les thermomètres, les synchrotachymètres... « Sous-secteur 7... rien à

signaler ! » Des hommes efficients, des durs à cuire en bleu de travail, qui passaient le plus clair de leur vie « dans la fosse », sous le grondement infernal de la bande des cent cinquante kilomètres-heure, le miaulement aigu des rotors d'entraînement et la plainte des rouleaux intermédiaires.

Davidson observait le modèle réduit de route transporteuse déployé devant lui au poste du secteur Fresno. Il suivait l'avance imperceptible de la bande minuscule des cent cinquante kilomètres-heure et y nota inconsciemment le numéro de référence qui localisait la succursale n°4 du restaurant où déjeunait Gaines. L'ingénieur en chef atteindrait bientôt Stockton et il l'appellerait une fois les rapports horaires rendus. Le calme régnait ; la charge était normale pour une heure de pointe ; il aurait sommeil avant la fin de son quart. Il se tourna vers son ingénieur stagiaire de garde.

« Monsieur Barnes ?

— Oui, monsieur.

— Un café ne nous ferait pas de mal, je crois.

— Bonne idée, monsieur. Je le commande après les rapports horaires. »

Sur le chronomètre du pupitre, la petite aiguille atteignit le chiffre 12. Le stagiaire de garde ferma

un interrupteur.

« Tous les secteurs au rapport ! » dit-il d'une voix concise.

Deux visages masculins apparurent sur l'écran. Le plus jeune des hommes répondit avec l'air de quelqu'un qui agit sous la surveillance d'un tiers : « Cercle Diego... ça roule ! »

Deux autres les remplacèrent aussitôt. « Secteur Angeles... ça roule ! »

Puis : « Secteur Bakersfield... ça roule ! »

Et : « Secteur Fresno... ça roule ! »

Enfin, lorsque le Cercle de Reno eut fait son rapport, le stagiaire se tourna vers Davidson. « Tout roule, monsieur.

— Très bien. Faites rouler ! »

L'écran se ralluma. « Secteur de Sacramento ; rapport supplémentaire.

— Poursuivez.

— Le stagiaire Guenther, lors de sa ronde en qualité d'ingénieur stagiaire de garde, a surpris le stagiaire Alec Jeans, technicien stagiaire de sous-secteur, et R.J. Ross, technicien de deuxième classe, en train de jouer aux cartes. Il n'a pu déterminer avec précision depuis combien de temps ils négligeaient la surveillance de leur sous-

secteur.

— Aucun incident ?

— Un rotor avait chauffé, mais il était resté synchronisé. On l'a déposé et remplacé.

— Très bien. Le trésorier-payeur donnera son solde à Ross qui sera remis aux autorités civiles. Mettez le stagiaire Jeans aux arrêts et donnez-lui l'ordre de se présenter à moi.

— Très bien, monsieur.

— Faites rouler ! »

Davidson se tourna vers le pupitre et composa le numéro temporaire de l'ingénieur en chef Gaines.

« Selon vous, monsieur Gaines, deux choses pourraient provoquer des incidents sérieux sur la route, mais vous n'avez mentionné qu'une panne de courant qui immobiliserait les rotors. »

Avant de répondre, Gaines poursuivit un morceau de salade qui mettait une mauvaise volonté évidente à se laisser enfourcher.

« Ce second incident n'existe pas, en réalité... Il ne se produira jamais. Pourtant, nous nous déplaçons à une vitesse de cent cinquante kilomètres-heure. Vous imaginez ce qu'il

adviendrait si jamais la bande sur laquelle nous avons pris place venait à se rompre ? »

M. Blekinsop s'agita nerveusement sur sa chaise. « Voilà une idée plutôt déconcertante, non ? On n'a nullement l'impression de se déplacer à une telle allure, dans cette pièce douillette. Que se passerait-il, justement ?

— Ne vous inquiétez pas. Notre bande, indéchirable, est tissée de rubans entrecroisés sur plusieurs épaisseurs qui lui donnent un coefficient de sécurité de douze contre un. Les rotors devraient s'immobiliser tous à la fois sur dix bons kilomètres et les coupe-circuit faillir à leur tâche sur tout le reste de la ligne avant que la tension exercée suffise à rompre la bande.

» Pourtant cet incident s'est produit une fois sur le parcours Philadelphie-Jersey. Nous ne sommes pas près de l'oublier. C'était l'une des premières voies à grande vitesse, transportant une quantité énorme de passagers aussi bien que du fret lourd, puisqu'elle desservait une région industrielle. La bande n'était guère autre chose qu'une courroie convoyeuse et nul n'avait pu prévoir le poids qu'elle serait amenée un jour à supporter. L'accident s'est produit à charge maximale, bien entendu, au moment où la voie à

grande vitesse était littéralement bondée. La partie en amont de la cassure s'est repliée sur des kilomètres pour broyer les passagers contre le plafond à cent trente à l'heure. L'aval a claqué comme un fouet et projeté ses passagers sur les voies plus lentes, au milieu des rouleaux et des rotors internes ou contre le toit.

» Plus de trois mille personnes ont péri dans cet accident et on a réclamé l'interdiction des voies roulantes. Elles ont effectivement été immobilisées durant une semaine par ordre du Président, mais il n'a pas pu faire autrement que de les ouvrir de nouveau à la circulation. Il n'avait pas le choix.

— Vraiment ? Et pourquoi donc ?

— La vie économique dépendait désormais des routes. Elles constituaient le moyen de transport principal et servaient d'artères aux régions industrielles qui formaient le cœur du pays. Faute de fournitures, les usines fermaient. Une fois les denrées alimentaires immobilisées, la famine pointait. Le Président a été contraint d'ordonner le redémarrage. C'était la seule solution ; la société s'était cristallisée sous une forme donnée et on ne pouvait la bouleverser du jour au lendemain. Une population industrielle importante doit disposer de moyens de transport à son échelle, non

seulement pour les voyageurs mais aussi pour le commerce. »

M. Blekinsop qui triturerait sa serviette dit non sans réticence : « Monsieur Gaines, je ne voudrais pas minimiser les ingénieuses réalisations de votre grand peuple, mais n'auriez-vous pas mis tous vos œufs dans le même panier en basant votre économie entière sur le bon fonctionnement d'un seul type de machines ? »

L'ingénieur en chef s'accorda un moment de réflexion. « Je vois ce que vous voulez dire. Je vous répondrai oui et non. Toute civilisation qui a dépassé le niveau rural dépend toujours du fonctionnement de certaines machines cruciales. Le vieux Sud vivait grâce à l'égreneuse de coton, et c'est la machine à vapeur qui a permis l'existence de l'Empire britannique. De vastes populations doivent disposer de machines fournissant l'énergie, assurant les transports et fabriquant les objets essentiels. Sans les machines, les grandes concentrations humaines n'auraient jamais été possibles. On ne peut considérer cela comme l'inconvénient de la machine ; ce serait plutôt sa vertu.

» Il est vrai, par contre, que si nous poussons le développement des machines au point d'assurer

un haut niveau de vie à de grandes concentrations humaines, nous devons à tout prix les faire fonctionner sans défaillance, sous peine de subir les plus graves contrecoups. Ces routes constituent des machines, cela ne fait aucun doute. Elles sont robustes et sûres et rendront tous les services qu'on attend d'elles. Non, ce ne sont pas les machines qui peuvent nous donner de l'inquiétude, mais les hommes.

» Lorsque la vie d'une population dépend d'un type de machines, elle se trouve à la merci des individus qui ont la charge d'en assurer le fonctionnement. Si ceux-ci possèdent une haute moralité, un sens du devoir à toute épreuve, tout va bien. Sinon...»

À l'avant du restaurant, quelqu'un poussa la radio qui noya d'une musique tonitruante les paroles de Gaines. Quand le son retrouva un volume supportable, l'ingénieur en chef dit : « Écoutez ça. Voilà qui appuie ma démonstration. »

Blekinsop prêta l'oreille à la musique, une marche cadencée, entraînante, réarrangée de façon moderne. On y entendait le rythme de la machine, le fracas répétitif de la mécanique. Un sourire de contentement s'épanouit sur le visage

de l'Australien quand il reconnut la mélodie. « Le chant de marche de votre artillerie, n'est-ce pas ? Mais je vois mal le rapport...

— Vous avez raison, c'est cette marche, mais nous l'avons adaptée à nos propres fins. Il s'intitule dans cette version le *Chant des stagiaires du transport*. Attendez un peu. »

La pulsation de la marche se poursuivait, désormais à l'unisson, semblait-il, des vibrations de la route sous leurs pieds. Soudain, une voix masculine entonna un couplet.

*Écoute-la bien rugir !
Regarde-la bien courir !*

*Si on travaille tous sans fin,
C'est que la route a pour destin
De rouler !
Et si toi tu t'émerveilles,
Nous tous, dans la foss', on veille.
Pas de trêve ni d'baratin,
Car la route a pour destin,
De rouler !*

*Les rotors et les secteurs,
Tout ça, c'est notre bon beurre,*

*Et notre pain quotidien,
Vu qu'la route a pour destin
De rouler !
Alors toi, où que tu ailles,
Et ta dame et ta marmaille,
On s'ra là soir et matin,
Car la route a pour destin,
DE ROULER !*

« Vous voyez ? demanda Gaines avec plus d'animation dans la voix. Tel est le but réel de l'Académie des transports des États-Unis. Voilà la raison pour laquelle les ingénieurs des transports constituent un corps quasi militaire où règne une discipline stricte. Nous sommes le goulot d'étranglement, le *sine qua non* de l'industrie, de la vie économique. D'autres industries peuvent se permettre une grève et ne susciter que des désorganisations locales et limitées. Les récoltes sont mauvaises ? Le pays s'adapte aux restrictions. Mais que les routes s'immobilisent, et c'est la paralysie complète. Le résultat serait comparable à celui d'une grève générale, avec toutefois une différence importante : il faut un réel mécontentement dans la majorité de la population pour que se déclenche la grève générale. Mais les

hommes qui veillent au fonctionnement des routes, si restreint que soit leur nombre, peuvent provoquer une paralysie tout aussi totale.

» Une seule grève routière s'est produite, en 76, d'ailleurs tout à fait justifiée, je pense. Elle a mis fin à pas mal d'abus... mais elle ne devra plus se reproduire.

— Comment comptez-vous l'empêcher, monsieur Gaines ?

— Par l'esprit de corps. On prêche aux techniciens du service de la route qu'ils exercent un véritable apostolat. En plus de cela, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour leur donner une position sociale éminente. Mais le rôle de l'Académie est encore plus important. Nous nous efforçons d'insuffler à nos élèves ingénieurs la même loyauté, la même discipline personnelle, la même détermination dans l'accomplissement de leur devoir envers une communauté dont l'intérêt passe avant tout, qu'Annapolis, West Point et Goddard réussissent si bien à inculquer à leurs diplômés.

— Goddard ? Ah oui, la base spatiale. Et vous croyez y parvenir ?

— Pas complètement peut-être, mais cela viendra. Il faut du temps pour édifier une

tradition. Quand l'ingénieur le plus âgé sera un homme entré adolescent à l'Académie, on pourra se détendre un peu et tenir le problème pour résolu.

— J'imagine que vous en êtes issu vous-même ? »

Gaines lui décocha un large sourire. « Vous me flattez. Je dois faire plus jeune que mon âge. Non, je viens de l'armée. Vous voyez, le ministère de la Défense a géré le bon fonctionnement des routes pendant les trois mois de réorganisation après la grève de 76. J'ai siégé au sein du comité de conciliation qui a décidé les augmentations de salaire et modifié les conditions de travail, puis on m'a assigné à la... »

Une lampe rouge s'alluma sur le téléphone portatif. « Veuillez m'excuser, dit l'ingénieur en chef qui empoigna le combiné. Allô ? »

Blekinsop entendit la voix ténue au bout du fil. « Ici Davidson, chef. On me signale un autre incident dans le secteur de Sacramento.

— Encore ? De quoi s'agit-il, cette fois ? »

Avant que l'autre ait pu répondre, la communication s'interrompit. Gaines s'apprêtait à rappeler quand sa tasse de café à moitié pleine vint atterrir sur ses genoux. Blekinsop, qui venait

de se cogner contre le rebord de la table, perçut un changement de tonalité dans le bourdonnement de la route.

« Que se passe-t-il, monsieur Gaines ?

— Je l'ignore. Un arrêt d'urgence, Dieu seul sait pourquoi. » Il manipulait furieusement le cadran. Bientôt il laissa tomber le combiné sur la table sans se soucier de le remettre en place sur son berceau. « La ligne est coupée. Venez ! Non !... vous serez plus en sécurité ici. Attendez.

— C'est indispensable ?

— Bon, suivez-moi, mais ne me quittez pas d'une semelle. » Il se retourna. Déjà, il avait chassé de son esprit le ministre australien. La bande n'avait cessé de ralentir pour s'immobiliser enfin, freinée en douceur par les rotors géants et les myriades de rouleaux. Un petit groupe de voyageurs interrompus au milieu de leur repas du soir se pressait à la porte du restaurant.

« Halte ! » lança Gaines.

Il y a dans un ordre lancé par qui a l'habitude du commandement quelque chose qui pousse à l'obéissance. Ce peut être l'intonation, ou un pouvoir plus mystérieux, tel celui que les dompteurs sont réputés capables d'exercer afin de maîtriser les bêtes féroces. En tout cas, inutile d'en

nier l'existence. Même ceux qui n'ont pas coutume d'obéir s'y révèlent sensibles.

Les banlieusards se figèrent sur place.

« Ne bougez pas du restaurant avant que nous ayons pris nos dispositions pour vous évacuer, poursuivit-il. Je suis l'ingénieur en chef. Je vous affirme que vous ne courez aucun danger. Vous ! » Il braqua le doigt sur un grand gaillard debout près de la porte. « Je vous désigne comme responsable. Personne ne doit quitter l'établissement s'il n'a pas l'autorité pour ce faire. Madame McCoy, reprenez le service du dîner. »

Gaines sortit, Blekinsop sur ses talons. La situation dehors ne pouvait pas se régler par des mesures aussi simples. Seule la voie des cent cinquante kilomètres-heure avait stoppé ; quelques mètres plus loin, la bande voisine défilait à cent quarante à l'heure. Ses passagers se trouvaient transformés en traînées sombres par la vitesse de leur déplacement.

La bande à vitesse maximale, large de six mètres, grouillait d'occupants au moment de l'arrêt. À présent, des boutiques, des restaurants, des salons, des salles de télévision, ils sortaient en foule pour venir aux nouvelles. La première catastrophe ne tarda guère.

Un remous de la foule repoussa à l'extrême bord de la voie une femme mûre qui, pour recouvrer son équilibre, voulut prendre appui sur la bande voisine lancée à toute allure. Elle s'aperçut de son erreur, car elle poussa un cri strident avant que son pied touche le ruban.

Elle tourna sur elle-même et atterrit lourdement sur la voie en mouvement, où elle se mit à rouler tandis que le ruban conférait à sa masse inerte une vélocité de cent quarante kilomètres-heure. Ce faisant, elle fauchait au passage les rangées de quilles qu'étaient les passagers. Bientôt elle disparut, emmenant avec elle son identité, ses blessures et son destin encore indéterminés, et déjà lointains.

On n'en avait pas fini avec les conséquences de sa mésaventure. Une des ombres fugitives renversées sur la bande voisine se trouva projetée tel un boulet dans la foule qui stationnait sur la voie immobile et apparut soudain sous la forme d'un homme vivant, mais brisé et ensanglanté, au milieu des victimes infortunées dont les corps renversés avaient arrêté son élan en plein vol.

Tout n'était pas terminé pour autant. Le désastre renaquit de ses cendres, chacune des quilles humaines venant par contrecoup en

culbuter d'autres qui, à leur tour, s'en allaient choir par-delà la frontière vertigineuse pour retrouver un équilibre chèrement payé.

Mais le foyer de la catastrophe s'éloigna vite. Blekinsop n'en vit pas plus. Son esprit actif, rompu au maniement des grandes masses humaines, multipliait la tragique séquence dont il avait été le témoin par les mille huit cents kilomètres de tapis roulant bondés, et son estomac se contracta.

À la grande surprise du ministre, Gaines ne fit rien pour secourir les blessés, ni pour calmer la panique de la foule, mais se tourna, impassible, vers le restaurant. Quand Blekinsop le vit s'apprêter à rentrer dans l'établissement, il le tira par la manche. « Nous n'allons pas porter secours à ces malheureux ? »

Le visage marmoréen que l'autre lui montra n'évoquait plus rien de l'hôte enjoué dont la jeunesse le frappait quelques instants plus tôt. « Non, les témoins valides s'en chargeront. Je dois m'occuper de la route. Ne me dérangez pas. »

Déconfit et quelque peu indigné, il ne se le fit pas dire deux fois. Au fond, l'ingénieur en chef avait raison : un homme responsable de la sécurité de millions de gens ne peut oublier son devoir pour porter assistance à des individus isolés ; mais

le froid détachement que supposait cet état d'esprit l'horrifiait.

« Où se trouve votre sortie de secours, madame McCoy ? demanda Gaines.

— En cuisine, monsieur. »

Gaines s'y précipita, suivi par Blekinsop. Un serveur philippin s'écarta de son passage, tandis que, d'un revers de main, il balayait des plats de salade prêts à servir et grimpait sur le comptoir où ils se trouvaient jusque-là. Juste au-dessus de sa tête, à portée de main, se situait un trou d'homme circulaire qu'on ouvrait à l'aide d'un volant et auquel on montait par une courte échelle d'acier gondée au rebord, pour l'heure plaquée contre le plafond et retenue par un crochet.

Blekinsop perdit son chapeau en se précipitant derrière l'ingénieur. Quand il émergea sur le toit du restaurant, l'ingénieur inspectait déjà la voûte de la voie, au moyen d'une torche électrique. Il marchait plié en deux, l'intervalle n'excédant pas un mètre vingt entre le toit et le plafond.

Il trouva ce qu'il cherchait une quinzaine de mètres plus loin : un second orifice semblable au premier. Il actionna le volant, se glissa dans l'ouverture et se rétablit en souplesse sur le toit des voies roulantes. Son compagnon le suivit avec

plus de difficulté.

Ils se tenaient dans l'obscurité ; une pluie fine et froide leur humectait le visage. Au sol, les panneaux énergétiques qui s'étendaient à perte de vue de part et d'autre émettaient une faible lueur due à l'infime perte de rendement subie par l'énergie solaire durant sa transformation en courant électrique. Sa luminosité était pratiquement nulle mais rappelait l'aspect fantomatique d'un champ de neige vu à la clarté des étoiles.

Cette lueur suffit cependant à leur montrer le chemin à suivre, une étroite bande noire au-dessus de la courbe douce du toit, pour atteindre le mur constitué par les bâtiments bordant les voies. Ils s'engagèrent sur ce sentier, progressant aussi vite que le permettaient l'obscurité et le sol glissant, tandis que Blekinsop se perdait en conjectures sur l'indifférence apparente de Gaines, qui le choquait. Quoique doté d'une intelligence pénétrante, il possédait avant tout cette capacité de compassion sans laquelle aucun politicien, quels que soient ses défauts et ses qualités par ailleurs, ne réussira une longue carrière.

De par ce trait de caractère, il éprouvait une méfiance instinctive à l'égard de qui se laisse

guider par la seule logique : il avait bien conscience que, du point de vue de la froide raison, la perpétuation de la race humaine et la persistance des valeurs humaines qu'il servait ne se justifiaient en rien.

S'il avait pu percer les préoccupations de son compagnon, il se serait senti rasséréné. En surface, l'esprit exceptionnel de Gaines fonctionnait avec l'aisance d'un intégrateur électronique – manipulant les renseignements dont il disposait, formant des jugements, remettant des décisions au moment où il aurait toutes les pièces en main. Au fond de lui au contraire, dans un recoin qu'une autodiscipline exigeante tenait à l'écart de la grande scène de ses pensées, des remords cuisants le tenaillaient. Il souffrait des malheurs auxquels il avait assisté en spectateur impuissant, et dont il ne savait que trop qu'ils s'étaient répétés tout au long de la ligne. Bien qu'il n'ait aucune faute personnelle à se reprocher, il ne pouvait se départir d'un sentiment de culpabilité, car l'autorité induit la responsabilité.

Il avait porté trop longtemps le fardeau surhumain de la puissance suprême – qu'aucun esprit normal ne porte le cœur léger – et se trouvait, dans l'instant présent, proche d'éprouver

ce désespoir lucide qui envoie les capitaines au fond de l'océan sur la passerelle de leur navire. Seule le soutenait la nécessité d'une action immédiate, constructive.

Mais aucune trace de ce conflit ne transparaissait sur ses traits.

Sur le mur d'immeubles luisait une enfilade de flèches vertes pointant vers la gauche. Au-dessus de cette ligne brisée, face à la fin du sentier qui traversait la voûte des voies roulantes, brillait l'enseigne DESCENTE. Ils suivirent les flèches et atteignirent une porte donnant sur un escalier confiné qu'éclairait un long tube luminescent. Gaines y plongea tête baissée, toujours suivi de son compagnon, et ils débouchèrent enfin sur le trottoir encombré et bruyant qui bordait la route sud.

Attenant à l'escalier se trouvait une cabine téléphonique publique. À travers la porte en verrière, ils virent un homme qui, l'air préoccupé, s'entretenait avec une femme dont l'image apparaissait sur l'écran. Trois autres citoyens faisaient la queue à l'extérieur de la cabine.

Gaines joua des coudes, ouvrit la porte à toute volée, saisit par les épaules l'homme ahuri et indigné et l'expulsa sans autre forme de procès,

refermant la porte sur ses talons d'un coup de pied. Il lit disparaître l'image de l'écran d'un mouvement de la main avant que la femme ait le temps de protester et écrasa le bouton *priorité-urgence*.

Il composa son numéro de code particulier. Peu après, surgit devant lui le visage troublé de son ingénieur de garde, Davidson.

« Au rapport !

— C'est vous, chef ! Dieu soit loué ! Où êtes-vous ? » Le soulagement de Davidson avait quelque chose de pathétique.

« Au rapport ! »

L'ingénieur de garde réprima son émotion et répondit en phrases directes, saccadées. « À dix-neuf heures neuf, le tensiomètre, bande n°20, secteur de Sacramento, a monté subitement. Avant qu'aucune action ait pu être tentée, la tension de la bande n°20 a dépassé le niveau d'alarme ; les relais intermédiaires sont entrés en action et le courant a été coupé sur la bande intéressée. Cause de la panne : inconnue. Impossible d'obtenir une communication directe avec le bureau de Sacramento. Pas de réponse ni par la ligne auxiliaire ni par la ligne commerciale. Les efforts pour rétablir la communication se

poursuivent. Messenger expédié de Stockton au secteur 10.

» Aucune victime signalée. Avertissement lancé sur les ondes par circuit public de ne pas s'approcher de la bande 19. L'évacuation a commencé.

— Il y a des victimes. Lancez le plan d'ordre public et de secours médical. Exécution !

— Oui, monsieur ! » répondit Davidson avec la même sécheresse avant de lever la main pour adresser un signal à son ingénieur stagiaire de garde – lequel avait déjà bondi pour s'exécuter. « Dois-je couper le reste de la voie, chef ?

— Non. De nouveaux accidents ne sont guère à redouter après le premier désordre. Poursuivez les avertissements radiophoniques. Continuez à faire rouler les autres voies ou on se trouvera devant un embouteillage inextricable. » Gaines savait qu'on ne pouvait pas ramener les bandes en charge à leur vitesse normale. Les rotors n'avaient pas la puissance voulue. Si jamais la route entière s'immobilisait, il faudrait évacuer chaque voie, réparer la panne sur la n°20, relancer toutes les bandes à vitesse normale, et ensuite seulement on pourrait acheminer peu à peu le supplément de charge accumulé durant l'arrêt. Dans l'intervalle,

plus de cinq millions de voyageurs en détresse constitueraient un problème fantastique pour la police. Mieux valait évacuer les passagers de la bande n°20 par le toit et leur permettre de rentrer chez eux par les autres voies. « Notifiez le maire et le gouverneur que j'ai assumé la direction des opérations, vu l'état d'urgence. Avisez aussi le chef de la police et placez-le sous votre autorité. Que le commandant arme tous les stagiaires disponibles et attende les ordres. Exécution !

— Oui, monsieur. Dois-je rappeler les techniciens de réserve ?

— Non. Il ne s'agit pas d'une panne. Relevez les indications données par vos instruments. Le secteur entier s'est immobilisé d'un coup : on a débranché ces rotors à la main. Placez la réserve de techniciens en état d'alerte, sans l'armer ni l'envoyer dans la fosse. Que le commandant expédie au bureau de Stockton tous les stagiaires de première classe disponibles, après quoi vous me ferez votre rapport. Qu'on leur fournisse grenades soporifiques, toupies et pistolets.

— Oui, monsieur. » Un employé de bureau se pencha sur Davidson et lui murmura quelques mots à l'oreille. « Le gouverneur veut vous parler, chef.

— Impossible, pour moi comme pour vous. Qui doit vous relever ? Vous l'avez fait prévenir ?

— Hubbard. Il arrive juste.

— Qu'il réponde à tous ceux qui téléphoneront : le gouverneur, le maire, la presse... même la Maison-Blanche. Restez à votre poste. Je raccroche. Je vous rappelle dès que j'ai trouvé un véhicule de reconnaissance. » L'image n'avait pas fini de s'estomper qu'il avait déjà quitté la cabine.

Plutôt que de se risquer à lui parler, Blekinsop se contenta de le suivre jusqu'à la bande nord des trente kilomètres-heure. Parvenu là, Gaines s'arrêta près du coupe-vent, fit volte-face et garda les yeux fixés sur le mur, au-delà du trottoir. Il y découvrit un repère ou un signe visible pour lui seul, puis exécuta un pas de côté avec une telle rapidité que Blekinsop se retrouva entraîné à quelque trente mètres plus loin et faillit perdre son compagnon lorsque celui-ci se baissa pour franchir une porte avant de dégringoler un escalier.

Ils atteignirent un quai étroit au sous-sol. Un énorme fracas les engloutit, qui fit résonner leur corps aussi bien que leurs oreilles. Tout en luttant contre ce véritable mur sonore, Blekinsop prit vaguement conscience de l'environnement. Devant

lui, illuminé par l'éclat jaune d'une lampe au sodium, se trouvait l'un des rotors qui entraînaient la bande des dix kilomètres-heure ; son énorme armature en forme de tambour tournait lentement autour du noyau magnétique stationnaire. Le dessus du cylindre entraînait en contact avec le dessous du tapis roulant et lui communiquait sa vitesse régulière.

À gauche et à droite, de cent mètres en cent mètres, se trouvaient d'autres rotors. Dans ces intervalles prenaient place de fins rouleaux, disposés côte à côte tels des cigares dans un coffret, qui avaient pour rôle de fournir à la bande un support continu. Ils reposaient sur des poutrelles d'acier, à travers lesquelles on apercevait des rangées successives de rotors, les tambours de chacune tournant plus vite que la précédente.

Séparée du quai par une enfilade de piliers de soutènement du côté opposé aux tambours s'étendait une chaussée pavée, quelque peu en contrebas. Gaines l'explora du regard, avec une contrariété manifeste. Blekinsop lui en demanda la raison, mais le bruit engloutit sa voix. Il ne pouvait dominer le grondement de milliers de tambours et le miaulement aigu de centaines de milliers de rouleaux.

Gaines vit ses lèvres se mouvoir et devina la question. Il plaça ses mains en conque autour de l'oreille de Blekinsop. « Pas de voiture ! hurla-t-il. Je comptais en trouver une ici ! »

Désireux de se montrer utile, l'Australien le prit par le bras et lui désigna un point dans cette jungle mécanique. L'œil de Gaines découvrit une scène qui lui avait échappé dans sa préoccupation : six ou sept hommes affairés autour d'un rotor, à plusieurs rangées de là. Ils avaient descendu un tambour jusqu'à lui faire perdre contact avec la bande et se préparaient à le remplacer dans son intégralité. L'appareil de rechange se trouvait sur un gros camion à plate-forme basse.

L'ingénieur lança un bref sourire à son compagnon pour le remercier et dirigea sa torche électrique sur le groupe, après avoir concentré le rayon lumineux en un pinceau étroit d'une luminosité intense. L'un des techniciens leva les yeux et Gaines coupa le faisceau à plusieurs reprises comme s'il lançait des signaux en morse. Une ombre se détacha du groupe et s'approcha d'eux en courant.

C'était un jeune homme élancé en bleu de travail, muni de protège-tympan et coiffé d'une toque incongrue qu'ornaient un cordon doré et un

insigne. Quand il reconnut l'ingénieur en chef, il le salua d'une mine grave et concentrée.

Gaines fourra sa torche dans sa poche et gesticula des deux mains, avec des mouvements nets, clairs, aussi significatifs que le langage des sourds-muets. Fouillant dans les connaissances anthropologiques qu'il cultivait en dilettante, Blekinsop décida que ce moyen de communication s'apparentait surtout à la langue mimée des Indiens d'Amérique. Mais, devant s'adapter à une terminologie spéciale, il ne pouvait manquer d'en différer.

Le jeune homme répondit de la même façon, s'approcha du bord de la chaussée et braqua le pinceau de sa torche en direction du sud, épinglant une voiture, à quelque distance, qui s'approchait à vive allure. Elle freina et s'arrêta à leur hauteur.

Il s'agissait d'un petit engin de forme ovoïde, en équilibre sur deux roues situées dans l'axe longitudinal. La surface antérieure se souleva et découvrit le conducteur. Gaines s'adressa brièvement à lui par signes, puis poussa Blekinsop dans le compartiment exigu réservé aux passagers.

Tandis qu'on rabattait le toit de verrite au-dessus de leurs têtes, une rafale de vent les

bouscula. L'Australien leva les yeux pour entrevoir le dernier de trois véhicules beaucoup plus massifs qui venaient de les frôler comme des flèches. Ils filaient vers le nord à une vitesse qui devait friser les trois cents kilomètres-heure. Blekinsop crut avoir reconnu les petites casquettes des cadets à travers la vitre arrière, mais il n'aurait pu l'assurer.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions à ce sujet, car le conducteur démarra avec une brutalité inouïe. Sans se soucier de l'accélération, Gaines appelait déjà Davidson par le communicateur incorporé. Un silence relatif s'était établi dans le véhicule depuis qu'il était clos. Le visage d'une standardiste dans une station-relais apparut sur l'écran.

« Passez-moi Davidson, dans le bureau de garde !

— Oh ! c'est vous, monsieur Gaines ! Le maire voudrait vous parler.

— Mettez-le en attente et passez-moi Davidson. Exécution !

— Oui, monsieur !

— Et laissez ce circuit relié au pupitre de Davidson jusqu'au moment où je vous dirai, en personne, de le couper.

— Oui. » Le visage de la standardiste céda la

place à celui de l'ingénieur de garde.

« C'est vous, chef ? Nous prenons nos dispositions ; opération en cours ; pas de changement.

— Très bien. Vous pourrez me joindre sur ce circuit ou au bureau du sous-secteur 10. Terminé. »

Le visage de la standardiste reprit place sur l'écran. « Votre femme vous demande, monsieur Gaines. Voulez-vous prendre la communication ? »

Gaines marmonna une phrase rien moins que galante et répondit : « Oui. »

Mme Gaines apparut à l'image. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il lança : « Chérie je vais bien ne te fais pas de souci je rentre dès que je peux il faut que je te laisse. » Il prononça cette phrase d'une seule traite et écrasa la touche stop.

L'engin exécuta un arrêt à couper le souffle le long d'un escalier menant au bureau de garde du sous-secteur 10, et les passagers débarquèrent en hâte. Trois gros camions étaient rangés le long de la rampe, trois pelotons de cadets nerveux en file près d'eux.

L'un d'eux s'approcha de Gaines et salua. « Lindsay, monsieur, ingénieur stagiaire de garde.

L'ingénieur de garde vous prie de vous rendre sur-le-champ au poste de commande. »

L'ingénieur de garde leva les yeux à leur entrée.
« Chef ! Van Kleeck vous demande.

— Mettez-le en ligne. »

Sitôt Van Kleeck apparu sur le grand écran, Gaines l'accueillit d'un : « Salut, Van. Où êtes-vous ?

— Au bureau de Sacramento. Maintenant, écoutez-moi...

— À Sacramento ? Très bien ! Au rapport. »

Van Kleeck parut déconcerté. « Au rapport ? Mon œil ! Je ne suis plus votre adjoint, Gaines. Bon, vous...

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Ne m'interrompez pas. Vous allez comprendre. Vous êtes déboulonné, Gaines. J'ai été désigné directeur du Comité provisoire de contrôle pour l'Ordre nouveau.

— Vous délirez ! Qu'est-ce que vous entendez par "Ordre nouveau" ?

— Je vous laisse le soin de le découvrir. L'heure a sonné : l'heure de la révolution fonctionnaliste. On prend la relève. Vous êtes hors jeu. On a stoppé la bande n°20 juste pour vous donner un avant-

goût de ce dont on est capables. »

De la fonction : traité de l'ordre naturel dans la société, la bible du mouvement fonctionnaliste, a paru en 1930. L'ouvrage se présentait comme une théorie scientifique des relations sociales. L'auteur, Paul Decker, rejetant comme « usées jusqu'à la corde et dérisoires » les idées de démocratie et d'égalité, proposait un système dans lequel on évaluait les individus « fonctionnellement », c'est-à-dire selon le rôle qu'ils occupaient dans l'appareil économique. La thèse qui sous-tendait cette proposition ? Il est juste et normal que tout homme exerce sur ses semblables tout pouvoir, quel qu'il soit, inhérent à ses fonctions, et toute autre forme d'organisation sociale est stupide, visionnaire et contraire à l'« ordre naturel des choses ».

La complète interdépendance de la vie économique moderne semble lui avoir complètement échappé.

Ses idées s'habillaient d'une « psychologie » mécaniste confuse, basée sur l'ordre de préséance observé dans la basse-cour et sur les fameuses expériences de réflexe conditionné effectuées par Pavlov. Il négligeait le fait que les êtres humains ne sont ni des poulets ni des chiens. Le vieux

docteur Pavlov l'ignore, ainsi qu'il en avait ignoré tant d'autres qui avaient voulu tirer des conclusions aussi dogmatiques que peu scientifiques de son travail dont l'importance restait certes grande, mais strictement limitée.

Le fonctionnalisme ne s'imposa pas tout de suite (durant les années trente, presque tout le monde, du conducteur de camion à la préposée au vestiaire, avait en poche un plan radical pour changer le monde en six leçons, et un pourcentage surprenant de révolutionnaires amateurs parvenait à publier ses élucubrations). Pourtant le fonctionnalisme s'étendit peu à peu. Il se révéla très populaire auprès des sans-grade qui pouvaient se persuader que leur travail particulier remplissait un rôle indispensable entre tous et qu'en conséquence, par la grâce de l'« ordre naturel », ils constitueraient le dessus du panier. Vu le nombre de fonctions bel et bien indispensables, un tel état d'esprit se concevait.

Gaines fixa sur Van Kleeck un long regard irrité. « Van, dit-il enfin, vous ne croyez tout de même pas vous en tirer impunément ? »

Le petit homme bomba le torse. « Et pourquoi pas ? C'est déjà fait. Vous ne risquez pas de redémarrer la bande n°20 sans mon feu vert, et j'ai

tout loisir d'immobiliser la route entière, si nécessaire. »

Avec un malaise croissant, Gaines se rendait compte qu'il avait affaire à un orgueil impossible à raisonner, aussi s'arma-t-il de patience pour conserver son sang-froid. « En effet, Van, mais vous avez songé au reste du pays ? Vous vous figurez que l'armée des États-Unis demeurera passive et vous laissera diriger la Californie comme s'il s'agissait de votre royaume personnel ? »

L'autre prit un air matois. « J'ai prévu cette éventualité. Je viens justement de lancer par radio un appel à tous les techniciens de la route de ce pays ; je les ai informés de notre initiative et je leur ai demandé de se soulever, de revendiquer leurs droits. Une fois les routes paralysées et la population affamée, j'imagine que le Président y regardera à deux fois avant de lancer l'armée contre nous. Oh ! il pourrait expédier la troupe pour me capturer ou me tuer... et je n'ai pas peur de la mort !... mais il n'osera jamais faire canarder tous les techniciens de la route. Comme on ne peut pas se passer de nous, il faudra bien en passer par nous ! »

Il y avait dans ce propos une grande part

d'amère vérité. Si le soulèvement des techniciens de la route se généralisait, le gouvernement ne pourrait en aucun cas tenter de le réduire par la force. Mais le soulèvement était-il vraiment général ?

« Pourquoi pensez-vous que les techniciens du pays entier seraient prêts à suivre vos directives ?

— Pourquoi pas ? C'est l'ordre naturel des choses. À l'ère de la machine, le pouvoir véritable est aux mains des techniciens ; mais on les berce de paroles creuses pour éviter qu'ils s'en servent. Et de tous, les plus importants, les plus essentiels, ce sont les techniciens de la route. Dès à présent, ils mènent la danse, comme il se doit ! » Il se détourna, tria quelques papiers posés devant lui sur la table, puis ajouta : « Ce sera tout dans l'immédiat, Gaines. Il faut que j'appelle la Maison-Blanche pour mettre le Président au courant de la situation. Continuez à vous comporter raisonnablement et il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

Gaines resta assis sans mot dire durant plusieurs minutes après l'extinction de l'écran. Telle était donc la situation. Il se demanda quel pouvait être l'effet de l'appel à la grève lancé par Van Kleeck sur le reste des techniciens du pays. Voisin

de zéro, sans doute. Mais il n'aurait jamais rêvé que la révolte gronde chez ses propres techniciens.

Il composa le numéro de Davidson.

« Des problèmes dans les autres secteurs, Dave ?

— Non, chef.

— Et sur les autres routes ?

— On ne m'a rien signalé.

— Vous avez entendu ma discussion avec Van Kleeck ?

— J'étais relié. Oui.

— Bien. Demandez à Hubbard d'appeler le Président et le gouverneur ; qu'il leur dise que je m'oppose fermement à toute intervention de l'armée tant que la grève se limite à cette route. Qu'il ajoute que je décline toute responsabilité au cas où ils agiraient avant que je leur aie demandé assistance. »

Davidson prit un air dubitatif. « Vous êtes sûr, chef ?

— Tout à fait ! Si on tentait de déloger Van Kleeck et ses têtes brûlées par la force, on risquerait de déclencher un soulèvement général sur tout le territoire. Et il serait en mesure de saboter la route au point que Dieu lui-même

n'arriverait pas à la réparer. Quel est votre tonnage roulant en ce moment ?

— Cinquante-trois pour cent du régime de pointe normal pour le soir.

— Où en est la bande n°20 ?

— Pratiquement évacuée.

— Bien. Dégagez la route de toute circulation dans les plus brefs délais. Il vaudrait mieux demander à la police de placer une sentinelle à chaque accès pour interdire toute nouvelle entrée. Il se peut que Van arrête toutes les bandes d'un instant à l'autre... ou que j'aie besoin de prendre cette mesure moi-même. Voici mon plan. Je descends dans la fosse avec des stagiaires armés. On va vers le nord en maîtrisant la résistance. Vous vous débrouillez pour que des techniciens de garde et des ouvriers d'entretien nous suivent de près. Ils débranchent chaque rotor quand ils arrivent à sa hauteur, puis ils les relient au pupitre de Stockton. Il s'agira d'une installation de fortune, sans relais de sécurité ; vous devrez donc mobiliser assez de techniciens pour déceler les incidents avant qu'ils aient le temps de se produire.

» Si ça marche, on chipe à Van la mainmise sur le secteur de Sacramento. Il pourra rester dans son

bureau jusqu'à ce que la faim le rende à la raison. »

Il coupa la communication et se tourna vers l'ingénieur de sous-secteur de garde. « Edmunds, passez-moi un casque... et un pistolet.

— Oui, monsieur. » L'autre ouvrit un tiroir et lui tendit un ceinturon muni d'une gaine contenant une arme fine, d'aspect redoutable. Gaines le boucla, prit un casque des mains de son subordonné et s'en coiffa sans abaisser les protège-tympons. Blekinsop se racla la gorge.

« Pourrais-je... heu... puis-je avoir un de ces casques ? demanda-t-il.

— Quoi ? répondit Gaines, l'esprit ailleurs. Oh... vous n'en aurez nul besoin, monsieur Blekinsop. Je vous demande de ne pas bouger d'ici avant d'avoir eu de mes nouvelles.

— Mais... » L'homme d'État australien se ravisa.

Du seuil de la pièce, l'ingénieur stagiaire de garde attira l'attention de son supérieur. « Monsieur Gaines, j'ai là un technicien qui insiste pour vous voir, un certain Harvey.

— Impossible.

— Il vient du secteur de Sacramento, monsieur.

— Ah ! Qu'il entre. »

Harvey mit rapidement Gaines au courant de ce qu'il avait vu et entendu au cours de la réunion de la guilde dans l'après-midi. « Ils ont fini par m'écœurer, et je suis parti pendant qu'ils palabraient encore, chef. Je n'y ai plus pensé jusqu'à ce que la bande n°20 s'arrête. Quand j'ai appris que le problème se situait dans le secteur de Sacramento, j'ai décidé de venir vous voir.

— Cette situation couvait depuis combien de temps ?

— Pas mal de temps, j'imagine. Vous savez ce que c'est... Il y a toujours des mécontents, dont beaucoup de fonctionnalistes. Mais on ne va pas refuser de bosser avec un gars sous prétexte qu'il a d'autres idées politiques. On est en pays libre.

— Vous auriez dû venir me voir plus tôt, Harvey. » L'homme prit un air buté. Gaines le dévisagea. « Non, vous avez raison. C'est à moi qu'il appartient de surveiller l'état d'esprit de vos camarades, pas à vous. Comme vous dites, on est en pays libre. Rien d'autre ?

— Ma foi... maintenant qu'on en est là, il m'a semblé que je pourrais vous aider à trouver les meneurs.

— Merci. Ne me quittez pas d'une semelle. On va descendre dans la fosse et tâcher de remettre

un peu d'ordre dans cette pagaille. »

La porte du bureau s'ouvrit, livrant passage à un technicien et un stagiaire qui transportaient un fardeau. Ils le déposèrent sur le sol et attendirent.

C'était un jeune homme, de toute évidence mort, le devant de sa veste de travail trempé de sang. Gaines regarda Edmunds. « Qui est-ce ?

— Le stagiaire Hughes. » L'autre s'arracha à la contemplation du cadavre. « Le messenger que j'avais dépêché à Sacramento faute de pouvoir les contacter. Comme je ne le voyais pas revenir, j'ai envoyé Marston et le stagiaire Jenkins à sa recherche. »

Gaines murmura quelques mots et se détourna. « Venez, Harvey. »

L'humeur des stagiaires qui attendaient dehors avait changé. Il remarqua que la surexcitation puérile devant l'événement imprévu avait fait place à quelque chose de plus sinistre. Il y avait maints échanges de signaux manuels, et plusieurs d'entre eux vérifiaient le chargement de leurs pistolets.

Il les jaugea, puis, d'un geste, appela leur responsable. Un bref échange de signaux s'ensuivit. Le stagiaire salua, se tourna vers ses hommes, gesticula, puis abaissa le bras

sèchement. Ils montèrent en file indienne à l'étage et pénétrèrent dans une salle d'attente vide, suivis de l'ingénieur en chef.

Une fois la porte refermée sur le bruit incessant, Gaines prit la parole.

« Vous venez de voir ramener Hughes... Combien veulent une occasion de tuer le salaud qui a fait ça ? »

Trois des stagiaires réagirent presque aussitôt et sortirent des rangs. Il les dévisagea d'un œil froid. « Très bien. Vous trois, rendez vos armes et regagnez vos quartiers. Tous ceux qui s'imaginent participer à une chasse à l'homme dans un but de vengeance personnelle peuvent se joindre à eux. » Il marqua une pause avant de poursuivre. « Le secteur de Sacramento est aux mains d'un personnel non autorisé. On va en reprendre possession... si possible sans pertes humaines, ni arrêt des bandes. Le plan consiste à s'emparer de la fosse, rotor par rotor, et à dévier la connexion sur Stockton. La tâche du groupe dont vous faites partie consistera à progresser vers le nord dans la fosse, et à localiser et à maîtriser les individus sur votre route. N'oubliez pas que tous ceux que vous arrêterez seront complètement innocents, selon toute probabilité. Par conséquent, vous utiliserez

de préférence les grenades soporifiques et vous ne ferez usage de vos pistolets qu'en tout dernier recours.

» Capitaine des stagiaires, divisez vos troupes en escouades de dix, dont un chef d'escouade. Chacune formera une ligne sur toute la largeur de la fosse, et roulera vers le nord en toupie à vingt-cinq kilomètres-heure. Laissez un intervalle de cent mètres entre chaque vague d'assaut. Sitôt qu'un homme sera aperçu, toute la première vague convergera sur lui, le mettra en état d'arrestation, le livrera à une voiture de transport puis reprendra position en queue comme dernière vague. Vous donnerez mission aux voitures qui vous ont transportés ici de recevoir les prisonniers. Enjoignez aux chauffeurs de se tenir au niveau de la seconde vague.

» Vous désignerez un groupe d'attaque chargé de reprendre possession des bureaux du sous-secteur, mais aucun bureau ne sera attaqué avant que les rotors de son sous-secteur ne soient déviés sur Stockton. Prévoyez les liaisons en conséquence. Des questions ? » Il scruta les visages qui l'entouraient. Tous les jeunes gens restant muets, il se tourna vers le responsable. « Très bien. Exécution ! »

Le temps de mettre en œuvre ces dispositions, les équipes de techniciens étaient arrivées, et Gaines avait donné ses instructions à l'ingénieur responsable. Les stagiaires se tenaient près de leurs toupies. Leur capitaine lança un regard interrogateur à Gaines. Celui-ci inclina la tête, le stagiaire abaissa vivement le bras et la première vague se mit en selle et démarra.

Gaines et Harvey restèrent au niveau du capitaine des stagiaires, vingt-cinq mètres derrière la première vague. Il y avait longtemps que l'ingénieur en chef n'avait chevauché ces cocasses petits engins, et il se sentait plutôt mal à l'aise. Une toupie n'a rien qui donne de la dignité à un homme, puisqu'elle possède les dimensions et l'aspect d'un tabouret de cuisine stabilisé par effet gyroscopique sur une roue unique. Mais elle convient à la circulation dans l'enchevêtrement des machines, au fond de la fosse, puisqu'elle franchit une ouverture large comme les épaules d'un homme, qu'elle se manie facilement et qu'elle demeure patiemment dans la station verticale lorsque son cavalier s'en écarte.

La petite voiture de reconnaissance qui suivait Gaines de près serpentait parmi les rotors, tandis

que le téléviseur d'intercommunication qui se trouvait à l'intérieur reliait l'ingénieur en chef à ses responsabilités multiples.

On parcourut les deux cents premiers mètres du secteur de Sacramento sans incident, puis l'un des membres de la patrouille aperçut une toupie garée le long d'un rotor. Le technicien qui s'en était servi vérifiait les instruments à la base de la machine et ne s'aperçut pas de leur approche. Il ne portait pas d'arme et n'opposa aucune résistance, mais parut indigné en même temps qu'ahuri.

Le petit groupe de commandement resta en arrière et permit à une nouvelle vague de le rejoindre.

Cinq kilomètres plus loin, trente-sept hommes avaient été arrêtés. Pas un seul tué. Deux des stagiaires, légèrement blessés, avaient reçu l'ordre de rentrer. Seuls quatre des prisonniers étaient armés au moment de leur arrestation ; Harvey avait pu identifier formellement l'un d'eux comme un meneur. Il manifesta le désir de parlementer avec les mutins, si l'occasion s'en présentait. Gaines donna son accord. Il connaissait les longs et honorables antécédents de Harvey en tant que chef de guilde et ne demandait pas mieux que de tenter tout ce qui pouvait offrir une chance de

succès avec un minimum de violence.

Un peu plus tard, la première vague s'empara d'un autre technicien. Il se trouvait sur la face opposée d'un rotor ; ils tombèrent sur lui presque avant de l'avoir vu. Il ne tenta pas de résistance bien qu'il soit armé, et l'incident n'aurait pas valu d'être rapporté si l'homme n'avait pas été en train de parler dans un dispositif d'écoute clandestine dont il avait enfoncé la fiche dans une prise à la base du rotor.

Gaines rejoignit le groupe au moment de la capture. Il saisit le masque de caoutchouc souple de l'appareil, qu'il arracha de la bouche de l'autre avec tant de violence qu'il sentit le récepteur à conduction osseuse déraeper sur les dents. Le prisonnier cracha un morceau d'ivoire et roula des yeux furibonds, mais il ne répondit que par un silence obstiné à toutes les questions.

Si rapide qu'ait été le geste de Gaines, ils venaient sans doute de perdre l'avantage de la surprise. Il fallait supposer que le prisonnier avait réussi à signaler l'attaque qui se déroulait dans la fosse. On fit passer le mot, tout le long du front d'attaque, de progresser en redoublant de précautions.

Le pessimisme de Gaines devait vite se justifier.

Soudain, à deux cents mètres, apparut un groupe qui se dirigeait vers eux. Ils étaient au moins une vingtaine, mais il était difficile de préciser leur nombre exact, car ils progressaient en se dissimulant derrière les rotors. Harvey se tourna vers Gaines, qui hocha la tête et fit signe au capitaine stagiaire d'arrêter ses troupes.

Harvey s'avança, sans armes, les mains levées, pilotant sa toupie par le seul équilibre de son corps. Comme pris d'incertitude, le groupe des mutins ralentit, puis s'arrêta. Harvey s'approcha et s'immobilisa à son tour. L'un d'eux, apparemment le chef, lui parla en langage mimé et il répondit de même.

Ils étaient trop loin et la lumière par trop incertaine pour qu'il soit possible de suivre la discussion. Elle se poursuivit plusieurs minutes, puis survint une pause. Le chef de la troupe semblait incertain sur la conduite à tenir. Un homme de son groupe rengaina son pistolet et vint s'entretenir avec son supérieur. Aux gestes violents de l'homme, le chef répondit en secouant la tête.

L'autre insista, mais sans plus de succès. Il exprima son dégoût d'un geste final de la main, dégaina son pistolet et tira sur Harvey. Celui-ci

porta les mains à son estomac et se plia en deux.

L'homme tira une seconde fois. Harvey se cabra, puis s'effondra.

Le capitaine stagiaire fut plus prompt à dégainer que Gaines. L'assassin leva les yeux au moment où la balle le frappait. Il parut soudain perplexe, comme à la vue d'un événement étrange que la mort l'empêchait de percevoir à jour.

Les stagiaires de la première vague s'élancèrent en faisant feu. Malgré une infériorité numérique – ils n'étaient guère qu'un contre deux –, ils bénéficièrent de la démoralisation relative de l'ennemi. La partie redevint égale dès la première salve. Moins de trente secondes après le meurtre, tous les insurgés étaient morts, blessés ou prisonniers. Du côté de Gaines, les pertes se soldaient par deux morts (Harvey compris) et deux blessés.

L'ingénieur en chef modifia sa tactique pour l'adapter aux circonstances nouvelles. Maintenant que le secret de l'opération se trouvait éventé, il importait de frapper vite et fort. La seconde vague reçut l'ordre d'avancer presque sur les traces de la première. La troisième vint se placer à moins de vingt-cinq mètres de la seconde. Ces trois lignes devaient laisser de côté les hommes désarmés,

dont la quatrième vague disposerait, mais tirer à vue sur tout individu armé.

Gaines leur recommanda de faire l'impossible pour blesser plutôt que tuer les mutins, mais il savait ce que son ordre avait d'irréalisable. Il y aurait donc des morts. Il ne l'avait pas voulu, mais il n'avait plus le choix. Un insurgé armé était un tueur en puissance, et il ne pouvait, par souci d'équité envers ses propres hommes, leur imposer trop de restrictions.

Une fois prises les dispositions concernant le nouvel ordre de marche, il fit signe au capitaine des cadets de relancer l'avancée. La première et la seconde vague repartirent ensemble de toute la vitesse de leurs toupies – moins de trente kilomètres-heure. Gaines suivit.

Il décrivit une courbe pour éviter le corps de Harvey, auquel il jeta un coup d'œil involontaire au passage. Le visage avait pris une teinte jaune verdâtre sous la lumière des lampes à sodium, mais s'était figé en un masque d'une beauté rude où se lisait sans peine la force de caractère du défunt. Il regretta moins d'avoir donné l'ordre d'ouvrir le feu, mais le sentiment profond d'avoir failli à l'honneur pesa sur lui plus fort que jamais.

Durant les minutes suivantes, ils croisèrent plusieurs techniciens, sans avoir besoin de faire feu. Gaines sentait monter en lui l'espoir d'une victoire sans trop d'effusion de sang quand il sentit la pulsation de la machinerie, qui se frayait un chemin à travers les épaisses pattes protège-tympan de son casque, se modifier. Il souleva l'une d'elles juste à temps pour capter le diminuendo grondant des rotors et des rouleaux qui stoppaient.

La route entière était immobilisée.

« Halte ! » cria-t-il au capitaine stagiaire. Ses mots se répercutèrent avec un son creux, dans le silence irréel qui s'était établi.

Le toit de la voiture de reconnaissance se releva à l'instant où Gaines virait pour se porter à sa rencontre.

« Chef ! lança le stagiaire à l'intérieur. La station-relais vous appelle. »

La jeune fille dont l'image se trouvait sur l'écran céda la place à Davidson dès qu'elle reconnut Gaines.

« Chef, dit aussitôt Davidson, Van Kleeck veut vous parler.

— Qui a immobilisé la route ?

— C'est lui.

— D'autres changements importants dans la situation ?

— Non, la route était pratiquement déserte lorsqu'il l'a arrêtée.

— Bien. Passez-le-moi. »

Le visage du chef des conspirateurs apparut, livide d'une fureur qu'il ne cherchait pas à dominer lorsqu'il identifia Gaines.

« Alors, s'écria-t-il, vous pensiez que je plaisantais ? Qu'en dites-vous à présent, monsieur l'ingénieur en chef ? »

Gaines domina l'envie de lui dire au juste ce qu'il avait sur le cœur. Tout dans le comportement du petit homme lui procurait une sensation équivalente à celle que produit une craie grinçant sur une ardoise. Mais il lutta pour adopter le ton susceptible de jeter du baume sur la vanité de l'autre. « Vous avez gagné cette manche, Van, je dois l'admettre : la route est arrêtée. Mais n'allez surtout pas croire que je ne vous ai pas pris au sérieux. Je vous ai vu trop longtemps au travail pour vous sous-estimer. Ce que vous dites, vous le faites, je le sais. »

Quoique flatté de ce tribut apporté à son mérite, Van Kleeck s'efforça de n'en rien laisser voir. « Dans ce cas, pourquoi ne pas faire preuve

de bon sens et capituler ? lança-t-il d'un ton belliqueux. Vous ne pouvez pas gagner.

— Peut-être pas, Van, mais je dois essayer. Et puis pourquoi perdrais-je ? Vous disiez vous-même que je pouvais faire intervenir toute l'armée américaine. »

Van Kleeck afficha un sourire de triomphe. « Vous voyez ça ? » Il brandit devant la caméra un commutateur électrique en forme de poire, relié à un long fil. « Si je le presse, une charge explosera qui coupera la route en deux. Et pour faire bonne mesure, avant de quitter les lieux, je prendrai une hache et je réduirai ce poste de commandes en miettes. »

Gaines regretta sincèrement de s'y connaître si mal en psychiatrie. Il devait se contenter de faire au mieux et se fier à son instinct pour trouver les meilleures parades. « Ce sont là des solutions vraiment radicales, Van, mais j'ai peine à voir comment nous pourrions renoncer.

— Vraiment ? Réfléchissez bien. Si vous m'obligez à faire sauter la route, que dites-vous des gens qui sauteront en même temps qu'elle ? »

Gaines réfléchit. Il croyait l'autre capable de mettre sa menace à exécution. L'irascibilité puérile de son « Si vous m'obligez... » trahissait le côté

irrationnel et dangereux de son processus mental. Et une telle explosion dans le secteur surpeuplé de Sacramento dévasterait un ou plusieurs immeubles d'habitation et ne manquerait pas de tuer les boutiquiers sur la bande n°20, de même que des passants. Van avait bien raison ; il n'oserait pas risquer la vie des voyageurs qui, inconscients de la situation, n'avaient aucunement fait la part du risque. Jamais il n'oserait, même si la route devait rester immobile jusqu'à la fin des temps.

En fait, il ne voulait pas non plus risquer de voir celle-ci subir des dégâts importants, mais c'était le danger qu'encouraient des innocents qui le paralysait.

Les paroles d'une chanson spécifique lui revinrent à l'esprit. « *Écoute-la bien rugir ! Regarde-la bien courir ! Si on travaille tous sans fin...* » Que faire, comment s'en sortir ? « *Et si toi tu t'émerveilles, nous tous, dans la foss', on veille...* » Tout ça ne le menait nulle part.

Il se tourna de nouveau vers l'écran. « Écoutez, Van, vous n'avez aucune envie de faire sauter la route à moins d'y être obligé, j'en suis sûr. Moi non plus. Et si je rejoignais votre quartier général pour qu'on en discute ? Entre hommes

raisonnables, on devrait bien trouver un terrain d'entente. »

Van Kleeck se montra soupçonneux. « C'est une ruse ?

— Comment cela ? Je viendrai seul, sans armes, aussi vite que ma voiture le permettra.

— Et vos hommes ?

— Ils ne bougeront pas d'ici avant mon retour. Vous pouvez placer des observateurs pour vous en assurer. »

Van Kleeck demeura un instant indécis, pris entre la peur de choir dans un traquenard et le plaisir de voir son ex-supérieur venir lui demander ses conditions en position d'infériorité. À la fin, il accepta à contrecœur.

Gaines laissa ses instructions et avertit Davidson de ses intentions. « Si je ne suis pas de retour dans une heure, à vous de vous débrouiller, Dave.

— Soyez prudent, chef !

— Je n'y manquerai pas. »

Il ordonna au stagiaire qui conduisait la voiture de reconnaissance de lui céder la place, descendit la rampe menant à la chaussée, mit le cap au nord et écrasa le champignon. Maintenant, il avait le

loisir de rassembler ses idées, même à trois cents kilomètres-heure. En supposant qu'il parvienne à ses fins, il resterait des mesures à prendre. Les événements lui avaient donné une amère leçon : d'abord, les bandes devraient être interconnectées, avec interposition de relais de sécurité, de telle sorte que les voies adjacentes seraient amenées à ralentir, voire à s'arrêter, si la vitesse de l'une d'elles devenait dangereusement différente de ses voisines. Il ne fallait pas que puisse se répéter l'incident survenu sur la voie 20 !

Mais ce n'était là qu'une question élémentaire, un simple détail technique. C'était chez les hommes que résidait la véritable défaillance. Il faudrait améliorer les tests de classification psychologique, afin que les routes n'emploient que des hommes consciencieux sur qui on pourrait compter. Mais... c'était précisément le rôle dévolu aux tests actuels. À sa connaissance, il ne s'était encore jamais produit une défaillance imputable aux méthodes utilisées. Comment Van Kleeck avait-il fait pour semer la révolte dans un secteur entier composé d'hommes qui s'étaient parfaitement classés dans les épreuves caractérielles ?

Cela n'avait aucun sens.

Lorsqu'un personnel entier se comportait de façon aussi insensée, il devait y avoir une raison. Un homme isolé peut avoir des réactions imprévisibles, mais, quand il s'agit d'un grand nombre d'individus, on peut leur accorder autant de confiance qu'à des machines ou des statistiques : les mesurer, les examiner, les classer. Son œil intérieur se représentait le bureau du personnel, avec ses rangées de classeurs, ses secrétaires. Il tenait la solution ! Il tenait la solution ! Van Kleeck, en sa qualité d'ingénieur en chef adjoint, était de par sa fonction même *le véritable chef du personnel pour la route toute entière* !

C'était la seule conclusion qui explique tous les faits. Le chef du personnel était le seul à pouvoir à sa guise choisir les fruits véreux et à les réunir en un seul baril. Gaines supputa que les tests de classification caractériels étaient truqués, et ce depuis des années ; Van Kleeck avait délibérément transféré les hommes dont il avait besoin dans un secteur donné, après avoir falsifié leurs fiches.

D'où il fallait tirer une seconde leçon : dorénavant, on devrait soumettre à des tests plus sévères les officiers, dont aucun ne se verrait plus confier la haute main sur la classification et la répartition du personnel sans subir un contrôle

des plus strict. Même lui, Gaines, devrait être soumis à une surveillance de ce genre. *Qui custodiet ipsos custodes ?* Qui gardera les gardiens ? Le latin était peut-être une langue morte, mais ces vieux Romains n'étaient pas nés de la dernière pluie.

Lui, du moins, il savait par où il avait péché, et il tira de cette connaissance un plaisir mélancolique. Contrôle, surveillance, vérifications, revérifications, telle était la solution. Ce serait peut-être harassant, peut-être inefficace, mais il semblait que les mesures de sécurité offrant suffisamment de garanties aient toujours pour contrepartie une perte plus ou moins grande d'efficacité.

Il n'aurait pas dû confier une telle autorité à Van Kleeck sans s'informer de sa personnalité dans les moindres détails. Il pressa le bouton d'arrêt d'urgence et sa voiture s'immobilisa en catastrophe. « Station-relais ! Voyez si vous pouvez entrer en communication avec mon bureau. »

Le visage de Dolorès parut sur l'écran. « Vous êtes toujours là... Bien ! Je craignais que vous ne soyez rentrée chez vous.

— Je suis revenue, monsieur Gaines.

— Brave fille ! Trouvez-moi le dossier Van Kleeck. Je voudrais consulter son dossier de classification. »

De retour avec la fiche en un temps record, elle lui lut les symboles et les pourcentages. Il inclina plusieurs fois la tête en constatant que les renseignements confirmaient ses intuitions : introversion dissimulée... complexe d'infériorité... Tout concordait.

Dolorès poursuivit sa lecture. « “Commentaire de la Commission. En dépit de l'instabilité potentielle démontrée par les maxima A et D qui apparaissent sur la courbe de profil, la Commission estime néanmoins cet officier apte au service. Il possède un dossier exceptionnellement brillant et se distingue particulièrement dans la conduite des hommes. Par conséquent, elle recommande son maintien et son inscription au tableau d'avancement.”

— Ce sera tout, Dolorès. Merci.

— Oui, monsieur Gaines.

— En route pour l'épreuve de force. Croisez les doigts !

— Mais, monsieur Gaines...» Dans le bureau de Fresno, Dolorès contemplait, les yeux écarquillés, un écran vide.

« Conduisez-moi auprès de M. Van Kleeck ! »

L'homme à qui il s'adressait retira – à regret, se dit Gaines – le pistolet qu'il lui plantait dans les côtes et lui enjoignit de le précéder jusqu'au sommet de l'escalier. L'ingénieur en chef descendit de voiture et obéit.

Van Kleeck avait préféré s'installer dans le poste de commande du secteur plutôt que dans le bureau administratif. Près de lui se tenaient une demi-douzaine d'hommes, tous armés.

« Bonsoir, directeur Van Kleeck. » Le petit homme se gonfla visiblement en entendant Gaines reconnaître ainsi le rang qu'il avait usurpé.

« On n'est pas trop portés sur les titres, par ici, dit-il avec un détachement affecté. Appelez-moi simplement Van. Asseyez-vous. »

Gaines s'exécuta. Il lui fallait écarter tous ces importuns. Il les contempla avec une expression d'ennui amusé. « Vous ne vous sentez pas capable de tenir tête à un homme désarmé, Van ? Ou peut-être que les fonctionnalistes se méfient les uns des autres ? »

Van Kleeck parut contrarié, mais Gaines garda un sourire imperturbable. Enfin, le petit homme saisit un pistolet sur sa table et désigna la porte.

« Si vous voulez bien sortir, les gars...

— Mais, Van...

— Je vous ai dit de sortir ! »

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Van Kleeck saisit la poire électrique que Gaines avait déjà aperçue sur l'écran et braqua son arme sur son supérieur. « Voyez, grommela-t-il, si vous tentez la moindre manigance, je fais tout sauter ! En quoi consiste votre proposition ? »

Le sourire irritant de Gaines s'élargit.

Van Kleeck fronça les sourcils. « Qu'y a-t-il de si comique ? »

Gains lui accorda une réponse : « Vous, Van. Sans mentir, je n'en reviens pas. Vous déclenchez la révolution fonctionnaliste et la seule fonction qu'il vous vienne à l'esprit d'accomplir consiste à faire sauter la route qui justifie votre titre. Dites-moi, poursuivit-il, de quoi diable avez-vous donc si peur ?

— Je n'ai pas peur !

— Pas peur ? Vous ? Vous êtes prêt à vous faire hara-kiri avec cette poire électrique, et vous osez me dire que vous n'avez pas peur ? Si vos petits copains savaient combien vous êtes près de ficher en l'air ce pour quoi ils ont combattu, ils vous transformeraient en passoire en moins d'une

seconde. Vous avez peur d'eux aussi, n'est-ce pas ? »

Van Kleeck rejeta loin de lui la poire électrique et se leva. « Je n'ai pas peur ! » hurla-t-il, et il contourna le bureau pour s'approcher de Gaines.

L'ingénieur ne bougea pas et se mit à rire. « Allons donc ! Vous avez peur de moi à cette minute précise. Vous avez peur que je ne vous inflige un blâme pour la façon dont vous effectuez votre travail. Vous avez peur que les stagiaires ne vous saluent pas. Vous avez peur qu'ils rient derrière votre dos. À table, vous avez peur de vous tromper de fourchette. Vous avez peur qu'on vous regarde... et vous avez peur qu'on ne vous remarque pas.

— C'est faux ! protesta l'autre. Sale snob prétentieux ! Sous prétexte que vous avez fréquenté une école de la haute, vous vous croyez supérieur à tout le monde. » Il s'étrangla et sombra dans l'incohérence en réprimant des larmes de rage. « Vous et vos sales petits stagiaires... »

Gaines, sur ses gardes, l'observait. Sa faiblesse de caractère apparaissait clairement à présent... Il se demanda pour quel motif il ne l'avait pas remarquée auparavant. Il se souvint de la

mauvaise volonté avec laquelle Van Kleeck avait accueilli son offre de l'aider sur une représentation graphique complexe.

Le problème consistait à jouer de cette faiblesse, à lui occuper l'esprit au point de lui faire oublier cette poire électrique chargée de périls. Il fallait l'amener à concentrer sur lui, Gaines, le venin de ses rancœurs malades, à l'exclusion de toute autre pensée.

Mais il convenait de ne pas le pousser trop loin, ou une balle traversant la pièce pourrait bien mettre un terme à l'existence de certain ingénieur en chef et ruiner du même coup ce qui pouvait rester de chances d'éviter un conflit sanglant et dévastateur pour la possession de la route.

Gaine gloussa. « Van, vous n'êtes qu'une petite crevette toute molle. Vous venez de vous trahir. Je vois clair en vous ; en parfait médiocre, vous avez eu peur toute votre vie qu'on vous perce à jour et qu'on vous renvoie tout au fond de la classe. Directeur... laissez-moi rire ! Si vous êtes ce que les fonctionnalistes offrent de mieux, on peut se permettre de les ignorer... ils s'effondreront sous le poids de leur propre incapacité. » Il pivota sur sa chaise, tournant délibérément le dos à Van Kleeck et à son pistolet.

L'autre s'approcha, s'arrêta à quelques pas et hurla : « Vous allez voir... Je vais vous loger une balle dans le corps ; voilà ce que je vais faire ! »

Gaines fit volte-face, se leva et marcha tranquillement sur lui. « Reposez ce pistolet à bouchon, vous risqueriez de vous blesser.

Van Kleeck recula d'un pas. « Ne vous approchez pas de moi ! glapit-il. Ne vous approchez pas... ou je vous abats comme un chien ! »

C'est le moment, pensa Gaines et il plongea.

La balle lui frôla l'oreille. Bon, celle-là, au moins, l'avait manqué. Ils étaient sur le parquet. Pour un avorton, Van Kleeck se débattait comme un beau diable. Où était passé le pistolet ? Là ! Il le tenait. Il rompit le combat.

L'autre ne se releva pas. Il resta étalé par terre, les larmes ruisselant entre ses paupières serrées, pleurnichant comme un enfant frustré.

Gaines le considéra avec une sorte de compassion et, d'un geste mesuré, lui assena un coup de crosse derrière l'oreille. Il s'approcha ensuite de la porte et la verrouilla avec précaution.

Le fil partant de la poire électrique arrivait au pupitre. L'ingénieur examina le branchement et le déconnecta avec soin. Cela fait, il se tourna vers le

téléviseur du pupitre et appela Fresno.

« Bon, Dave, qu'ils lancent l'assaut... et vite, pour l'amour du ciel ! » Puis il coupa l'image. Il ne tenait pas à ce que son ingénieur de garde voie combien il tremblait.

De retour à Fresno le lendemain matin, il arpenta le poste de commande principal non sans satisfaction. Les routes roulaient... bientôt elles auraient repris leur fonctionnement normal. La nuit avait été longue. Tous les ingénieurs, tous les stagiaires disponibles avaient été mobilisés pour effectuer l'inspection, centimètre par centimètre, du secteur de Sacramento. Puis ils avaient dû court-circuiter deux pupitres de sous-secteurs, sabotés. Mais les routes roulaient – il sentait leur pulsation à travers le plancher.

Il s'immobilisa près d'un homme hagard aux joues envahies par une barbe naissante. « Et si vous rentriez, Dave ? lui demanda-t-il. McPherson peut prendre la relève.

— Et vous, chef ? On vous a connu une mine plus florissante.

— D'ici un instant, j'irai piquer un somme dans mon bureau. J'ai appelé ma femme pour la prévenir que je ne pouvais pas rentrer. Elle est en

route.

— Et furieuse ?

— Pas trop. Vous savez comment sont les femmes. » Il se tourna vers le pupitre pour observer les appareils cliquetants qui collectaient les données en provenance de six secteurs. Cercle de San Diego, secteur d'Angeles, secteur de Bakersfield, secteur de Fresno, secteur de Stockton... Stockton ? Stockton ! Juste ciel ! Blekinsop ! Il avait laissé un ministre australien se morfondre toute la nuit dans le bureau de Stockton !

Il se rua vers la porte en jetant par-dessus son épaule : « Dave, vous voulez bien me commander une voiture ? Et une rapide, s'il vous plaît ! » Il avait franchi le couloir et passé la tête dans son bureau particulier avant même que Davidson ait le temps d'accuser réception de l'ordre.

« Dolorès !

— Oui, monsieur Gaines.

— Appelez ma femme et dites-lui de me rejoindre à Stockton. Si elle a déjà quitté la maison, qu'elle m'attende ici. Et... Dolorès...

— Oui, monsieur Gaines.

— Tâchez de la calmer. »

Sa secrétaire se mordit les lèvres, mais son visage resta impassible. « Oui, monsieur Gaines.

— Brave fille ! » Déjà il sortait et dégringolait l'escalier. Lorsqu'il atteignit le niveau des routes, la vue des bandes en mouvement lui réchauffa le cœur et le rendit presque d'humeur joyeuse.

Il se dirigea d'un pas vif vers une porte où se lisait l'inscription DESCENTE. Quand il l'ouvrit, « la fosse » lui parut reprendre le rythme de l'air qu'il sifflotait alors même qu'elle le noyait dans son rugissement.

*Alors toi, où que tu ailles,
Et ta dame et ta marmaille,
On s'ra là soir et matin,
Car la route a pour destin,
DE ROULER !*

IL ARRIVE QUE ÇA SAUTE

« Reposez cette clé ! »

L'homme ainsi interpellé se retourna lentement pour faire face à l'orateur. Un casque grotesque, la partie supérieure d'une armure de plomb qui protégeait le corps entier, dissimulait l'expression de son visage. Quand il répondit, son ton trahit une nervosité exaspérée.

« Par tous les diables, docteur, quelle mouche vous pique ? » Il ne fit en rien mine de remettre en place l'outil incriminé.

Ils s'affrontèrent, tels deux escrimeurs cherchant une ouverture. La voix du premier, sous son propre masque, reprit sur un registre légèrement plus élevé, avec une intonation plus péremptoire : « Vous m'avez entendu, Harper. Reposez tout de suite cette clé et écartez-vous de cette "gâchette". Erickson ! »

Une troisième silhouette en armure arriva du fond de la salle de contrôle. « Voulez quoi, docteur ?

— Harper est relevé de son poste. Vous le remplacez comme ingénieur de quart. Faites venir l'ingénieur adjoint.

— Très bien. » L'homme accepta la situation sans autre commentaire, d'une voix et d'une attitude flegmatiques. L'ingénieur atomiste dont il venait de prendre la relève jeta un coup d'œil de l'un à l'autre, puis reposa soigneusement la clé dans son râtelier.

« Je m'incline, *docteur* Silard... mais faites-vous relever aussi. Je demande une audience immédiate ! » Harper fit une sortie indignée, chaussures de plomb résonnant sur le blindage du parquet.

Le docteur Silard passa vingt minutes pénibles dans l'attente de son propre remplaçant. N'avait-il pas fait preuve de trop de précipitation ? Ne s'était-il pas trompé en estimant que Harper avait fini par craquer sous la tension excessive qu'imposait l'entretien de la machine la plus dangereuse du monde, une centrale atomique ? Mais s'il avait commis une erreur, c'est parce qu'il ne pouvait se permettre de prendre le moindre

risque – aucun faux pas n'était *tolérable* dans ce domaine, surtout quand ce faux pas pouvait provoquer l'explosion de dix tonnes d'uranium 235, d'uranium 238 et de plutonium.

Il tenta de se représenter l'ampleur d'un tel désastre et n'y parvint pas. On lui avait enseigné que l'uranium recelait une énergie potentielle vingt millions de fois supérieure à celle du TNT. Ainsi présenté, ce chiffre perdait toute signification concrète. Il tenta d'imaginer la déflagration de cent millions de tonnes d'explosifs à haute puissance, ou mille Hiroshima. Mais cela non plus ne lui suggérait rien. Un jour, il avait vu lancer une bombe A, à une époque où il s'occupait d'analyses de caractère chez les pilotes d'avions militaires. Imaginer un cataclysme mille fois plus dévastateur ? Son cerveau même s'y refusait.

Peut-être ces ingénieurs atomistes étaient-ils capables d'efforts intellectuels aussi gigantesques. Peut-être, avec leur esprit rompu aux abstractions des hautes mathématiques, leur connaissance de ce qui se passait véritablement à l'intérieur de la chambre de fission, se représentaient-ils cette abomination inhumaine qui se trouvait emprisonnée au-delà de cet écran protecteur. Dans ce cas, pas étonnant qu'ils craquent...

Il soupira. Erickson leva les yeux de l'accélérateur linéaire résonnant sur lequel il venait d'effectuer un réglage.

« C'est quoi le problème, docteur ?

— Rien. Je regrette d'avoir dû relever Harper de son poste. »

Silard se sentit percé par le regard du grand Scandinave. « Vous seriez pas en train de couler une bielle, docteur ? Ça arrive aux psys de craquer, à ce qu'il paraît...

— Moi ? Je ne crois pas. J'ai peur de ce truc, là-dedans. Je serais fou dans le cas contraire.

— Je suis comme vous », dit simplement Erickson, et il reprit ses réglages. L'accélérateur proprement dit se trouvait derrière une barrière de protection. Son muflle disparaissait derrière le dernier écran qui le séparait de la pile et bombardait d'un jet ininterrompu de particules propulsées à une vitesse terrifiante la cible de béryllium placée dans la pile. Sous cette torture, le béryllium libérait des neutrons qui rejaillissaient dans toutes les directions à l'intérieur de la masse d'uranium. Certains de ces neutrons frappaient de plein fouet les noyaux des atomes d'uranium qu'ils divisaient en deux. Les fragments se constituaient de nouveaux éléments, du baryum, du xénon, du

rubidium – selon le processus de fission de chaque atome. Ces nouveaux éléments étaient en règle générale des isotopes instables qui se scindaient à leur tour en une douzaine d'autres éléments par désintégration radioactive selon une réaction en chaîne progressive.

Mais ces réactions en chaîne étaient relativement sûres ; c'était la rupture initiale du noyau d'uranium, avec la libération de l'énergie effrayante qui assurait sa cohésion – d'une puissance incroyable de deux cents millions d'électrons-volts –, qui était cruciale... et dangereuse.

Quand l'isotope d'uranium se fractionne sous l'effet du bombardement, cette fragmentation projette dans toutes les directions de nouveaux neutrons qui, à leur tour, peuvent venir frapper d'autres noyaux d'uranium et provoquer leur fission. Si les circonstances sont favorables à une réaction en chaîne de caractère progressif, selon ce processus, le phénomène, échappant à tout contrôle, peut en une fraction de seconde infinitésimale prendre les proportions d'une véritable déflagration atomique outrepassant à tel point la détonation d'une bombe A, réduite en comparaison au bruit ridicule d'un pistolet à bouchon, et les limites extrêmes de l'expérience

humaine, qu'elle devient aussi totalement insaisissable que le concept de la mort du soi pour un individu donné. On peut la redouter, certes – mais la comprendre, jamais.

Mais une chaîne ininterrompue de fissions nucléaires, *juste en dessous du niveau de l'explosion totale*, était nécessaire au fonctionnement de la centrale. L'opération visant à faire éclater le premier noyau d'uranium, en le bombardant au moyen de neutrons arrachés à la cible de béryllium, exigeait plus de puissance que la mort de l'atome n'en procurait. Afin que la production d'énergie du système excède, de manière rentable, l'énergie mise en jeu pour l'obtenir, il était essentiel que chacun des atomes fracturés par un neutron provenant de la cible de béryllium provoque la fission de plusieurs autres.

Il était également essentiel que la réaction en chaîne ait toujours tendance à s'amortir. Il ne fallait pas qu'elle s'accélère, ou la masse entière exploserait en un temps trop court pour être mesurable.

Sans compter que nul ne survivrait pour effectuer les mesures.

L'ingénieur atomiste de service pouvait maîtriser cette réaction au moyen d'une

« gâchette », terme par lequel les ingénieurs désignaient à la fois l'accélérateur linéaire résonnant, la cible de béryllium, les instruments de contrôle, le pupitre et les machines productrices d'énergie. Cela revient à dire qu'il pouvait varier l'intensité du bombardement dont la cible de béryllium était l'objet, pour augmenter ou réduire la production d'énergie de la centrale, et ses instruments l'avertissaient que la réaction interne s'était amortie – ou plus exactement qu'elle avait été ralentie une fraction de seconde auparavant. Il lui était rigoureusement impossible de savoir ce qui se passait dans l'instant *présent* au sein de la pile – les vitesses intra-atomiques sont trop élevées et les délais trop infimes pour cela. Il ressemblait à l'oiseau qui volerait à reculons : il voyait l'endroit qu'il venait de quitter, mais sans jamais savoir où il allait.

Néanmoins, il lui appartenait – et la responsabilité ne pesait que sur lui – non seulement de maintenir un haut rendement énergétique, mais de s'assurer que la réaction ne dépassait jamais le point critique, pour se transformer en explosion de la masse entière.

Mais sa tâche confinait à l'impossible. Il n'était pas sûr de la mener à bien. Il ne l'était jamais.

Il pouvait apporter à son travail les connaissances que fournit la formation technique la plus raffinée, et les utiliser pour réduire le risque à sa probabilité la plus basse, mais cette marge, aussi faible soit-elle, restait suffisante pour que les forces aveugles qui se déchaînaient au sein de l'atome puissent à tout instant déjouer ses manœuvres et susciter l'holocauste.

Cela, chacun des ingénieurs atomistes le savait ; il savait qu'il jouait non seulement sa vie, mais aussi celles d'humains innombrables, voire celles de tous les humains de la planète. Nul n'avait de certitude sur les effets d'une explosion semblable. Les plus optimistes estimaient qu'elle annihilerait non seulement la centrale et son personnel, mais encore qu'elle prélèverait un lourd tribut de victimes sur la populeuse ville routière de Los Angeles-Oklaoma qui se trouvait à une centaine de kilomètres en direction du nord.

C'était là le point de vue officiel, et optimiste, sur la base duquel la Commission de l'énergie atomique avait autorisé l'installation de la centrale. Il se fondait sur un calcul mathématique selon lequel, à partir d'une certaine masse, l'uranium subirait lui-même une rupture, à l'échelon molaire, ce qui aurait pour effet de le rendre relativement inoffensif, avant que la masse

entière soit devenue le théâtre d'une réaction accélérée.

Dans leur grande majorité, les ingénieurs atomistes ne professaient aucune foi en la théorie officielle. Ils jugeaient les prévisions théoriques pour ce qu'elles valaient : rien, tant que l'expérimentation ne confirmait pas les hypothèses.

Même au point de vue officiel, l'ingénieur atomiste de service tenait entre ses mains, non seulement sa propre vie, mais celle de bien d'autres – dont il valait mieux ne pas chercher à évaluer le nombre. Nul pilote, nul général, nul chirurgien n'avait jamais porté sur ses épaules une telle charge inéluctable, chaque fois qu'il assumait sa tâche.

On choisissait ces ingénieurs pour leur intelligence et leur haut degré de formation, mais aussi pour leur caractère et leur sens des responsabilités sociales. On faisait appel à des hommes sensibles – capables d'apprécier pleinement l'importance de la charge qui leur était confiée, ou on les aurait éliminés. Mais un homme sensible ne pouvait assumer indéfiniment ce fardeau.

Nécessairement, leur condition était

psychologiquement instable. La folie constituait pour eux un risque professionnel.

Le docteur Cummings surgit, finissant de boucler les courroies de l'armure qui servait à protéger son corps des radiations. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Silard.

— J'ai dû relever Harper.

— Je m'en doutais. Je l'ai croisé en montant. Il m'a foudroyé du regard. Il avait l'air fou de rage.

— Je sais. Il exige une audition immédiate. C'est pourquoi je vous ai fait demander. »

Cummings grommela, puis inclina la tête à l'adresse de l'ingénieur. « Et le sort m'a désigné quel remplaçant ?

— Erickson.

— Ça ira. Les Nordiques ont la tête dure... pas vrai, Gus ? »

Erickson leva les yeux et répondit : « C'est vous que ça regarde. » Puis il reprit son travail. Cummings se retourna vers Silard et lui dit : « Si je ne m'abuse, les psychiatres n'ont guère la cote dans le secteur. Entendu, je prends la relève.

— Très bien. »

Silard s'éloigna par le dédale ménagé dans

l'écran qui entourait la salle de contrôle. Une fois à l'extérieur, il se défit de son encombrante armure, la disposa dans le vestiaire et se dirigea rapidement vers un ascenseur. Il le quitta à la station du métro souterrain et chercha des yeux une capsule inoccupée. Ayant trouvé le véhicule désiré, il s'y introduisit, boucla son harnachement, referma le panneau hermétique et appuya sa nuque contre l'appui-tête destiné à amortir les effets de la brusque accélération.

Cinq minutes plus tard, il frappait à la porte du bureau du surintendant général, à trente kilomètres de là.

La centrale se trouvait dans une cuvette formée par une chaîne de collines sur le plateau désertique de l'Arizona. Tout ce qui n'était pas indispensable à son fonctionnement – bureaux administratifs, station de télévision et ainsi de suite – se situait par-delà les collines. On avait édifié les bâtiments abritant ces services auxiliaires de manière à offrir toutes les garanties de solidité, dans l'espoir que, si *der Tag* se produisait, les occupants bénéficient des mêmes chances de survie qu'un individu franchissant les chutes du Niagara dans un tonneau.

Silard frappa une seconde fois. Un secrétaire

nommé Steinke l'accueillit. Il se souvint d'avoir lu son dossier. Jadis l'un des sujets les plus brillants parmi les jeunes ingénieurs, il avait subi une éclipse aussi totale que soudaine de la faculté de procéder à des opérations mathématiques : cas classique d'amnésie localisée. Le pauvre diable n'y pouvait rien. Il avait tenu à conserver un poste, mais il avait fallu le reclasser.

Steinke l'introduisit dans le bureau privé du surintendant. Harper, qui l'y avait déjà précédé, lui rendit son salut avec une politesse glacée. Le surintendant montra de la cordialité, mais Silard lui trouva l'air las, comme si la tension vingt-quatre heures sur vingt-quatre outrepassait ses forces.

« Entrez, docteur, entrez. Asseyez-vous, et expliquez-moi cette affaire. Je suis un peu surpris. Je prenais Harper pour l'un de nos plus solides éléments.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur.

— Alors ?

— Il va peut-être bien, mais, si j'ai bien compris vos propres instructions, je ne dois courir aucun risque.

— Exact. » Le surintendant scruta d'un regard troublé l'ingénieur muet, puis reporta son

attention sur Silard. « Eh bien, si vous m'exposiez les faits ? »

Silard prit une profonde inspiration. « J'étais de garde en ma qualité d'observateur psychologique à la salle de contrôle quand j'ai noté que l'ingénieur de service semblait préoccupé et répondait avec moins de promptitude que de coutume aux stimuli. Depuis plusieurs jours, durant mon temps libre, j'observais ce cas, et j'avais cru déceler une intensité décroissante de l'attention. C'est ainsi par exemple qu'en jouant au bridge, il lui arrive de demander à revoir les mises, ce qui est contraire à toutes ses habitudes.

» J'ai noté d'autres indices du même genre. Bref, à quinze heures onze aujourd'hui, alors que j'étais de service, j'ai vu Harper, mû par une impulsion à laquelle il était impossible d'attribuer un motif d'apparence raisonnable, saisir une clé qui ne sert qu'à actionner les vannes du bouclier d'eau et s'approcher de la "gâchette". Je l'ai relevé de son poste et je l'ai fait sortir de la salle de contrôle.

— Chef ! » Harper parvint quelque peu à se calmer et poursuivit : « Si ce sorcier vaudou savait distinguer une clé d'un oscillateur, il aurait compris ce que je faisais. La clé en question ne se

trouvait pas sur le râtelier qui lui est destiné et je l'ai prise afin de la remettre en place. Chemin faisant, je me suis arrêté pour consulter les cadrans. »

Le surintendant tourna vers le docteur Silard un visage interrogateur.

« Il se peut que ce soit vrai, mais, en admettant que je me sois mépris sur ses intentions, répondit le psychiatre avec entêtement, mon diagnostic garde toute sa valeur. Votre comportement s'est altéré, vos actes sont devenus imprévisibles et je ne peux vous donner ma caution pour un travail à risque sans un examen complet. »

Le surintendant général King tambourina sur sa table et poussa un soupir. Puis, d'une voix lente, il s'adressa à Harper. « Cal, vous êtes un brave garçon et je sais ce que vous ressentez. Mais il n'y a aucun moyen de l'éviter : il faudra vous soumettre aux tests et accepter la décision de la commission, quelle qu'elle soit. » Il marqua une pause. Harper ne se départit pas de son silence inexpressif. « J'ai une idée, fiston : pourquoi ne pas prendre quelques jours de congé ? Dès votre retour, vous pourrez passer devant la commission d'examen ou demander votre transfert dans un autre service, à votre choix. » Il se tourna vers

Silard, en quête d'approbation, et recueillit un hochement de tête.

Harper ne se laissa pas amadouer. « Non, chef, protesta-t-il. Je refuse. Vous ne voyez pas ce qui cloche ? C'est cette surveillance incessante. D'avoir toujours quelqu'un les yeux braqués sur vous, qui *s'attend* à ce que vous perdiez la boule. On ne peut même plus se raser tranquille. On hésite avant d'accomplir le geste le plus innocent de peur qu'un psy le surprenne et l'interprète comme un indice de défaillance mentale. Comment voudriez-vous qu'à ce jeu, on garde sa lucidité d'esprit ? » Ayant ainsi donné libre cours à sa colère, il retomba dans une attitude de cynisme frondeur assez peu convaincante. « Bon, laissons tomber la camisole de force, je pars sans esclandre. Vous êtes un bon gars malgré tout, chef, et je suis heureux d'avoir travaillé sous vos ordres. Au revoir. »

King réprima dans sa voix le chagrin de son regard. « Une minute, Cal. Votre tâche ici n'est pas terminée. Oublions ce congé. Je vais vous transférer au laboratoire de radiations. Votre vocation, c'est la recherche, de toute manière. Jamais il ne me serait venu à l'idée de vous changer de service si je n'avais été à court d'hommes de premier plan.

» Quant à cette perpétuelle surveillance psychologique, je la déteste autant que vous. Vous ignorez sans doute que je subis un contrôle deux fois plus strict que les ingénieurs. » Harper laissa paraître sa surprise, mais Silard hocha la tête en guise de confirmation solennelle. « Mais c'est indispensable. Vous vous souvenez de Manning ? Non, sûrement, vous n'étiez pas encore des nôtres. On n'employait pas encore d'observateur psychologique. Manning était capable et brillant. Et il était toujours d'une humeur allègre que rien ne semblait altérer.

» J'étais heureux de le savoir à la surveillance de la pile, car il était toujours sur ses gardes et ne semblait éprouver aucune nervosité du fait de son travail... A vrai dire, plus son service aux commandes de la centrale se prolongeait, plus son humeur se faisait gaie et exubérante. J'aurais dû savoir que c'était mauvais signe, mais je n'avais aucun observateur pour m'en avertir.

» Son technicien a dû l'assommer, une nuit. Il l'avait surpris en train de démonter les dispositifs de sécurité des barres de cadmium. Manning n'a jamais repris le dessus. Le pauvre est resté fou à lier. Après sa défaillance, on a révisé de fond en comble notre système de permanence et adopté le principe de deux ingénieurs qualifiés, supervisés

par un observateur à chaque roulement. Ça nous a paru indispensable.

— Vous avez sans doute raison, chef », dit Harper d'une voix pensive. Il ne boudait plus, mais semblait toujours triste. « C'est quand même infernal.

— Certainement. » King se leva et tendit la main. « Cal, à moins que vous teniez dur comme fer à nous quitter, je compte bien vous voir demain au laboratoire de radiations. Autre chose : je ne donne ce conseil que rarement, mais je pense que cela vous ferait le plus grand bien de vous saouler ce soir. »

King avait fait signe à Silard de rester après le départ du jeune homme. Une fois la porte fermée, il se tourna vers le psychiatre. « Un autre de perdu... et l'un des meilleurs. Docteur, comment est-ce que je vais m'en sortir ? »

Silard se tira la peau de la joue. « Je n'en sais rien, avoua-t-il. Ce qu'il y a d'infernal, c'est qu'il a raison. Le fait de se savoir surveillés contribue, en effet, à accroître leur tension... pourtant, il faut les tenir à l'œil. La situation du personnel psychiatrique n'est guère brillante non plus. La proximité de la pile nous rend nerveux, d'autant plus qu'on ignore tout de son fonctionnement. Et

être détesté et méprisé rend nerveux. Dans de telles conditions, on a du mal à conserver son objectivité scientifique ; je me sens moi-même sur les nerfs. »

King cessa d'arpenter la pièce. « Il doit pourtant exister une solution... »

Silard secoua la tête. « Ça me dépasse. Pour ma part, je n'en vois aucune, du point de vue de la psychologie.

— Vraiment ? Hmm... Docteur, qui est le numéro un dans votre domaine ?

— Hein ?

— Quelle est la sommité reconnue dans ce genre de situations ?

— Difficile à dire, ma foi. Il n'y a pas de chef de file en psychiatrie, on se spécialise beaucoup trop. Je comprends néanmoins ce que vous entendez par-là. Ce n'est pas le meilleur psychométricien de caractérologie industrielle que vous recherchez, mais plutôt le praticien général le mieux qualifié pour les psychoses circonstancielles indépendantes de toute lésion organique. Il s'agirait de Lentz.

— Poursuivez.

— Sa compétence couvre tout le champ de l'adaptation à l'environnement. C'est lui qui a

établi la corrélation entre la théorie de la tonicité optimale et la technique de relaxation que Korzybski a mise au point par la méthode empirique. Étudiant, il a même travaillé sous son égide... et c'est bien la seule chose dont il aime à se targuer.

— Ah bon ? Il doit être très âgé. Korzybski est mort en... En quelle année, d'ailleurs ?

— J'allais ajouter que vous devez connaître ses travaux en symbologie... théorie de l'abstraction, calcul de la conjoncture, et ainsi de suite... à cause de leurs applications à la mécanique et à la physique mathématique.

— Oh ! c'est de ce Lentz-là que vous parlez ? Oui, bien entendu ! Mais je n'aurais jamais imaginé qu'il soit psychiatre.

— Ça se comprend, vu votre spécialité. En tout cas, on incline à penser qu'il a contribué à maîtriser et à réduire les névroses pandémiques des Années de Folie plus que tout autre, vivant ou mort.

— Où habite-t-il ?

— À Chicago, je suppose. À l'Institut.

— Convoquez-le.

— Hein ?

— Prenez ce visiphone et dénichiez-le. Ensuite vous demanderez à Steinke d'appeler le port de Chicago et de mettre un stratocar à sa disposition. Je veux le voir le plus vite possible... avant la fin de la journée. » King se redressa sur son siège comme un homme qui vient de retrouver la maîtrise de soi-même et de la situation. Son visage ne montrait plus aucune lassitude.

Silard paraissait pétrifié. « Mais, surintendant, objecta-t-il, on ne sonne pas le docteur Lentz comme le dernier des employés de bureau. C'est... *Lentz*.

— En effet. C'est pourquoi j'ai besoin de lui. Mais je ne suis pas non plus une dame patronnesse en quête de sympathie. Il viendra. Si nécessaire, faites agir Washington. Demandez à la Maison-Blanche de l'appeler. Mais qu'il vienne sans délai. Exécution ! » Et King sortit du bureau à grands pas.

Quand Erickson eut terminé son service, il s'informa à la ronde et apprit que Harper était parti en ville. En conséquence, il se dispensa de dîner à la base, revêtit sa « tenue de boisson » et se fit dépêcher par le métro jusqu'à Paradise.

Paradise, en Arizona, était une petite ville-

champignon plutôt rustique qui devait son existence à la centrale. Elle se consacrait exclusivement à la tâche de soulager les employés de ladite centrale de leurs salaires plus que confortables. Ce projet remarquable recevait la pleine coopération des employés eux-mêmes, qui touchaient entre deux et dix fois plus que ce qu'ils avaient jamais reçu ailleurs et dont aucun n'escomptait vivre assez vieux pour toucher les dividendes d'une épargne-retraite. En outre, la compagnie alimentait un fonds de pension dans une banque de Manhattan destiné à leurs personnes à charge : pourquoi économiser ?

On prétendait, non sans justesse, qu'on pouvait se payer à Paradise toutes les distractions et tous les articles de luxe disponibles à New York. Sa chambre de commerce s'était approprié le slogan publicitaire de Reno, dans le Nevada : « La plus grande petite ville du monde. » Les chargés de relations publiques pour Reno rétorquaient qu'une ville si proche d'une centrale qui évoquait forcément la mort et l'au-delà aurait plutôt dû se baptiser Hell's Gates, les Portes de l'Enfer.

Erickson entreprit la tournée des établissements. Il en y avait vingt-sept qui avaient licence de vendre des boissons alcoolisées dans les six pâtés de maisons composant la rue principale

de Paradise. Il pensait bien découvrir Harper dans l'un d'eux et, connaissant les goûts et les habitudes de son ami, il s'attendait à le trouver dans l'un des deux ou trois premiers qu'il essaierait.

Il ne se trompait pas. Harper était assis, seul, à une table au fond du Bar Sans Souci de DeLancey, qu'ils appréciaient tous deux. Son comptoir chromé et son mobilier garni de cuir rouge offraient un confort à l'ancienne mode qui parlait davantage à leur imagination que les décors tapageurs des cafés dernier cri. DeLancey était quelqu'un de conservateur ; il s'en tenait à l'éclairage indirect et à la musique douce, et ses hôteses étaient tenues de rester entièrement habillées, même le soir.

Le verre de scotch devant Harper était plein aux deux tiers. Erickson plaça trois doigts devant les yeux de son ami. « Combien de doigts ?

— Trois, annonça Harper. Assieds-toi, Gus.

— Exact, dit Erickson en insinuant sa longue carcasse dans un siège bas. Tu tiens le coup... pour l'instant. Alors, résultat des courses ?

— Prends un verre. Non que ce scotch vaille tripette. Je crois que Lance a pris l'habitude de le baptiser. Je me suis rendu avec armes et bagages.

— Lance ne ferait jamais une chose pareille.

Continue sur cette voie et tu t'enfonceras bientôt dans le trottoir jusqu'aux genoux... Comment ça se fait que tu aies capitulé ? Je croyais que tu avais l'intention de les envoyer promener.

— Je ne m'en suis pas privé, répondit Harper d'un ton lugubre, mais, mille tonnerres, Gus, le chef a raison de soutenir un mécanicien de la matière grise qui affirme que tu as une araignée au plafond. Il ne peut se permettre de courir aucun risque.

— Oui, le chef est un type bien, mais pour ce qui est d'aimer nos chers psychiatres, c'est au-dessus de mes forces. Je vais te dire : on s'en trouve un, et on vérifie s'il ressent la douleur. Je le tiendrai pendant que tu lui écrabouilles la figure.

— Oublie ça, Gus, et prends un verre.

— Pieuse pensée. Mais le scotch, très peu pour moi. Je m'en tiendrai au Martini ; on va bientôt manger.

— Je prendrai un Martini, moi aussi. »

— Ça te fera du bien. » Erickson releva sa tête blonde et beugla : « Isfarel ! »

Un grand Noir apparut à ses côtés. « M'sieur Erickson ! Oui, m'sieur !

— Izzy, deux Martini. À l'italienne, pour moi. » Il se retourna vers Harper. « Où est-ce que tu vas

travailler maintenant, Cal ?

— Au laboratoire de radiations.

— Ma foi, ce n'est pas si mal. J'aimerais bien fourrer mon nez dans les carburants de fusée. J'ai quelques idées sur le sujet. »

Harper sembla quelque peu amusé. « Tu parles de combustibles atomiques pour les voyages interplanétaires ? Le sujet est déjà pas mal épuisé. Non, fiston, l'ionosphère restera notre plafond tant qu'on n'aura pas trouvé mieux que les fusées. Bien entendu, on pourrait monter une pile dans un vaisseau et trouver une astuce pour convertir les radiations en propulsion, mais où cela te mènerait-il ? Le blindage t'imposerait un rapport de masse inadmissible et, je suis prêt à le parier, tu n'en convertirais pas un pour cent en poussée. Sans parler des difficultés qu'il y aurait à convaincre la compagnie de te prêter une pile pour un projet qui ne rapporte pas de dividendes. »

Erickson parut déçu. « Tu n'as pas prévu toutes les éventualités. De quoi dispose-t-on ? Les premiers constructeurs de fusées ont continué d'essayer de construire de meilleurs appareils. Lorsqu'ils pourraient fabriquer des engins assez perfectionnés pour atteindre la Lune, un combustible se trouverait à point nommé pour

leur permettre de réaliser cet exploit, ou c'est du moins ce qu'ils croyaient. Et ils ont bâti des vaisseaux de premier ordre. Tu pourrais prendre n'importe lequel des engins intercontinentaux et l'adapter pour le trajet vers la Lune... si tu disposais d'un carburant adéquat. Le malheur est qu'il n'existe pas.

» Et pourquoi ? Parce qu'on a failli à notre tâche. Ils dépendent toujours de l'énergie moléculaire, des réactions chimiques, alors que l'énergie atomique se trouve à portée de main. Ce n'est pas leur faute : le vieux Harriman a fait financer par sa compagnie de fusées le lancement de la Pechblende Antarctique, et il en a pris personnellement une grosse part, dans l'espoir qu'on produirait un carburant concentré, utilisable par les fusées. L'a-t-on fait ? Fichtre non ! La compagnie a aussitôt lancé l'exploitation commerciale et le carburant atomique reste à inventer.

— Tu exposes mal la situation, objecta Harper. Il n'y a que deux formes d'énergie atomique à notre disposition, la radioactivité et la désintégration atomique. La première est trop lente ; si l'énergie existe, on ne peut pas attendre des années qu'elle se manifeste, du moins dans un vaisseau propulsé par fusées. La seconde, il faut

une immense centrale pour la produire. Et te voilà coincé.

— On n'a pas vraiment essayé. L'énergie est là. Il suffirait de trouver un combustible convenable.

— Et qu'est-ce que tu appelles "un combustible convenable" ? »

Erickson compta sur ses doigts. « Une masse critique assez réduite pour que toute l'énergie ou presque soit récupérée sous forme de chaleur par la masse de réaction, que j'aimerais composée d'eau ordinaire. Pour arrêter les radiations, il suffirait d'un blindage de plomb et de cadmium. Et l'ensemble serait contrôlable dans une très large mesure. »

Harper éclata de rire. « Demande plutôt des ailes d'ange, qu'on n'en parle plus. Tu ne pourrais pas stocker un tel combustible dans une fusée ; il entrerait en divergence avant même d'atteindre les tuyères. »

L'obstination Scandinave d'Erickson rassemblait ses forces pour jeter un autre argument dans la discussion lorsque le serveur surgit avec les boissons et les déposa sur la table avec une belle révérence. « Et voilà, m'sieur !

— Tu veux les jouer aux dés, Izzy ?

— Ça m'dérange pas, m'sieur. »

Le Noir allait chercher un gobelet en cuir et Harper jeta les dés. Il choisit ses combinaisons avec soin et parvint à obtenir quatre as et un valet en trois lancers. Isfarel prit le gobelet. Il jeta ses dés de la manière académique, avec une torsion arrière du poignet. Il fit cinq rois, et accepta courtoisement le prix de six verres. Harper tapota les cubes gravés du bout de l'index.

« Izzy, demanda-t-il, ce sont bien les dés avec lesquels j'ai joué ?

— Voyons, m'sieur Harper ! se récria le Noir avec un air chagrin.

— Oublie ce que j'ai dit. Je n'aurais jamais dû jouer. Je n'ai pas gagné une partie contre toi en six semaines. Où est-ce que tu en étais, Gus ?

— J'allais te répondre qu'il doit y avoir un meilleur moyen d'obtenir de l'énergie à partir d'une...»

Mais les rejoignit alors une créature séduisante dont la robe du soir semblait peinte au pistolet sur ses formes voluptueuses. La fille était jeune : dix-neuf ou vingt ans. « On est seuls, les gars ? demanda-t-elle en se coulant dans une chaise.

— Bien aimable à vous, mais non », répondit Erickson avec une politesse patiente. Du pouce, il désigna un solitaire à l'autre bout de la pièce.

« Adressez-vous plutôt à Hannigan ; il est inoccupé. »

Elle suivit du regard la direction indiquée et répondit avec un léger dédain : « Lui ? Rien à faire. Il est dans cet état depuis trois semaines. Pas moyen de lui tirer un mot. Si vous voulez mon avis, je crois bien qu'il perd les pédales.

— Ah bon ? » répondit l'autre d'un ton neutre. Il tira de sa poche un billet de cinq dollars. « Tenez, buvez un verre à ma santé. On se verra peut-être plus tard.

— Merci, les gars. » L'argent disparut sous la robe, puis la jeune fille se leva. « Demandez Edith.

— Hannigan paraît bel et bien dans de sales draps, dit Harper en notant le regard vague et le maintien apathique du solitaire. Depuis quelque temps, il se tient drôlement à l'écart de tout le monde. Tu crois qu'on devrait le signaler ?

— Ne t'en fais pas pour ça, lui conseilla Erickson. Il y a un observateur sur les lieux. Là-bas. » Harper suivit le regard de son compagnon et reconnut le docteur Mott, du personnel psychologique. Il s'appuyait sur l'extrémité opposée du bar et sirotait un grand verre, ce qui le camouflait aussi efficacement que les couleurs changeantes d'un caméléon. Sa position était

calculée de telle sorte qu'il tenait à l'œil, non seulement Hannigan, mais encore Erickson et Harper.

« Ouais, et il ne nous perd pas de vue non plus, ajouta ce dernier.

— Sortons d'ici, suggéra son ami, et allons dîner ailleurs.

— Entendu. »

DeLancey en personne les raccompagna à la porte. « Vous nous quittez déjà ? Nous avons un splendide homard thermidor ce soir.

— Pas de produits de la mer, Lance, répondit Harper. Dites-moi pourquoi vous vous obstinez à rester dans les parages. Vous n'avez pas peur de la pile ? »

L'autre haussa les sourcils. « Peur de la pile ? C'est ma meilleure amie !

— Elle vous rapporte gros, hein ?

— Oh ! ce n'est pas ce que je veux dire. » Il se pencha vers eux pour leur parler en confidence. « J'arrive ici il y a cinq ans pour ramasser rapidement un peu d'argent pour ma famille avant que mon cancer de l'estomac, il me tue. Et à la clinique, grâce aux merveilleux nouveaux rayons que vous tirez de votre pile, messieurs, me voilà guéri. Non, je n'ai pas peur d'elle ; c'est ma

meilleure amie.

— Supposons qu'elle explose ?

— Lorsque le bon Dieu voudra de moi, il me rappellera. » Et il se signa.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Erickson murmura : « Voilà la solution, Cal. Si on avait sa foi, nos nerfs tiendraient le choc. »

Harper restait dubitatif. « Je me demande..., dit-il d'une voix pensive. Je doute qu'il s'agisse de foi ; à mon sens, c'est plutôt un manque d'imagination... et de connaissances. »

En dépit de la confiance affichée par King, Lentz n'arriva que le lendemain. Au fond de lui, le surintendant fut quelque peu déçu par l'aspect de son visiteur. Il s'était figuré le maître psychologue avec une crinière léonine, un port impérial, des yeux noirs perçants. Mais l'homme qui se présentait devant lui n'était pas très grand ; il était lourdement charpenté et gras – presque obèse. On l'aurait vu boucher de détail. De petits yeux porcins, d'un bleu délavé, regardaient à la ronde sous des sourcils blonds en broussaille. Nulle autre pilosité n'apparaissait par ailleurs sur le vaste crâne, et la mâchoire simiesque était lisse et rose. Il portait un pyjama froissé en lin écru. Un

long fume-cigarettes restait vissé en permanence au coin d'une large bouche encore élargie par un sourire suggérant une ironie sans malice face à ce que la vie ou les hommes pouvaient faire de pire. Il respirait la verve.

King le trouva d'un abord plus qu'aisé.

À sa demande, le surintendant retraça d'abord pour Lentz l'historique des centrales atomiques et rappela que la fission de l'atome d'uranium par le docteur Otto Hahn, en décembre 1938, avait ouvert la voie à l'énergie atomique. Mais la porte ne s'était qu'entrebâillée. Pour se révéler reproductible et rentable, le processus nécessitait des connaissances scientifiques incroyablement plus importantes que n'en possédait le monde civilisé à l'époque.

En 1938, la quantité d'uranium 235 extraite dans le monde n'atteignait pas la masse d'une tête d'épingle. Du plutonium, on n'avait jamais entendu parler. L'énergie atomique n'était rien d'autre qu'une théorie abstruse et se réduisait à une expérience de laboratoire. La Seconde Guerre mondiale, le projet Manhattan et Hiroshima avaient changé tout ça ; fin 1945, les prophètes ne craignaient plus de publier leurs prédictions : l'énergie atomique pour demain, à la portée de

tous.

Cet optimisme ne se trouva nullement confirmé ; le projet Manhattan avait été réalisé dans le but spécifique de fabriquer des armes ; mais l'énergie atomique pacifique demeurerait toujours du domaine du futur.

D'un futur lointain, semblait-il. La pile d'uranium de la bombe atomique se révélait inadéquate pour produire de l'énergie commerciale : prévue pour éliminer l'énergie comme un sous-produit inutilisable, on ne pouvait modifier sa structure une fois qu'elle fonctionnait. Il était possible – sur le papier – de construire une pile économique à usage commercial. Mais elle présentait deux inconvénients sérieux. Primo, une telle pile aurait produit de l'énergie avec une intensité telle, du moins si l'on exigeait d'elle un rendement commercial acceptable, qu'on ne connaissait aucun moyen de capter ladite énergie et de l'utiliser.

On résolut ce problème d'abord. Une modification des panneaux Douglas-Martin, conçus à l'origine pour transformer l'énergie radiante du soleil (lui-même une pile atomique naturelle) directement en électricité, permit de capter la fureur radiante dégagée par la fission de

l'uranium et de la convertir en courant.

Le second inconvénient ne semblait pas en être un à première vue. Une pile enrichie, dans laquelle on ajoutait de l'U-235 ou du plutonium à l'uranium naturel, constituait une source d'énergie très satisfaisante sur le plan commercial. On savait produire de l'U-235 et du plutonium ; ce fut là le premier résultat du projet Manhattan.

Mais était-ce bien certain ? Hanford produisait du plutonium ; Oak Ridge extrayait bien de l'U-235 – mais les piles de Hanford consumaient plus d'U-235 qu'elles ne produisaient de plutonium ; Oak Ridge ne produisait rien, mais se bornait à séparer les sept millièmes d'U-235 contenus dans l'uranium naturel et perdait les quatre-vingt-dix-neuf centièmes et quelques de l'énergie restant dans l'U-238 jeté au rebut. Gaspillage fantastique, ridicule sur le plan économique !

Mais il existait un autre moyen d'extraire le plutonium : par le moyen d'une pile à haute énergie sans modérateurs fonctionnant à l'uranium peu enrichi. Sous une tension d'un million d'électrons-volts ou plus, l'U-238 subit une fission ; soumis à l'action d'une énergie légèrement inférieure, il se mue en plutonium.

Une telle pile s'entretient elle-même, produit plus de combustible qu'elle n'en réclame et peut alimenter d'autres piles productrices dotées des modérateurs habituels.

Mais par définition une pile dénuée de modérateurs est presque une bombe atomique.

Le nom même de « pile » a son origine dans la pile de barreaux de graphite et de pains d'uranium édiflée sur un court de squash, à l'université de Chicago, au tout début du projet Manhattan. Une telle pile, modérée par du graphite ou de l'eau lourde, ne *peut pas* exploser.

Personne ne savait ce que pourrait donner une pile à haute énergie sans modérateurs. Elle produirait du plutonium en grande quantité... mais exploserait-elle avec une violence auprès de laquelle la bombe de Nagasaki ferait figure de vulgaire pétard ?

Personne ne le savait.

Dans l'intervalle, l'industrie des États-Unis, dévoreuse d'énergie, se faisait sans cesse plus exigeante. Les panneaux Douglas-Martin survinrent à point pour enrayer la crise d'énergie lorsque le pétrole devint trop rare pour qu'on le gaspille sous forme de combustible, mais l'énergie solaire atteignait tout juste un cheval-vapeur au

mètre carré et dépendait trop des conditions climatiques.

L'énergie atomique se révélait nécessaire – indispensable.

Les ingénieurs atomistes connurent les affres de l'indécision. Soit on pouvait contrôler une pile de surgénérateur, soit, si elle venait à s'emballer, elle volerait en pièces en éteignant ses propres feux. Peut-être exploserait-elle comme plusieurs bombes atomiques, mais avec un faible rendement. Mais il demeurerait possible que sa masse entière, de plusieurs tonnes d'uranium, explose d'un seul coup en anéantissant la race humaine dans un cataclysme final.

Une vieille anecdote, apocryphe, raconte qu'un savant avait construit une machine dont il croyait qu'elle détruirait instantanément le monde s'il basculait un interrupteur spécifique. Voulant savoir s'il avait raison, il l'actionna – et il ne connut jamais le fin mot de l'histoire.

Les ingénieurs craignaient de basculer l'interrupteur.

« Ce sont les travaux de Destry sur la mécanique des infiniment petits qui ont permis de sortir de ce dilemme, poursuit King. Ses équations semblaient démontrer que l'explosion

atomique, une fois amorcée, démantèlerait la masse molaire et l'envelopperait si vite que les neutrons arrachés à la surface des divers fragments amortiraient l'explosion en la réduisant à zéro, avant que le niveau de désintégration totale soit atteint. Un tel amortissement a bel et bien lieu dans une bombe atomique.

» Pour la masse utile dans notre pile, les équations de Destry prévoient une puissance d'explosion égale à 0,15 pour cent de celle produite par la désintégration totale. Bien sûr, cela constitue encore une force de destruction incroyable qui réduirait en poussière cette partie de l'État. Pour ma part, j'ai du mal à me persuader que le phénomène se limiterait à cela.

— Dans ce cas, pourquoi avoir accepté ce poste ? » demanda Lentz.

King manipula quelques objets sur son bureau avant de répondre. « Je n'ai pas pu refuser, docteur... non, je n'ai *pas pu*. Si je l'avais fait, on aurait engagé quelqu'un d'autre... et c'est une chance qui s'offre à un physicien une fois dans le cours de l'histoire. »

Lentz hocha la tête. « Et rien ne dit qu'ils auraient pu mettre la main sur un homme aussi compétent. Je comprends, docteur King : le

tropisme des savants pour la vérité vous motivait. Mais pour en revenir à notre cher Destry, ses calculs ne m'ont jamais convaincu ; il pose trop de postulats. »

Surpris, King releva vivement la tête, puis se rappela qu'il y avait là celui qui avait donné de la rigueur au calcul de la conjoncture. « C'est le problème. Même si ses travaux sont brillants, je ne suis pas sûr que ses prévisions vaillent tripette. D'ailleurs, de toute évidence, ajouta-t-il avec amertume, mes jeunes ingénieurs n'en sont pas plus convaincus. »

Il exposa au psychiatre comment les hommes sélectionnés avec le plus grand soin finissaient tôt ou tard par craquer sous la tension. « Au début, je me disais qu'il s'agissait d'un effet de dégénérescence provoqué par des radiations : on a amélioré les écrans protecteurs et les armures personnelles en conséquence. En vain. Un jeune homme qu'on avait engagé après l'installation des nouveaux écrans a été pris de fureur un soir, au cours du dîner : il soutenait que sa côtelette de porc allait exploser. Je n'ose penser à ce qui aurait pu se passer s'il avait été de service auprès de la pile, à ce moment-là. »

L'inauguration du système de surveillance

psychologique constante avait fortement réduit les probabilités de voir un ingénieur pris de folie au cours de son service, mais King devait admettre que la méthode ne constituait pas un succès ; on avait constaté depuis lors une nette augmentation des psychonévroses.

« Tel est le tableau, docteur Lentz. Cela empire constamment. Maintenant c'est mon tour. La tension m'affecte. Je n'arrive plus à dormir et je doute que mon jugement soit aussi bon qu'autrefois : j'ai de la peine à voir clair, à parvenir à une décision. Vous croyez pouvoir faire quelque chose pour nous ? »

Mais le docteur Lentz ne put soulager immédiatement cette anxiété. « Pas si vite, surintendant, riposta-t-il. Vous m'avez brossé un tableau d'ensemble, mais, pour l'instant, je ne dispose d'aucun indice véritable. Il faut que je me rende compte par moi-même, que je m'entretienne avec vos ingénieurs, que je boive un verre en leur compagnie, en un mot que je fasse leur connaissance. C'est possible, non ? Puis, dans quelques jours, peut-être, on saura à quoi s'en tenir. »

King n'eut d'autre choix que de donner son accord.

« Il vaudrait mieux que vos jeunes gens ignorent la raison de ma présence. Je serai un de vos vieux amis, un physicien de passage, d'accord ? »

— Mais oui, bien sûr. Je peux m'arranger pour que ce bruit se répande. À ce propos... » King se rappelait d'un détail qui ne cessait de le troubler depuis que Silard lui avait suggéré le nom de Lentz. « Puis-je vous poser une question personnelle ? »

Les yeux rieurs n'accusèrent aucun trouble. « Je vous en prie.

— Je m'étonne qu'un homme connaisse la notoriété dans deux spécialités aussi opposées que la psychologie et les mathématiques. Et, à présent, je parie que vous pourriez tout aussi bien passer pour un physicien. J'avoue que ça me dépasse. »

Le sourire de Lentz se fit plus amusé, sans devenir le moins du monde condescendant. « Même domaine, répondit-il.

— Hein ? Comment ça ?...

— Ou plutôt, la physique mathématique et la psychologie ne sont que deux branches du même domaine : la symbologie. Spécialisé comme vous l'êtes, vous n'en avez peut-être jamais entendu parler.

— Je ne vous suis toujours pas.

— Non ? L'homme vit dans un monde d'idées. Tout phénomène est à ce point complexe qu'il lui est impossible de l'appréhender dans son intégralité. Il en extrait certaines caractéristiques d'un phénomène donné, sous forme d'idée, puis il représente cette idée sous la forme d'un symbole, qu'il s'agisse d'un mot ou d'un signe mathématique. Les réactions de l'homme sont presque toutes des réactions aux symboles, et seulement de façon négligeable aux phénomènes. En fait, on peut démontrer que l'esprit humain ne pense qu'en symboles.

» Quand nous pensons, nous laissons certains symboles agir sur d'autres selon des processus déterminés, règles de logique ou de mathématiques. Si les symboles choisis sont de structure similaire aux phénomènes qu'ils représentent, et si la manipulation de ces symboles s'échafaude selon une structure et un ordre similaires au déroulement des phénomènes dans le monde réel, nous pensons de manière saine. Dans le cas contraire, nous pensons de manière insane.

» En physique mathématique, on se préoccupe d'ajuster sa symbologie aux phénomènes

physiques. En psychiatrie, j'en fais autant, sauf que je suis plus concerné par l'homme qui pense que par le phénomène qui fait l'objet de sa pensée. Mais c'est le même sujet, c'est toujours le même sujet. »

« Ça ne nous mène nulle part, Gus. » Harper reposa sa règle à calculer et fronça les sourcils.

« Ça m'en a tout l'air, Cal, reconnut Erickson. Mais il doit tout de même y avoir un moyen de résoudre le problème de manière raisonnable. Que cherche-t-on ? Une force quelconque d'énergie concentrée et contrôlable qui puisse servir de carburant aux fusées. Or, de quoi dispose-t-on ? De puissance à gogo grâce à la fission. Il doit bien exister un moyen de mettre cette puissance en bouteilles pour l'utiliser au fur et à mesure des besoins. Et la réponse se trouve quelque part. *Je le sais.* » Il jeta sur le laboratoire un regard sombre comme s'il s'attendait à voir apparaître la réponse sur les murs bardés de plomb.

« Ne sois pas si déçu. Tu m'as convaincu que la réponse existait, tâchons de découvrir la méthode pour l'obtenir. D'abord, les trois séries radioactives naturelles sont hors de question, n'est-ce pas ?

— Oui. Du moins sommes-nous d'accord pour dire que ce terrain a déjà été bien défriché.

— Entendu. On doit supposer que les premiers chercheurs ont accompli tout ce dont témoignent leurs notes. Autrement, il faudrait tout rejeter en bloc depuis Archimède. Ce serait peut-être l'idéal, mais Mathusalem en personne n'en aurait pas le loisir. Que nous reste-t-il ?

— La radioactivité artificielle.

— Soit. Dressons la liste des éléments qui font partie de cette catégorie, avec à la fois ceux qui ont été réalisés à ce jour et ceux que l'on pourrait créer à l'avenir. On appellera ça notre groupe. Il existe un nombre limité d'opérations auxquelles on peut se livrer sur chaque membre du groupe et les membres qui entrent en combinaison. Établis le tableau correspondant. »

Ce que fit Erickson, en utilisant les paramètres du calcul de la conjoncture. Harper approuva. « Parfait. Maintenant, développe. »

Erickson releva la tête au bout de quelques instants et demanda : « Cal, tu as une idée du nombre de termes que comporte le développement ?

— Non. Des centaines, je suppose.

— Tu es modeste. Il atteint un nombre à quatre

chiffres, et cela sans tenir compte des nouveaux éléments possibles. Un siècle ne nous suffirait pas à mener une telle recherche. » Il jeta son crayon, le visage morose.

Cal Harper le considéra avec curiosité, mais non sans sympathie. « Gus, dit-il avec douceur, ce n'est pas le boulot qui te mine, j'espère ?

— Je ne pense pas. Pourquoi ?

— Je ne t'ai jamais vu cette tendance à jeter le manche après la cognée. Bien entendu, à nous deux, on ne viendra jamais à bout d'un pareil travail, mais au pire, on aura éliminé quantité de réponses erronées pour ceux qui prendront la suite. Rappelle-toi Edison : soixante ans d'expérimentations, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et malgré tout il n'a jamais découvert la seule chose qu'il voulait connaître par-dessus tout. J'estime que s'il a pu tenir le coup, nous aussi. »

Erickson émergea quelque peu de son marasme. « Bon, ça se peut. En tout cas, on pourrait mettre au point des techniques qui nous permettraient de mener plusieurs expériences de front. »

Harper lui donna une bourrade. « Bien parlé. En outre, il ne sera peut-être pas nécessaire de pousser les recherches jusqu'à leur terme pour

trouver un combustible satisfaisant. À mon point de vue, il y a peut-être une douzaine, voire une centaine de solutions. Qui sait quand on tombera sur l'une ou l'autre ? De toute façon, puisque tu veux bien me filer un coup de main sur ton temps libre, je compte m'obstiner jusqu'à la saint-glinglin. »

Durant plusieurs jours, Lentz erra dans la centrale et les bureaux. Chacun le connut bientôt de vue. Il se montrait agréable et posait des questions. On le considéra bientôt comme un casse-pieds inoffensif, qu'il fallait tolérer puisqu'il était l'ami du surintendant. Il fourra même son nez au département commercial de la centrale et se fit expliquer en détail le fonctionnement du processus qui menait des radiations au courant électrique. Si quelqu'un s'était douté que Lentz était psychiatre, ce détail aurait suffi à détourner ses soupçons, les psychiatres attachés à la centrale ne s'intéressant pas aux rudes techniciens du poste convertisseur d'énergie. Ils n'avaient aucune raison de le faire : leur instabilité mentale n'avait aucune incidence sur la pile, pas plus qu'ils ne ployaient sous la charge mortelle de la responsabilité sociale. Ils occupaient simplement un poste dangereux – or, depuis la jungle, les

hommes forts sont immunisés contre l'obsession de cette épée de Damoclès.

En fin de compte, il parvint dans l'unité du laboratoire de radiations mis à la disposition de Harper. Il sonna et attendit. Harper vint lui ouvrir, le casque anti-radiations repoussé sur la nuque. « Vous désirez ? Oh... c'est vous, docteur Lentz. Vous vouliez me voir ?

— Oui et non, répondit l'autre. Je me promenais du côté de la station expérimentale, et je me suis demandé ce que vous pouviez bien faire là-dedans. Je vous dérange ?

— Pas du tout. Entrez. Gus ! »

Erickson, qui manipulait les commandes de leur appareil – un bêtatron modifié plutôt qu'un accélérateur résonnant –, se leva. « Bonjour.

— Gus, je te présente le docteur Lentz... Gus Erickson.

— On s'est déjà rencontrés », dit Erickson, ôtant son gantelet pour serrer la main du visiteur. Il avait croisé Lentz en ville et ils avaient bu un verre ou deux ensemble. Il le considérait comme un « brave vieux ». « Vous arrivez entre deux séances, mais restez un moment et vous pourrez assister à un autre essai... non qu'il y ait grand-chose à voir. »

Tandis qu'Erickson poursuivait ses préparatifs, Harper pilota Lentz dans les dédales du laboratoire. Ravi comme un père montrant ses jumeaux nouveau-nés, il lui expliqua le sens des recherches qu'ils poursuivaient. Le psychiatre écouta d'une oreille et émit les commentaires appropriés sans cesser d'étudier le jeune savant pour déceler les symptômes d'instabilité signalés dans son dossier personnel.

« Voyez-vous, expliqua Harper, inconscient de l'examen dont il était l'objet, on teste des matériaux radioactifs en vue d'obtenir une désintégration analogue à celle qui se produit dans la pile, mais sur une masse minuscule, quasi microscopique. En cas de réussite, on pourrait utiliser l'énergie de la pile mère pour fabriquer un combustible atomique à la fois sûr et pratique, destiné aux fusées. » Il continua en lui exposant le programme de leur expérimentation.

« Je vois, dit poliment Lentz. Quel métal est-ce que vous testez, là tout de suite ? »

Harper lui fournit l'information. « Mais ce n'est pas l'examen d'un seul élément qui importe. On en a terminé pour l'isotope II avec un résultat négatif et on va, suivant notre programme, procéder aux mêmes essais sur l'isotope V. Voyez. » Il saisit une

capsule de plomb sur un rayon et montra l'étiquette à Lentz. Il se hâta vers l'écran protecteur qui entourait la cible du bêtatron, laissé ouvert par Erickson. Lentz vit qu'il avait ouvert la capsule et qu'avec des gestes délicats il procédait sur elle à quelque opération, après avoir rabattu son casque. Puis il referma et verrouilla l'écran de la cible.

« Prêt, Gus ? lança-t-il. On y va ? »

— Oui, ça me paraît au point. » L'autre contourna l'appareillage massif et les rejoignit. Ils se groupèrent derrière un épais écran de métal qui les isolait de l'installation.

« Faudra-t-il que je revête une armure ? s'enquit Lentz.

— Non, le rassura Erickson. Nous, on en porte parce qu'on est exposés aux radiations jour après jour. Derrière l'écran, vous n'avez rien à craindre. »

Erickson jeta un coup d'œil à Harper qui hocha la tête et scruta un tableau de cadrans monté derrière l'écran. Lentz vit Erickson presser un bouton au sommet du tableau, puis entendit une série de relais cliqueter de l'autre côté du mur de plomb et d'acier. Un bref silence s'ensuivit.

Le sol lui battit les pieds sous l'effet d'une

trépidation incroyable. L'onde de choc qui frappa ses oreilles fut si intense qu'elle paralysa le nerf auditif avant que celui-ci ait pu la transformer en son et infligea à tout son corps une claque gigantesque. En se relevant, il constata qu'il tremblait sans pouvoir se maîtriser, et se rendit compte pour la première fois qu'il prenait de l'âge.

Harper était assis par terre et avait commencé à saigner du nez ; Erickson s'était relevé, une entaille sur la joue. Il porta une main à la plaie, puis demeura immobile, contemplant le sang qui souillait ses doigts, avec une mine ahurie.

« Vous êtes blessé ? demanda bêtement Lentz. Que s'est-il passé ? »

Harper intervint : « Gus, on a réussi ! On a réussi ! C'est l'isotope V qui a remporté la palme ! »

Erickson parut encore plus hébété. « Le V ? dit-il stupidement. Mais ce n'était pas le V ; il s'agit de l'isotope II. Je l'ai placé moi-même !

— Tu l'as placé, *toi* ? Mais non, c'est moi ! C'était le V, je t'en donne ma parole ! »

Ils se dévisageaient, encore abasourdis par l'explosion, chacun un peu affligé de l'esprit obtus manifesté par l'autre. Lentz s'interposa prudemment.

« Minute, mes amis. Il y a peut-être une raison. Gus, vous avez disposé une éprouvette du second isotope dans le récepteur ?

— Certainement. La dernière expérience ne m'a pas satisfait et je voulais la vérifier. »

Lentz opina du chef. « C'est ma faute, messieurs, avoua-t-il avec tristesse. Je suis venu vous déranger dans vos habitudes, si bien que vous avez tous deux chargé le récepteur. Je sais que Harper l'a fait. Je l'ai vu de mes yeux, et c'était bien l'isotope V. Je suis désolé. »

Un éclair de compréhension illumina le visage de Harper et il assena une claque sur l'épaule du psychiatre. « Ne regrettez rien ! s'esclaffa-t-il. Je vous autorise à venir au laboratoire pour nous aider à commettre des erreurs, chaque fois que vous en aurez envie. Pas vrai, Gus ? C'est la solution, docteur Lentz. C'est la solution !

— Mais vous ignorez lequel des isotopes a sauté.

— Et on s'en moque, renchérit Harper. Peut-être les deux, une fois réunis. Mais on le découvrira ; on a forcé la brèche, l'ouverture ne saurait tarder. » Et il jeta un regard enjoué sur les décombres qui l'entouraient.

En dépit de l'anxiété manifestée par le surintendant King, Lentz refusa de se laisser bousculer et de prononcer un jugement hâtif sur la situation. C'est pourquoi, lorsqu'il se présenta enfin à son bureau et se déclara prêt à faire son rapport, King fut agréablement surpris et soulagé. « Eh bien, je suis ravi, dit-il. Asseyez-vous, docteur, prenez un cigare. Et maintenant, qu'allons-nous faire ? »

Lentz s'en tint à son immuable cigarette et refusa de se laisser bousculer. « Il faut que vous me fournissiez tout d'abord quelques renseignements. Quelle est l'importance de la production énergétique de votre centrale ? »

King comprit aussitôt l'arrière-pensée. « Si vous songez à arrêter la pile, c'est impossible, sauf pour une période limitée.

— Pourquoi ? Si les chiffres qu'on m'a fournis sont exacts, sa production n'atteint pas treize pour cent de l'énergie totale distribuée dans le pays.

— C'est vrai, mais nous fournissons encore treize pour cent d'énergie supplémentaire comme sous-produit du plutonium que nous recueillons ici, et vous n'avez pas considéré le reste de ce total. Une grande part sert à l'usage domestique, et chacun la reçoit des panneaux solaires installés

sur son toit. Une autre tranche importante, c'est l'énergie nécessaire aux routes mobiles, et elle aussi provient du soleil. La tranche que nous fournissons alimente directement ou indirectement la plupart des industries lourdes : l'acier, les plastiques, les lithiques, la transformation et l'usinage. Autant s'arracher le cœur...

— Mais l'industrie alimentaire ne dépend pas que de vous ? insista Lentz.

— Non. L'industrie alimentaire n'est pas grosse consommatrice, quoique nous lui fournissions un pourcentage de la puissance nécessaire aux divers traitements. Je comprends votre point de vue et je veux bien vous concéder que la distribution des denrées alimentaires pourrait se passer de nous. Mais on n'ira jamais arrêter une centrale atomique sans provoquer la plus grande panique que ce pays ait connue. C'est la clé de voûte de tout notre système industriel.

— Le pays a survécu à d'autres paniques dans le passé, et franchi sans encombre le cap de la pénurie de pétrole.

— Oui, mais les énergies atomique et solaire sont venues à point nommé prendre la relève. Vous ne vous imaginez pas ce que signifierait un

tel arrêt, docteur. Ce serait pire qu'une guerre ; dans un système comme le nôtre, chaque élément dépend d'un autre. Immobilisez l'ensemble des industries lourdes, et tout le reste s'arrête.

— Pourtant, vous feriez mieux d'enfouir la pile. » L'uranium, à l'intérieur de la pile, se trouvait en fusion à une température de plus de deux mille quatre cents degrés. On pouvait le faire couler dans un groupe de petits récipients, lorsqu'on désirait arrêter le fonctionnement de la centrale. La masse se trouvant dans chacun des récipients était trop faible pour que la désintégration atomique progressive se poursuive.

King jeta un regard involontaire sur le relais enfermé dans un caisson de verre au bord de son bureau, grâce auquel il pouvait, aussi bien que l'ingénieur de service, enfouir la pile, si besoin était. « Mais je ne pourrais... ou plutôt, si j'en arrivais là, la centrale ne resterait pas longtemps inactive. Les administrateurs me remplaceraient par quelqu'un, qui, *lui*, la remettrait en marche.

— Vous avez raison, bien sûr. » Lentz considéra un moment la situation. « Surintendant, voulez-vous commander un stratocar pour me ramener à Chicago ?

— Vous partez, docteur ?

— Oui. » Il tira de sa bouche le fume-cigarette et pour une fois le sourire d'une sérénité olympienne disparut. Son attitude s'était faite sérieuse, tragique même. « Si vous refusez d'arrêter la centrale, il n'existe aucune solution à votre problème... absolument aucune !

» Je vous dois une explication, poursuivit-il après une pause. Vous vous trouvez confrontés à des cas répétés de psychonévrose circonstancielle. En gros, les symptômes se présentent sous la forme de névroses anxieuses ou d'un genre d'hystérie. L'amnésie partielle de votre secrétaire, Steinke, est un bon exemple de cette dernière affection. On pourrait le guérir par électrochocs, mais ce ne serait pas un service à lui rendre, puisqu'il a atteint une stabilité qui l'abrite de la tension qu'il n'a pas supportée.

» L'autre jeune ingénieur, Harper, dont la dépression vous a poussé à me faire venir, souffre d'anxiété. Une fois la cause de cette anxiété éliminée, il a retrouvé son plein équilibre. Mais surveillez de près son ami Erickson...

» Quoi qu'il en soit, c'est la cause et la prévention de la psychonévrose circonstancielle qui nous intéressent ici, plutôt que les formes sous lesquelles elle se manifeste. En langage clair, la

psychonévrose circonstancielle se traduit par un fait avéré : si l'on place un homme dans une situation qui lui cause plus de soucis qu'il n'en peut supporter, il finit toujours par craquer, d'une façon ou d'une autre.

» Et voilà : prenez des jeunes gens sensibles, et intelligents, persuadez-les qu'à la suite du moindre faux pas, voire de circonstances indépendantes de leur volonté, la centrale risque de causer la mort de Dieu sait combien de personnes, et escomptez qu'ils restent sain d'esprit. C'est ridicule... impossible !

— Mais enfin, docteur, il doit bien y avoir une solution ! Il faut qu'il y en ait une ! » Le surintendant se leva et se mit à arpenter la pièce. Lentz nota, avec un sentiment de pitié, que King frôlait lui-même le gouffre dans lequel il aurait voulu empêcher les autres de tomber.

« Non, dit-il lentement. Non, laissez-moi vous expliquer. Vous n'iriez pas confier cette centrale à des hommes moins sensibles, moins conscients de leurs devoirs envers la société. Autant la mettre entre les mains d'un débile mental. Il n'y a que deux remèdes à la psychonévrose circonstancielle. Le premier agit lorsque la névrose résulte d'une fausse évaluation de l'environnement. Il inclut un

réajustement sémantique. On aide le patient à effectuer l'évaluation correcte de son environnement. L'inquiétude disparaît, car la situation même ne justifiait en rien l'angoisse, suscitée par l'idée fausse que s'en faisait le malade.

» Dans le second cas, le patient a bien évalué la situation et, à juste titre, y trouve la cause d'une inquiétude extrême. Cette inquiétude, parfaitement saine et justifiée, il ne peut la supporter indéfiniment ; elle le rend fou. Le seul remède possible consiste à modifier la situation. Je suis resté ici assez longtemps pour m'assurer que tel est bien le cas. Vos ingénieurs ont correctement estimé le danger public que constitue cet engin, et il ne manquera pas, c'est une terrible certitude, de vous rendre tous fous !

» La seule solution possible consiste à enfouir la pile... et à ne plus la déterrée. »

King avait continué d'arpenter la pièce avec nervosité, comme si les murs bornaient son dilemme. Il finit par s'arrêter et supplia encore le psychiatre : « Il n'y a vraiment rien que je puisse faire ?

— Rien qui guérissent cette psychonévrose. Pour ce qui est de l'atténuer... peut-être.

— Comment ?

— La psychonévrose circonstancielle résulte d'un manque d'adrénaline. Quand on est soumis au stress, les glandes augmentent leur sécrétion pour compenser la tension. Si le stress est trop violent, trop soutenu, les glandes ne suffisent plus à la tâche, et l'individu craque. C'est ce qui se passe ici. Une cure d'adrénaline pourrait conjurer la folie, mais hâterait à coup sûr l'effondrement physique. Ce serait peut-être préférable du point de vue de la sécurité publique... mais cette solution implique qu'un physicien est une quantité négligeable !

» Il me vient une autre idée. Sélectionner de nouveaux ingénieurs chez les fidèles des Églises confessionnelles accroîtrait leur longévité professionnelle. »

King laissa transparaître sa surprise. « Je ne vous suis pas.

— Le patient se décharge du plus clair de son anxiété sur son confesseur, qui ne se trouve pas dans la situation incriminée et peut donc la supporter. Mais il ne s'agit là que d'un palliatif. Ici, le déséquilibre est une fatalité inéluctable. Pourtant le principe de la confession comporte beaucoup de bon sens. Il répond à un besoin humain fondamental. À mon avis, c'est pour cela

que les premiers psychanalystes ont obtenu des succès surprenants, malgré leurs connaissances limitées. » Il se tut un long moment, puis ajouta : « Si vous voulez bien avoir l'obligeance de me commander un stratocar...

— Vous n'avez rien d'autre à me suggérer ?

— Non. Vous feriez bien de donner carte blanche à vos psychologues sur le moyen de remédier à la situation ; ce sont tous des hommes capables. »

King pressa un bouton et s'entretint brièvement avec Steinke. Se tournant vers Lentz, il lui dit : « Vous attendrez votre voiture ici ? »

Lentz estima, à juste titre, que l'autre le souhaitait et donna son accord.

Bientôt le tube pneumatique, sur le bureau, dégorgea une cartouche avec son *plop* caractéristique. Le surintendant en tira un bristol, une carte de visite. Il la considéra avec surprise et la passa à Lentz. « Je ne parviens pas à imaginer la raison qui motive sa visite, observa-t-il. Aimeriez-vous faire sa connaissance ? »

Lentz lut :

THOMAS P. HARRINGTON
Capitaine (Mathématiques)

MARINE DES ÉTATS-UNIS

Directeur de l'Observatoire naval des USA

« Mais je le connais, dit-il. Je serai enchanté de le voir. »

Harrington semblait préoccupé. Il parut soulagé lorsque Steinke, après l'avoir introduit, regagna son antichambre. Il parlait déjà quand il se tourna vers Lentz, plus proche de lui que King. « Monsieur King ?... Mais c'est le docteur Lentz ! Que faites-vous ici ?

— Je visite. » Lentz serra la main de l'officier en lui donnant cette réponse véridique mais incomplète. « Je vous présente le surintendant King... capitaine Harrington.

— Bonjour, capitaine. J'ai le plus grand plaisir à vous recevoir.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur.

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Merci. » Il accepta un siège et posa sa mallette sur un coin du bureau de King. « Surintendant, je vous dois une explication pour la façon dont je suis venu vous surprendre sans

autre formalité...

— J'en suis très heureux, je vous assure...» En réalité, cet échange de politesses conventionnelles constituait un lénifiant pour les nerfs exacerbés du directeur de la centrale.

« Très aimable à vous, mais... ce secrétaire qui m'a introduit ici, serait-ce trop vous demander que de lui dire d'oublier mon nom ? Ça paraît bizarre, je le sais...

— Pas du tout. » King était plutôt déconcerté, mais prêt à accéder à toute requête raisonnable émise par un distingué collègue savant. Appelant Steinke au visiphone intérieur, il lui communiqua ses ordres.

Lentz se leva, indiquant par son attitude qu'il s'apprêtait à partir. Il croisa le regard de Harrington. « Je pense que vous désirez un entretien privé avec le surintendant, capitaine. »

Le regard de King passa de Harrington à Lentz, revint sur Harrington. L'astronome manifesta une indécision passagère, puis indiqua : « Pour ma part, je ne fais aucune objection à votre présence : c'est plutôt le docteur King que cela concerne. À dire vrai, je ne vois que des avantages à ce que vous preniez part à l'entretien. »

— J'ignore à quel sujet vous désirez me parler,

capitaine, observa King, mais le docteur Lentz est déjà ici en mission confidentielle.

— Parfait ! La question est réglée... et j'irai droit au but. Docteur King, vous connaissez la mécanique des infinitésimaux, de Destry ?

— Naturellement ! »

Lentz haussa un sourcil à l'adresse de King, qui choisit de l'ignorer.

« Oui, c'est ce que je pensais. Vous vous souvenez du théorème 6 et de la transformation entre les équations 13 et 14 ?

— Il me semble, mais j'aimerais les revoir. » King se leva et se dirigea vers un rayonnage. Harrington l'arrêta d'un geste.

« Inutile, je les ai ici. » Il tira une clé de sa poche, ouvrit la serrure de la mallette et en extirpa un vaste calepin à feuilles détachables, copieusement écorné. « Voici. Cela vous concerne également, docteur Lentz. Êtes-vous familiarisé avec ce développement ? »

Lentz acquiesça de la tête. « J'ai eu l'occasion de parcourir ces calculs.

— Bien. Il est admis, je crois, que la transition entre la treizième et la quatorzième équation constitue la clé de toute la question. Le passage de la treizième à la quatorzième semble parfaitement

justifié... et l'est d'ailleurs dans certains cas. Mais supposez que nous le développons, pour envisager tous les états possibles de la matière, tous les anneaux de la chaîne du raisonnement. »

Il tourna la page et leur montra les deux mêmes équations décomposées en neuf équations intermédiaires. Il mit le doigt sous un groupe associé de symboles mathématiques. « Vous voyez ceci ? Vous comprenez ce que cela implique ? » Il scruta anxieusement le visage de ses interlocuteurs.

King étudia le document, en remuant les lèvres. « Oui... je crois que je saisis. Étrange... je ne l'avais jamais considéré sous cet angle... et pourtant j'ai étudié ces équations au point d'en rêver. » Il se tourna vers Lentz. « Vous êtes d'accord, docteur ? »

Lentz hocha la tête lentement. « Je crois... Oui, il me semble qu'il doit en être ainsi. »

Harrington aurait dû paraître comblé ; il ne l'était pas. « J'avais espéré que vous me détromperiez, dit-il presque brutalement. Mais je crains que l'on ne puisse plus émettre le moindre doute à ce sujet. Le docteur Destry a introduit dans son calcul un postulat qui est valable en physique de masse, mais dont rien ne garantit la

réalité en physique atomique. Vous vous rendez sans doute compte de ce que cela signifie pour vous, docteur King ? »

La voix du surintendant n'était plus qu'un souffle. « Oui, dit-il. Oui... si cette bombe venait à exploser, la déflagration, totale, instantanée, ne suivrait en rien le processus prévu par Destry. Et que Dieu ait pitié de la race humaine ! »

Le capitaine Harrington s'éclaircit la voix pour rompre le silence qui suivit. « Surintendant, dit-il, je n'aurais pas pris la liberté de venir vous voir s'il ne s'était agi que d'un simple désaccord au sujet de prévisions théoriques...

— Vous avez donc d'autres arguments ?

— Oui et non. Peut-être qu'à vos yeux, messieurs, l'Observatoire naval ne s'occupe que d'éphémérides et de tables des marées. Vous avez en partie raison, mais nous avons du temps à consacrer à la recherche quand nos subsides nous le permettent. J'ai toujours porté un intérêt particulier à la théorie lunaire.

» Je ne parle pas de balistique, mais de l'origine et de l'histoire de la Lune, un problème beaucoup plus intéressant, avec lequel Darwin s'est colleté dans sa jeunesse aussi bien que mon illustre

prédécesseur, le capitaine T.J.J. See. Il est évident, je pense, que toute théorie sur l'origine et l'histoire lunaires doit prendre en considération la configuration de notre satellite, particulièrement les montagnes, les cratères qui burinent sa surface. »

Il marqua une pause et le surintendant King intervint. « Permettez-moi, capitaine. Il se peut que je sois stupide, ou qu'un détail m'ait échappé...mais y a-t-il un lien entre le sujet que nous évoquons et la théorie lunaire ?

— Encore un instant de patience, docteur King, s'excusa Harrington. Ce lien existe, du moins je le *crains*, mais je préférerais présenter mes arguments dans l'ordre logique avant d'en tirer des conclusions. » On lui accorda un silence attentif et il poursuivit : « On a pris l'habitude de désigner les cavités circulaires de la Lune sous le nom de "cratères", mais nous savons qu'il ne s'agit pas de cratères volcaniques. Si l'on considère leur apparence superficielle, ils ne se conforment à aucune des règles qui régissent les volcans terrestres, tant du point de vue de la forme que de la répartition. En outre, lorsque Rutter a fait paraître en 1952 sa monographie sur la dynamique de la vulcanologie, il a bien prouvé que les cratères lunaires n'ont pu être produits par des

phénomènes rappelant en quoi que ce soit l'action volcanique.

» Restait la théorie du bombardement : l'hypothèse la plus simple. Elle paraît satisfaisante, à première vue, et il suffit de passer trois minutes à jeter des cailloux dans une flaque de boue pour se convaincre que les cratères lunaires ont pu être formés par la chute de météores.

» Certains problèmes perdurent toutefois. Si la Lune est criblée à ce point, pourquoi pas la Terre ? Il est à peine nécessaire de souligner que l'atmosphère terrestre n'offrirait qu'une protection dérisoire contre l'impact des masses qui ont provoqué la formation de cratères comme Endymion ou Platon. Et s'ils sont tombés lorsque la Lune était déjà un astre mort, tandis que la Terre était encore assez jeune pour modifier son visage et effacer les traces du bombardement, pour quelle raison les météores ont-ils pratiquement évité les grands bassins desséchés que nous appelons les mers lunaires ?

» Mais je ne veux pas m'étendre ; vous trouverez les renseignements et l'interprétation mathématique de ces mêmes données dans ces notes. Il existe une autre objection majeure à la

théorie du bombardement par météores : les grandes traînées radiales qui s'étendent de Tycho sur presque toute la surface de la Lune. Elles font ressembler notre satellite à une boule de cristal qui aurait reçu un coup de marteau, et l'impact produit par un projectile semble assez évident, mais il y a cependant des ombres au tableau. La masse responsable du choc, notre hypothétique météore, doit être assez petite pour avoir creusé le cratère de Tycho, et d'autre part cette même masse doit être assez importante et animée d'une vitesse suffisante pour avoir fendillé la planète tout entière.

» Calculez vous-mêmes. Il faut, soit admettre le postulat d'une rencontre avec un fragment issu du noyau d'une étoile naine, soit envisager des vitesses telles qu'on n'en a jamais vu d'exemple dans le système solaire. L'explication est concevable, mais un peu tirée par les cheveux. »

Il se tourna vers King. « Docteur, voyez-vous un phénomène qui pourrait expliquer le paradoxe de Tycho ? »

Le surintendant étreignit les accoudoirs de son fauteuil, puis scruta les paumes de ses mains. Il fouilla ses poches à la recherche d'un mouchoir et les essuya. « Poursuivez, dit-il d'une voix presque

inaudible.

— Très bien. » Harrington tira de sa mallette une photo grand format de la Lune. « Je voudrais que vous imaginiez la Lune telle qu'elle aurait pu être, à une certaine époque dans le passé. Les surfaces sombres qu'on appelle "mers" sont de vrais océans. Elle possède une atmosphère, constituée peut-être d'un gaz plus lourd que l'oxygène et l'azote, mais un gaz actif, susceptible d'entretenir une forme concevable de vie.

» Car il s'agit d'une planète habitée, habitée par des êtres intelligents, capables de découvrir l'énergie atomique et de l'exploiter ! »

Il désigna sur l'image, dans l'hémisphère sud, le cercle de Tycho, d'un blanc calcaire, avec ses incroyables rayons, longs de milliers de kilomètres, qui s'étendaient dans toutes les directions, jaillissant en relief sur la surface. « À cet endroit... à l'emplacement de Tycho, était installée leur centrale énergétique principale. » Il déplaça son doigt jusqu'à un endroit situé près de l'équateur et un peu à l'est – le point où trois grandes surfaces sombres se mêlaient l'une à l'autre, la mer des Nuées, la mer des Humeurs et l'océan des Tempêtes –, puis pointa deux taches brillantes, entourées elles aussi de rayons, mais

plus courts, moins distincts et ondulés. « Et ici, dans Copernic et Kepler, sur des îles, au milieu d'un grand océan, se trouvaient des centrales secondaires. »

Après une pause, il fit remarquer gravement : « Soit ils connaissaient le danger qu'ils couraient, mais ils avaient tant besoin d'énergie qu'ils acceptaient de risquer l'existence même de leur race, soit ils ignoraient les potentialités désastreuses de leurs petits engins, soit encore leurs mathématiciens leur avaient assuré que cette éventualité ne pouvait pas se produire.

» Mais nous ne le saurons jamais... nul ne le saura jamais. Car ces engins ont explosé et les ont tués... en tuant du même coup leur planète.

» La déflagration balaie l'enveloppe gazeuse et la projette dans l'espace, voire déclenche une réaction en chaîne dans cette atmosphère. Elle arrache de gros fragments de la croûte planétaire. Quelques-uns d'entre eux s'échappent peut-être aussi, mais tous les débris qui n'atteignent pas la vitesse de libération retombent sur le sol et y creusent de grands cratères circulaires.

» Les océans amortissent le choc ; seuls les fragments les plus massifs forment des cratères au fond de l'eau. Il subsiste peut-être quelque vie

dans les profondeurs océaniques. Dans ce cas, elle est condamnée : l'eau, non protégée par la pression atmosphérique, ne peut pas demeurer liquide et devra, au bout d'un temps plus ou moins long, s'échapper à son tour dans l'espace intersidéral. Vidée de son sang, la planète est morte... elle s'est suicidée ! »

Il croisa le regard grave de ses deux auditeurs silencieux et afficha une expression presque suppliante. « Messieurs... il ne s'agit là que d'une théorie, d'un rêve, d'un cauchemar... Mais j'en suis resté éveillé tant de nuits qu'il me fallait absolument vous en faire part, pour savoir si vous envisagez les choses comme moi. Quant à l'interprétation mécanique du phénomène, elle se trouve dans mes notes. Vous pouvez vérifier les calculs... et Dieu veuille que vous y trouviez une erreur ! Mais c'est, à ma connaissance, la seule théorie lunaire qui tienne compte de tous les faits connus et les explique tous. »

Comme il semblait avoir terminé, Lentz prit la parole.

« Supposons, capitaine, que, vérification faite, on ne trouve pas d'erreur dans vos calculs... et ensuite, que se passe-t-il ? »

Harrington leva les bras au ciel. « C'est la

raison de ma présence ! »

Bien que répondant à Lentz, c'est vers King que Harrington se tourna, l'air suppliant. Le surintendant leva les yeux ; son regard rencontra celui de l'astronome, vacilla un peu et s'abaissa de nouveau. « Il n'y a rien à faire, dit-il d'un ton morne. Rien du tout. »

Harrington le dévisagea avec stupeur. « Seigneur ! vous ne voyez donc pas ? Il faut démonter cette pile, et tout de suite !

— Ne vous emballez pas, capitaine, dit la voix de Lentz, calme comme un jet d'eau froide, et ne soyez pas trop dur envers ce pauvre King. Cette question le tracasse encore plus que vous. Ce qu'il veut dire, c'est ceci : nous ne sommes pas confrontés au problème physique mais à une situation politique et économique. Permettez-moi une image : King ne peut pas davantage arrêter sa centrale qu'un paysan, possesseur d'une vigne sur les pentes du Vésuve, ne peut abandonner ses terres et paupériser sa famille, au seul motif qu'une éruption se produira un jour ou l'autre.

» King n'est pas le propriétaire de la pile. Il n'en est que le gardien. S'il l'arrête contre le gré des propriétaires légaux, ils se contenteront de le mettre à la porte et de le remplacer par quelqu'un

de plus souple. Non, il nous faut les convaincre, eux.

— Le Président pourrait les contraindre, suggéra Harrington. Je pourrais le contacter...

— Sans doute. Il n'est même pas exclu que vous le convainquiez. Mais pourrait-il vous aider ?

— Enfin, bien sûr. C'est le *Président* !

— Une minute. Vous êtes le directeur de l'Observatoire naval. Supposons que vous entrepreniez de réduire le grand télescope en tas de ferraille. Croyez-vous qu'on vous laisserait faire ?

— Non, concéda Harrington. On le protège bien.

— Le Président ne peut pas davantage prendre des initiatives arbitraires. Il n'est pas monarque absolu. S'il s'avisait de fermer la centrale sans recourir aux procédures légales, les cours fédérales le réduiraient à l'impuissance. Le Congrès n'est pas entièrement désarmé, je l'admets, puisque la Commission de l'énergie atomique dépend de lui, mais vous vous imaginez donnant à un comité de membres dudit Congrès un cours sur la mécanique des infinitésimaux ? »

Harrington convint de la justesse de ce raisonnement. « Mais il existe une autre méthode,

fit-il remarquer. Le Congrès est sensible à l'opinion publique. Ce qu'il faut faire, c'est la convaincre que la pile constitue une menace pour la vie de chacun. On pourrait y parvenir sans avoir besoin d'expliquer la situation en faisant appel aux mathématiques supérieures.

— C'est exact, dit Lentz. Vous pourriez diffuser la nouvelle, plonger les gens dans une terreur mortelle et susciter la plus folle panique que ce pays ait jamais connue. Non merci. Quant à moi, j'aime mieux courir le risque de voir tuer tranquillement toute la population, plutôt que de provoquer une psychose de masse qui détruirait la culture que nous nous efforçons d'édifier. On a déjà connu les Années de Folie. Une fois suffit.

— Dans ce cas, que suggérez-vous ? »

Lentz répondit après un bref moment de réflexion : « Je ne vois qu'une solution désespérée. Il faut concentrer nos efforts sur le conseil d'administration et faire l'impossible pour leur inculquer un peu de bon sens. »

King, qui avait suivi la discussion avec un intérêt passionné en dépit de son découragement et de sa lassitude, intervint : « Comment ? »

— Je l'ignore, avoua Lentz. Cela demande réflexion. Mais cette méthode me paraît la plus

fructueuse. Si elle s'avère inefficace, il nous restera la faculté de nous rabattre sur la publicité que prône Harrington : je ne tiens guère à ce que le monde se suicide pour justifier mes prévisions. »

Harrington jeta un regard sur sa montre – un accessoire de belle taille – et émit un sifflotement. « Grands dieux ! J'ai oublié l'heure ! Officiellement, je devrais me trouver à l'observatoire Flagstaff. »

D'instinct, King avait noté l'heure au moment où le capitaine relevait le poignet. « Voyons, il ne peut pas être aussi tard. »

Harrington parut interloqué, puis il se mit à rire. « En effet, il s'en faut de deux heures. On se trouve dans la zone 7+, et cette montre se règle sur la zone 5+ : elle est radiosynchronisée avec l'horloge mère de Washington.

— Vous avez dit *radiosynchronisée* ?

— Oui. Ingénieux, n'est-ce pas ? » Il tendit son poignet au surintendant pour lui permettre d'examiner le dispositif. « Je l'appelle un téléchronomètre, le seul de son espèce à l'heure actuelle. C'est mon neveu qui l'a conçu pour moi. Un garçon brillant. Il ira loin. Enfin... » Son visage se rembrunit, comme si ce petit interlude n'avait servi qu'à rendre plus poignante la tragédie qui

planait au-dessus de leurs têtes. «... si nous vivons assez longtemps ! »

Un signal lumineux s'alluma sur le bureau de King et le visage de Steinke apparut sur le visiphone intérieur. King répondit, puis s'adressa au psychologue. « Votre voiture vous attend, docteur Lentz.

— Je la laisse au capitaine Harrington.

— Vous ne rentrez donc pas à Chicago ?

— Non. La situation a changé. Si vous voulez bien de moi, je reste à vos côtés. »

Le vendredi suivant, Steinke introduisit Lentz dans le bureau de King qui parut presque heureux en serrant la main du psychiatre. « Quand est-ce que vous avez atterri, docteur ? Je ne vous attendais pas avant une heure ou deux.

— À l'instant. J'ai loué un stratocar au lieu d'attendre la navette.

— Résultat ?

— Nul. La même réponse qu'à vous : "La compagnie, après consultation d'experts indépendants, est assurée du bien-fondé de la théorie mécanique de Destry et ne voit aucune raison de favoriser l'hystérie parmi ses

employés.” »

King tambourina sur son bureau, les yeux dans le vague. Puis, faisant pivoter son fauteuil pour se trouver face à Lentz, il lui dit : « À votre avis, est-ce que le président de la compagnie a raison ?

— Comment cela ?

— Serait-il possible que nous trois, vous, Harrington et moi, nous nous soyons fourvoyés, que nous ayons commis une erreur de déduction ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. J’ai consulté quelques-uns de mes experts non agréés par la compagnie et je leur ai demandé de vérifier le travail de Harrington. Leurs conclusions concordent. » Lentz omit à dessein de mentionner qu’il avait agi ainsi en partie parce qu’il doutait de l’équilibre mental de King.

Celui-ci se leva prestement, tendit le bras et pressa un bouton. « Je vais encore tenter d’impressionner cette tête de pioche de Dixon. Steinke, dit-il dans le communicateur, passez-moi M. Dixon.

— Oui, monsieur. »

Deux minutes plus tard, l’écran du visiphone

s'alluma et afficha les traits du président de la compagnie. Il se trouvait non pas dans son bureau, mais dans la salle du conseil d'administration, au New Jersey. « Oui, qu'y a-t-il, monsieur le surintendant ? » Il s'exprimait d'un ton à la fois grincheux et affable.

« Monsieur Dixon, je vous appelle pour tenter de vous convaincre de la gravité de la décision prise par la compagnie. Je vous donne ma parole de savant que Harrington a prouvé sans aucun doute possible...

— C'est de ça que vous vouliez parler ? Affaire classée, je croyais que vous l'aviez compris.

— Mais, monsieur Dixon...

— Voyons, surintendant ! S'il subsistait la moindre crainte, vous croyez que j'hésiterais ? J'ai des enfants, vous savez, et même des petits-enfants.

— Voilà justement pourquoi...

— Nous nous efforçons de diriger les affaires de la compagnie avec toute la sagesse possible, en sauvegardant les intérêts du public. Mais nous avons d'autres responsabilités, envers des milliers de petits actionnaires qui espèrent tirer de leurs investissements des dividendes raisonnables. N'attendez pas de nous que nous ruinions une

compagnie au capital d'un milliard de dollars, pour la simple raison que vous vous adonnez à présent à l'astrologie. Théorie lunaire ! » Il renifla de dédain.

« Très bien, monsieur le président. » King avait prononcé ces mots avec raideur.

« Ne le prenez pas ainsi, monsieur King. Je suis heureux que vous m'ayez appelé ; le conseil vient justement d'ajourner une réunion spéciale. Il a décidé de faire valoir vos droits à la retraite... avec plein salaire, bien entendu.

— Je n'ai pas demandé ma mise à la retraite !

— Je sais, monsieur King, mais le conseil estime que...

— Je comprends. Au revoir !

— Monsieur King...

— Au revoir ! » Il coupa la communication et se tourna vers Lentz. « Un "plein salaire", commenta-t-il, dont je pourrai jouir à ma guise jusqu'à la fin de mes jours... aussi heureux qu'un condamné dans le couloir de la mort !

— Tout juste, dit Lentz. Eh bien, on a essayé à notre façon. Je suppose qu'on doit maintenant appeler Harrington et lui demander d'essayer la méthode publicitaire et politique.

— C'est aussi mon avis, acquiesça King, distrait. Vous comptez partir pour Chicago tout de suite ?

— Non. Non, je crois que je vais prendre la navette de Los Angeles, puis la fusée du soir pour les Antipodes. »

King parut surpris mais ne souffla mot. Lentz répondit à son commentaire tacite : « Certains survivront peut-être, de l'autre côté de la Terre. J'ai fait tout mon possible ici. Je me préfère berger vivant en Australie que psychiatre mort à Chicago. »

King approuva avec vigueur. « C'est le bon sens même. Je ne sais ce qui me retient d'arrêter la pile et de partir avec vous.

— Pourquoi ne pas le faire ? Ça aiderait Harrington à leur donner la plus belle peur de leur vie.

— Vous me tentez ! »

Le visage de Steinke réapparut à l'écran. « Harper et Erickson demandent à vous voir, chef.

— Je suis occupé.

— Ils insistent.

— Bon, d'accord, dit King d'un ton las. Introduisez-les. Peu importe. »

Les deux hommes surgirent, Harper en tête.

Imperméable à la morosité du surintendant, il entra aussitôt dans le vif du sujet. « On a réussi, chef... et tout concorde jusqu'à la dixième décimale !

— Vous avez réussi quoi ? Exprimez-vous clairement. »

Harper savourait sa minute de triomphe et comptait la prolonger. Il sourit. « Chef, il y a quelques semaines, je vous ai demandé une attribution de fonds supplémentaire, un budget spécial, sans spécifier la manière dont j'entendais m'en servir. Vous vous souvenez ?

— Oui. Allons... au fait.

— Vous avez rechigné, mais vous avez fini par me l'accorder. Vous vous rappelez ? Eh bien, on vous rapporte en échange, tout empaqueté avec un ruban rose autour, le plus grand progrès dans le domaine de radioactivité depuis que Hahn a réalisé la fission du noyau. Un combustible atomique, un combustible atomique sûr, concentré et contrôlable. Utilisable par les fusées, les centrales énergétiques, par tout ce que vous voudrez. »

Pour la première fois, King lui témoigna un vif intérêt. « Vous parlez d'une source d'énergie qui ne nécessite pas l'emploi d'une pile ?

— Je n'ai pas dit ça. On utilise la pile mère pour fabriquer le combustible, puis on emploie le combustible où on veut, pour ce qu'on veut, et le rendement avoisine les quatre-vingt-douze pour cent de l'énergie initiale. Par contre, on peut supprimer la conversion énergétique à volonté. »

King, qui nourrissait l'espoir fou de sortir de son dilemme, tomba de haut. « Allez-y, racontez-moi ça.

— Il s'agit de radioactivité artificielle. Aussitôt avant notre demande de budget spécial, Erickson et moi... et le docteur Lentz y a contribué... on a découvert deux isotopes qui paraissaient mutuellement antagonistes. Mis en présence l'un de l'autre, ils ont libéré toute leur énergie latente à la fois... tout fait sauter. Le point crucial, c'est qu'on se sert d'une masse infime de chacun de ces isotopes, la valeur d'une moustache de moucheron. Pour se maintenir, la réaction n'exige pas une masse importante.

— Je comprends mal comment...

— Nous non plus, dans le détail... mais ça marche. On a gardé le secret jusqu'à être sûrs de notre coup. Nos expériences ultérieures nous ont permis de découvrir une douzaine d'autres combustibles. On devrait pouvoir en fournir de

spécifiques. Tenez. » Harper tendit à King la liasse de notes dactylographiées qu'il portait sous son bras. « Votre exemplaire du dossier. Vérifiez. »

King s'y attela. Lentz se joignit à lui, après un regard qui était une tacite demande d'autorisation, à quoi Erickson répondit par son unique contribution à l'échange verbal depuis leur entrée : « Je vous en prie, docteur. »

À mesure que King avançait dans sa lecture, le malaise du chef de service harassé par les soucis l'abandonnait peu à peu. Sa personnalité dominante, celle du savant, prit le dessus. Il savourait l'extase cérébrale contrôlée du chercheur impersonnel poursuivant la vérité insaisissable. Pour l'instant, sa santé mentale était parfaite, son équilibre proche d'un idéal que peu atteignent jamais.

Il s'ensuivit une longue période ponctuée seulement d'un grognement de temps en temps, du froissement des pages tournées, d'un hochement de tête. Enfin il reposa le document.

« C'est du solide, dit-il. Vous avez réussi, les gars. Je suis fier de vous. »

Erickson devint rouge comme une pivoine et avala sa salive. La petite silhouette de Harper eut une ombre de frémissement, tel un terrier

recevant une caresse. « Excellent, chef. J'aime mieux vous entendre dire ça que recevoir le prix Nobel.

— Je pense que vous l'obtiendrez. Néanmoins... » La lueur d'orgueil qui faisait briller ses yeux s'éteignit. «... je ne prendrai aucune initiative dans cette affaire.

— Pourquoi, chef ? se récria Harper, interloqué.

— On me met à la retraite. Mon successeur me remplace dans un proche avenir ; il s'agit d'une question beaucoup trop importante pour qu'on pense à l'entreprendre juste avant un changement d'équipe.

— *Vous*, on vous met à la *retraite* ? Pourquoi diable ?

— Pour la même raison que je vous ai écarté de la pile. C'est du moins ce que pensent les administrateurs.

— Mais c'est absurde ! Vous aviez raison de m'éloigner de la pile. J'étais bel et bien sur les nerfs. Là, c'est différent... on compte tous sur vous.

— Merci, Cal... mais la situation est ce qu'elle est. On n'y peut rien. » Il se tourna vers Lentz. « Il manquait cette dernière ironie du sort pour faire de la chose une vraie farce, dit-il avec amertume.

Nous voilà face à une découverte importante, plus importante peut-être qu'on ne peut le prévoir à ce stade... et je ne participerai pas à son développement !

— Moi, lança Harper, je sais ce que je vais faire ! » Il se rua sur le bureau de King et s'empara du dossier. « De deux choses l'une, ou vous dirigez son exploitation, ou la compagnie se passe de notre trouvaille ! » Erickson approuva avec véhémence.

« Une minute. » Lentz prit le débat en main. « Docteur Harper... vous avez mis au point un carburant pour fusées utilisable ?

— Je vous l'ai dit. On n'a qu'à le produire.

— Un carburant de libération ? » Ils saisirent le raccourci : un carburant qui permettrait à la fusée d'atteindre la vitesse de libération et d'échapper à l'attraction terrestre.

« Parfaitement. Vous pourriez prendre la première fusée venue, effectuer de légères modifications et aller déjeuner sur la Lune.

— Très bien. Vous permettez ? » Il demanda une feuille de papier à King et se mit à écrire. Ils l'observaient, impatients et perplexes. Il travailla pendant quelques minutes, avec à peine quelques hésitations. Enfin il s'arrêta et tendit le papier au

surintendant. « Résolvez-moi ça ! »

King étudia le document. Lentz avait attribué des symboles à un grand nombre de facteurs-sociaux, psychologiques, physiques, économiques –, les avait réunis dans une relation structurelle, et avait usé des symboles du calcul de la conjoncture. Si le surintendant comprenait les opérations paramathématiques indiquées, il les maniait avec moins d'aisance que les symboles et les opérations de physique mathématique. Tout en suivant tant bien que mal les équations, il remuait les lèvres, en une matérialisation inconsciente du travail de sa pensée.

Lentz lui tendit un crayon ; il rédigea la solution. Il fallut plusieurs lignes supplémentaires d'équations nouvelles avant que les éléments soit s'annulent, soit s'intègrent pour fournir une réponse définitive.

Ce résultat acquis, il le contempla avec une perplexité qui laissa bientôt place à la compréhension et à la joie.

Il leva les yeux. « Erickson ! Harper ! s'exclama-t-il. On prendra votre nouveau carburant, on modifiera une grande fusée, on y installera la pile mère et on la mettra sur orbite à distance de la Terre. Là, on l'utilisera pour

fabriquer plus de carburant, un carburant sûr, utilisable sur le globe, et ainsi le danger présenté par la pile elle-même sera circonscrit aux ingénieurs de service ! »

Il n'obtint pas l'approbation attendue. L'idée ne répondait pas à leurs préoccupations immédiates ; leurs esprits se débattaient toujours dans un réseau d'implications complexes.

« Mais, chef, finit par dire Harper, et votre mise à la retraite ? On est toujours résolu à ne pas l'admettre.

— Ne vous inquiétez pas. Tout figure implicitement dans ces équations... avec tout ce qu'il nous faut réaliser pour accomplir notre dessein.

— Tout, sauf le facteur temps, l'avertit Lentz.

— Hein ?

— Vous noterez que le temps écoulé apparaît dans votre réponse sous la forme d'une inconnue.

— Oui... oui, bien sûr. C'est le risque qu'on doit courir. Mettons-nous au travail ! »

En sa qualité de président, Dixon réclama l'attention des administrateurs. « Comme il s'agit

d'une réunion spéciale, nous nous dispenserons des minutes et des rapports, annonça-t-il. Ainsi qu'il a été dit dans la convocation, nous nous sommes mis d'accord pour donner au surintendant démissionnaire trois heures de notre temps.

— Monsieur le président...

— Je vous écoute, monsieur Thornton.

— Je croyais que nous avions réglé cette question.

— En effet, monsieur Thornton, mais étant donné les longs et distingués états de service du surintendant King, l'honneur nous impose de lui accorder l'audience qu'il a demandée. Vous avez la parole, professeur King. »

King se leva et déclara simplement : « Le docteur Lentz parlera en mon nom. » Il se rassit.

Lentz dut attendre que s'apaisent les toux, les raclements de gorge et les grincements de chaises. Il était évident que le conseil n'accueillait pas cet intrus sans réticence.

Il évoqua les diverses raisons pour lesquelles la pile présentait un danger intolérable, où qu'elle se situe sur Terre. Il proposa aussitôt qu'on la place dans un vaisseau, puis qu'on la transforme en satellite artificiel placé sur orbite à une distance

convenable de la Terre – soit vingt mille kilomètres –, tandis que des centrales secondaires au sol brûleraient un combustible sûr, fabriqué par la pile.

Il leur annonça la découverte du procédé Harper-Erickson et insista sur les conséquences commerciales qu'il ne manquerait pas d'avoir sur la prospérité de la compagnie. Chaque argument était présenté de manière aussi persuasive que possible et appuyé par tout le poids de son autorité personnelle. Lorsqu'il eut terminé, il attendit les réactions.

Elles ne se firent pas attendre : « Visionnaire... », « Allégations non contrôlées... », « Aucun changement essentiel dans la situation... ». En résumé, ils étaient ravis d'apprendre l'existence du nouveau combustible, mais pas spécialement impressionnés. Dans vingt ans peut-être, lorsqu'on l'aurait mis à l'épreuve et qu'on aurait démontré son intérêt commercial, ils envisageraient d'installer une centrale au-delà de l'atmosphère. En attendant, rien ne pressait. Un seul des administrateurs appuya la proposition sous la réprobation unanime de ses collègues.

Patient, et poli, Lentz répondit à leurs objections. Il souligna la fréquence croissante des

cas de psychonévrose circonstancielle parmi les ingénieurs et le grave danger encouru par tous ceux qui se trouvaient à proximité de la pile, même selon la théorie orthodoxe. Il leur rappela le coût des assurances, du fonds de sécurité et des pots-de-vin distribués aux politiciens.

Puis il changea de ton et leur exposa la situation réelle, avec une brutalité et une rigueur implacables. « Messieurs, dit-il, nous avons le sentiment de lutter pour nos vies, les nôtres, celles de nos familles et de tous les habitants du globe. Rejetez ce compromis, et nous nous battons aussi farouchement, avec aussi peu de considération pour les règles du combat loyal, qu'un animal acculé. » C'est par ce préambule qu'il inaugura le premier mouvement de son attaque.

Son plan était simple. Il leur exposa le schéma d'un projet de campagne de propagande à l'échelle nationale, telle que les grosses agences de publicité en menaient sans cesse. Elle ne laissait rien au hasard, émissions de télévision, tracts, couverture de presse (éditoriaux de commande inclus), « comités de citoyens » factices et – le point crucial – une campagne de bouche à oreille et l'envoi systématique de lettres au Congrès. Chaque homme d'affaires présent savait d'expérience comment le tout fonctionnait.

Mais ladite campagne avait pour objet de susciter la crainte de la centrale de l'Arizona et de déclencher non point la panique, mais la vindicte envers son conseil d'administration, en amenant le peuple à exiger du gouvernement qu'il relègue la pile dans l'espace.

« C'est du chantage ! On ne vous laissera pas faire !

— J'en doute fort, répliqua Lentz d'une voix douce. Vous nous interdirez peut-être l'accès de quelques journaux, mais tous vos efforts se solderont par un échec pour le reste. Vous ne pouvez même pas nous tenir à l'écart des ondes... interrogez la Commission des communications fédérales. » De fait, Harrington, chargé de la partie politique, avait bien fait son travail ; le Président était acquis à leur cause.

De tous côtés, les gens perdaient leur sang-froid. Dixon dut marteler son bureau pour obtenir le silence. « Lentz, dit-il en maîtrisant sa propre rage, vous projetez de nous faire tous passer pour des crapules sans cœur qui n'ont d'autre souci que le profit personnel, fût-ce au prix de nombreuses vies humaines. Vous savez que c'est faux ; il s'agit d'une simple différence d'opinion quant au choix du plus sage parti à prendre.

— Je n'ai jamais prétendu que c'était vrai, admit Lentz sans fard, mais reconnaissez que je peux convaincre le public de votre infamie délibérée. Quant à la différence d'opinion que vous invoquez... aucun d'entre vous, que je sache, n'est physicien atomiste et n'a donc à donner son avis sur la question.

» En fait, ajouta-t-il, impitoyable, le seul doute qui subsiste dans mon esprit, c'est de savoir si, oui ou non, le public exaspéré ne détruira pas votre précieuse centrale avant que le Congrès ait pu exercer son droit d'expropriation et vous en retirer la jouissance ! »

Avant qu'ils aient le temps de trouver d'autres arguments en réponse et des moyens de le circonvenir, avant que leur indignation s'apaise pour céder la place à une résistance butée, il abattit son jeu. Il exposa un projet pour une autre campagne de propagande, d'un caractère entièrement différent.

Elle hisserait le conseil d'administration sur le pavois au lieu de le traîner dans la boue. On emploierait les mêmes techniques : des articles de fond, pleins de préoccupations humanitaires, exposant le rôle de la compagnie, la présentant sous les traits d'une grande administration

publique, gérée par des hommes d'affaires désintéressés et patriotes. À point nommé, au cours de la campagne, on annoncerait la découverte du combustible Harper-Erickson, non comme le résultat plus ou moins fortuit des travaux de deux ingénieurs, mais comme le produit final de longues années de recherches systématiques dues au programme établi par ledit conseil, programme naturellement issu de sa détermination généreuse d'écarter à jamais du désert de l'Arizona, malgré sa faible densité de population, la menace d'une explosion.

Aucune allusion ne serait faite au danger d'une catastrophe planétaire.

Lentz mena la discussion point par point. Il mit l'accent sur le concert de louanges que leur adresserait un monde reconnaissant. Il les invita à consentir un noble sacrifice et, par un subtil artifice d'éloquence, les incita à se considérer comme des héros. Il joua délibérément sur l'un des instincts simiesques les plus enracinés, le désir de s'attirer l'approbation de ses semblables, méritée ou non.

Et tout du long, il s'efforçait de gagner du temps, cependant qu'il portait ses efforts d'un esprit réfractaire à l'autre. Il apaisait celui-ci,

piquait celui-là, profitait des faiblesses de chacun. Pour l'édification des timorés et des pères de famille dévoués, il évoqua à nouveau les souffrances, les morts, les destructions qui pourraient résulter de leur confiance sincère dans les prévisions invérifiées et hautement douteuses de la théorie de Destry. Puis il brossa un tableau enchanteur d'un monde délivré de l'inquiétude, disposant d'une énergie sûre et quasi illimitée, grâce à une invention qui deviendrait leur propriété, en échange de cette concession minime.

Et il réussit. Même s'ils ne renversèrent pas la vapeur sur-le-champ, ils décidèrent de créer une commission chargée d'étudier la faisabilité de cette centrale en orbite. Jouant d'audace, il proposa des noms pour cette commission, et Dixon confirma son choix, non parce qu'il lui convenait particulièrement, mais parce qu'il avait été pris au dépourvu et ne pouvait trouver de raison de s'y opposer sans offenser les collègues proposés. Lentz prit soin d'y inclure son unique supporter initial.

De part et d'autre, on s'abstint de mentionner la mise à la retraite de King. En son for intérieur, Lentz estimait qu'il n'en serait jamais plus question.

S'il avait atteint son but, il restait beaucoup à faire. Pendant les premiers jours qui suivirent la victoire au conseil, King se sentit grandement soulagé par la perspective d'être bientôt libéré de son inquiétude harassante. Maintes tâches administratives réveillaient en lui son besoin d'activité latent. Il détacha Harper et Erickson à la base spatiale de Goddard pour collaborer, avec les ingénieurs experts en fusées, à la mise au point des chambres de combustion, des gicleurs, réservoirs de carburant, jauges, et ainsi de suite. Il convenait de mettre sur pied, en collaboration avec le bureau commercial, un programme afin de convertir une quantité aussi importante que possible de l'énergie fournie par la pile, pour servir à la fabrication du combustible atomique. Et il fallait aussi élaborer une chambre de combustion géante afin de remplacer la pile entre le moment où on l'arrêterait sur Terre et celui où on aurait bâti des centrales plus petites, en nombre suffisant pour assurer la production courante. Il était très occupé.

Lorsque cette première activité fébrile se fut apaisée et qu'ils eurent repris leur train-train habituel, dans l'attente de l'arrêt de la centrale et de sa mise en orbite, King subit un contrecoup émotionnel. Désormais, il restait à attendre, en

surveillant le fonctionnement de la pile, que l'équipe de Goddard aplanisse les obstacles et construise une fusée spatiale.

À Goddard, des difficultés surgirent, qu'on surmonta avant de se heurter à de nouveaux obstacles. Jamais les ingénieurs n'avaient utilisé de telles vitesses de réaction. Ils durent procéder à de nombreux essais pour donner au gicleur la forme susceptible de fournir un rendement raisonnable. Une fois ce problème résolu, alors que le succès paraissait poindre, les réacteurs brûlèrent au cours d'un essai de résistance à terre. Cet incident les immobilisa pendant plusieurs semaines.

Un autre problème distinct se posait : que faire de l'énergie produite par le surgénérateur relógé dans un satellite ? On trouva une solution radicale : placer la pile proprement dite à *l'extérieur* du satellite, où elle pourrait à loisir dissiper dans le cosmos son énergie rayonnante, minuscule étoile artificielle qui brillerait au sein du vide. Les recherches se poursuivraient pour domestiquer et renvoyer vers la planète l'énergie, qui elle seule se perdrait dans l'intervalle. On récupérerait et on réexpédierait sur Terre plutonium et nouveaux combustibles atomiques par fusée.

À la centrale, le surintendant King devait se contenter de ronger son frein et d'attendre. Il n'avait même pas la ressource de filer à Goddard pour jauger l'avancement des travaux car, si fort qu'il le désire, il éprouvait un sentiment bien plus puissant qui le portait à surveiller la pile d'encore plus près, de crainte – ironie sans nom ! – qu'elle n'explose au tout dernier instant.

Il se mit à rôder autour de la salle des commandes. Mais il dut cesser son manège : son inquiétude se communiquait aux ingénieurs ; deux d'entre eux craquèrent le même jour – dont un au cours de son service.

Il lui fallut se rendre à l'évidence : depuis le moment où avait débuté cette attente vigilante, une grave recrudescence de psychonévrose affectait les rangs des ingénieurs. Au début, on avait tâché de tenir secrets les éléments essentiels du plan, mais des fuites avaient eu lieu, peut-être par le biais d'un des membres de la commission. Il s'avouait maintenant que c'était une faute d'avoir voulu garder l'opération sous le boisseau. Lentz les avait mis en garde contre une telle mesure, et les ingénieurs qui ne participaient pas à la transformation devaient bien se douter de quelque chose.

Enfin, il mit tous les ingénieurs au courant, sous la foi du serment. Cette mesure produisit son effet durant une semaine, un soulagement moral né de la connaissance du dessein poursuivi. Puis il s'estompa, le contrecoup survint, et les observateurs psychologiques entreprirent de relever presque chaque jour des ingénieurs de leur service. Ils en vinrent à se signaler eux-mêmes mutuellement, pour instabilité mentale, avec une fréquence croissante ; si la situation perdurait, il se retrouverait à court de psychiatres, se disait-il avec un humour amer. Ses ingénieurs prenaient déjà leur service quatre heures sur seize. S'il se produisait d'autres défaillances, il devrait reprendre lui-même du service. Il s'avoua qu'il en éprouverait du soulagement.

D'une manière ou d'une autre, quelques-uns des civils et des employés non techniques découvraient le pot aux roses. Cela ne pouvait pas durer – si jamais la rumeur se répandait, la panique à l'échelle nationale menacerait. Mais comment empêcher le secret de se répandre ? Il devait avouer son impuissance.

Il se retourna dans son lit, tapota son oreiller et s'efforça une fois de plus de trouver le sommeil. Peine perdue. Il avait la migraine, ses yeux étaient des globes de souffrance et son cerveau évoquait

une meule tournant à vide, ou un disque dont l'aiguille labourerait sans fin le même sillon.

Seigneur ! il n'en pouvait plus. Il se demanda s'il n'était pas en train de craquer, s'il n'avait pas déjà craqué. C'était pire, cent fois pire que la vieille routine où, après avoir pris conscience du danger, il s'efforçait, autant que possible, de l'oublier. Cela ne venait pas de la pile, inchangée : c'était l'impression que cinq minutes à peine vous séparent de l'armistice, l'expectative qui précède le lever du rideau, la course contre la montre sans le moindre loisir pour tuer le temps.

Il se redressa sur son séant, alluma sa lampe de chevet, regarda le réveil. Trois heures trente. Seulement ! Il se leva, passa dans la salle de bains et versa une poudre soporifique dans un verre de whisky à l'eau, moitié-moitié. Il avala la potion et retourna se coucher. Enfin, il s'assoupit.

Il courait, fuyant le long d'un interminable couloir. À l'autre bout, c'était la sécurité – il le savait, mais il était si épuisé qu'il doutait de son aptitude à terminer la course. La chose qui le poursuivait gagnait du terrain ; il contraignit ses jambes douloureuses, lourdes comme du plomb, à un surcroît d'activité. La chose sur ses talons

accéléra son allure et le toucha effectivement. Son cœur s'arrêta, puis repartit de plus belle. Il s'aperçut qu'il criait, qu'il hurlait, en proie à une terreur mortelle.

Mais il devait atteindre l'extrémité du couloir. Il n'y allait pas seulement de sa propre vie. Il le fallait. Il le fallait... *Il le fallait !*

Puis l'éclair surgit et il se rendit compte qu'il avait perdu... il s'en rendit compte dans un paroxysme de désespoir et une conscience amère, écrasante de sa défaite. Il avait échoué : la pile avait explosé.

L'éclair était celui de sa lampe de chevet qui s'allumait : sept heures. Son pyjama trempé dégouttait de sueur et son cœur battait toujours la chamade. Tous ses nerfs torturés criaient grâce. Il faudrait plus qu'une douche froide pour le calmer.

Il pénétra dans le bureau avant que l'homme de ménage en sorte. Il resta là, inoccupé, jusqu'à l'arrivée de Lentz, deux heures plus tard. Le psychiatre se présenta au moment précis où il extrayait deux cachets d'une boîte rangée dans un de ses tiroirs.

« Allons... doucement, mon vieux. Qu'est-ce que vous prenez ? » Lentz contourna le meuble et, sans brusquerie, s'empara de la boîte.

« Un simple calmant. »

Lentz lut la posologie. « Combien en avez-vous déjà pris aujourd'hui ?

— Deux.

— Vous n'avez nul besoin de barbituriques, mais plutôt de respirer l'air frais. Venez, suivez-moi.

— Vous pouvez parler... vous fumez une cigarette même pas allumée !

— Moi ? Tiens, c'est vrai ! On a tous les deux besoin de cette promenade. Venez. »

Harper arriva moins de deux minutes plus tard. Steinke ne se trouvait pas dans l'antichambre. Il traversa la pièce et frappa à la porte du bureau privé du professeur King, puis attendit l'homme qui l'accompagnait – un rude et jeune gaillard à l'allure dégagée. Steinke leur ouvrit la porte.

Harper passa devant lui avec un salut machinal, puis s'arrêta lorsqu'il vit la pièce vide.

« Où est le chef ? interrogea-t-il.

— Sorti. Il ne devrait pas tarder à rentrer.

— J'attendrai. Oh... Steinke, voici Greene. Greene... Steinke. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de

main. « Qu'est-ce qui vous ramène ici, Cal ? demanda Steinke en se retournant vers Harper.

— Ma foi... Je suppose qu'il n'y a pas de mal à vous le dire... »

L'écran du visiphone qui s'alluma soudain lui coupa la parole. Un visage emplît la plus grande partie de l'image. Apparemment trop proche de l'objectif, il montrait des traits flous. « Surintendant ! hurla une voix angoissée. La pile ! »

Une ombre balaya l'écran. Ils perçurent un choc mat et le visage disparut. Sa chute dévoila la salle des commandes derrière lui. Quelqu'un était étendu sur le blindage du parquet, en une masse anonyme. Une autre silhouette traversa le champ et disparut.

Harper fut le premier à réagir. « C'était Silard, cria-t-il, dans la salle des commandes ! Venez, Steinke ! » Il s'élançait déjà.

Steinke devint livide, mais n'hésita qu'une fraction de seconde. Il galopa sur les talons de Harper. Greene suivit sans y être invité, avec une foulée souple qui le maintenait sans effort à leur hauteur.

Ils durent attendre qu'une capsule se libère à la station de métro. Puis les trois hommes tentèrent

de se tasser dans la cabine à deux places. L'engin refusa de démarrer, et ils perdirent des instants précieux avant que Greene réussisse à s'extirper de la capsule et à en trouver une autre.

Le trajet de quatre minutes à haute accélération leur parut interminable. Harper croyait à une panne de réseau, lorsque le déclic familier l'avertit de leur arrivée à la station aménagée sous la centrale. Steinke et lui se coincèrent dans la porte en tentant de sortir en même temps.

L'ascenseur se trouvait plus haut. Ils ne l'attendirent pas – à tort, car ils ne gagnèrent pas de temps et atteignirent l'étage de la salle des commandes hors d'haleine. Néanmoins ils accélérèrent, zigzaguant frénétiquement pour contourner l'écran de protection et déboucher enfin dans la salle.

La masse inerte gisait toujours par terre, flanquée d'une autre, également inanimée.

La troisième silhouette se penchait sur la gâchette. Elle leva la tête à leur entrée et chargea. Harper et Steinke la heurtèrent ensemble et tous s'écroulèrent. Les deux arrivants avaient l'avantage du nombre, mais se gênaient l'un l'autre, et la lourde armure de leur adversaire amortissait leurs coups. Celui-ci se battait avec

une violence sauvage, insensée.

Harper ressentit une douleur fulgurante ; son bras droit tomba inerte le long de son flanc. La silhouette en armure allait leur échapper. Un cri retentit derrière eux. « Ne bougez plus ! »

Du coin de l'œil, Harper entrevit un éclair. Une détonation assourdissante retentit, qui se répercuta douloureusement dans l'espace confiné.

La silhouette en armure tomba à genoux, demeura un instant en équilibre, puis s'effondra lourdement, la tête la première. Greene se tenait sur le seuil, un pistolet d'ordonnance au poing.

Harper se leva et se dirigea vers la gâchette. Il tenta de réduire le débit d'énergie, mais sa main droite lui refusait tout service et sa gauche était trop maladroite. « Steinke ! appela-t-il. Venez m'aider ! »

Steinke accourut, hocha la tête en jetant un coup d'œil sur les indications des cadrans et se mit fiévreusement à l'ouvrage.

C'est ainsi que King les découvrit lorsqu'il surgit, quelques minutes plus tard.

« Harper ! s'écria-t-il tandis qu'il jugeait la situation d'un regard. Que s'est-il passé ? »

L'autre le lui expliqua dans les grandes lignes. Le surintendant hocha la tête. « J'ai vu la fin de la bagarre depuis mon bureau... Steinke ! » Il semblait découvrir qui manipulait la gâchette. « Il est incapable de régler les appareils... » Il se précipita vers lui.

Steinke leva les yeux à son approche. « Chef ! Chef ! *J'ai retrouvé mes connaissances mathématiques !* »

King parut interloqué, puis acquiesça vaguement et le laissa tranquille. Il se retourna vers Harper. « Comment se fait-il que vous soyez là ?

— Moi ? Je suis venu vous rendre compte. On a réussi, chef !

— Hein ?

— On a fini... tout bouclé. Erickson est resté pour terminer l'installation de la centrale sur le grand vaisseau. Je suis venu à bord de la fusée qui servira de navette entre la centrale et la Terre. Quatre minutes pour venir de Goddard jusqu'ici. Voici le pilote. » Il désigna la porte où la silhouette robuste de Greene dissimulait en partie Lentz.

« Minute ! Vous dites que tout est prêt pour l'installation de la pile dans la fusée ? Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Le grand vaisseau a déjà volé avec notre combustible, plus longtemps et plus vite que nécessaire pour atteindre l'orbite. Je me trouvais à son bord... dans l'espace, chef ! Tout est prêt, archiprêt. »

King considéra l'interrupteur, monté sous verre au sommet du tableau de bord. « Il y a assez de carburant, dit-il comme s'il parlait tout seul. Depuis des semaines. »

Il s'avança, brisa le verre d'un coup de poing et actionna l'interrupteur.

Un grondement sourd fit vibrer les parois de la pièce, tandis qu'un torrent de métal fondu, plus lourd que l'or, dévalait des canalisations, heurtait des cloisons, se subdivisait en centaines de ruisseaux pour venir enfin se loger dans ses récipients de plomb – des tonnes d'un métal qui resterait inerte, inoffensif, jusqu'au moment où il faudrait remonter la pile en orbite.

L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE

1

« Il faut avoir la foi. »

George Strong pouffa à la déclaration de son associé. « Delos, pourquoi ne pas laisser tomber ? Tu chantes ce refrain depuis des années. Un jour, peut-être, l'homme ira sur la Lune ; moi, j'en doute. En tout cas, ni toi ni moi, on ne vivra assez vieux pour le voir. La perte de la centrale en orbite règle la question pour notre génération. »

D.D. Harriman eut un grognement. « On ne le verra jamais si on reste assis sur notre gros

derrière sans rien faire pour que ça arrive. Mais on le peut.

— Première question : comment ? Deuxième question : pourquoi ?

— Pourquoi ! Il demande pourquoi ! George, tu n'as donc à l'âme que des escomptes et des dividendes ? Tu ne t'es jamais assis à côté d'une fille par une belle nuit d'été, tu n'as jamais contemplé la lune, tu ne t'es jamais demandé ce qu'il y avait là-haut ?

— Si, une fois. J'ai attrapé un rhume. »

Harriman demanda au Tout-Puissant pourquoi celui-ci l'avait livré aux Philistins. Puis il se retourna vers son associé. « Je pourrais te dire pourquoi, le vrai pourquoi, mais tu ne comprendrais pas. Tu veux savoir pourquoi en termes de fric, pas vrai ? Tu veux savoir comment Harriman & Strong et les Entreprises Harriman pourraient en tirer profit, hein ?

— Oui, admit Strong, et ne me raconte pas de sornettes sur le tourisme et les fabuleux joyaux lunaires. Tu m'as déjà fait le coup.

— Tu me demandes de te donner des chiffres sur un type d'entreprise tout neuf, sachant que ça m'est impossible. Ça revient à demander aux frères Wright, au début à Kitty Hawk, d'estimer

combien la Curtiss-Wright Corporation tirerait un jour de la construction des avions. Je te donne un autre exemple : tu refusais qu'on se lance dans les maisons en plastique, pas vrai ? Si je t'avais écouté, on serait encore à Kansas City, à subdiviser des pâturages et à encaisser des fermages. »

Strong haussa les épaules.

« Combien ont rapporté les Maisons du Monde nouveau, jusqu'ici ? » lui demanda Harriman.

L'autre prit un air absent pour exercer les talents qui lui avaient valu sa place dans l'association.

« Euh... 172 946 004 dollars 62 cents, net d'impôts, à la fin de la dernière année fiscale. Pour l'année en cours, l'estimation se monte à...

— Peu importe. Quelle a été notre part des bénéfices ?

— Eh bien, notre société, sans compter le paquet que tu as pris pour toi et que tu m'as revendu ensuite, a pendant la même période tiré 13 010 437 dollars 20 cents des Maisons du Monde nouveau, avant les impôts sur le revenu. Delos, cette double imposition doit cesser ! Pénaliser ceux qui réalisent des profits, c'est le moyen le plus sûr de mener ce pays droit à la...

— Oublie ça, oublie ça ! Combien a-t-on tiré du

Fret céleste et de la Transpatiale des Antipodes ? »
Strong le lui dit.

« Et pourtant, il a fallu que je te menace de voies de fait avant que tu te décides à sortir une misère pour le contrôle du brevet de l'injecteur ! Tu disais que les fusées étaient une mode passagère !

— Un coup de pot. Tu n'avais aucun moyen de savoir qu'on découvrirait un gros filon d'uranium en Australie. Autrement le groupe spatial ne nous aurait laissé que des dettes. Et les Maisons du Monde nouveau auraient pu échouer, elles aussi, sans la naissance des villes routières qui nous ont ouvert un marché échappant aux codes locaux de la construction.

— Absurde dans les deux cas. Le transport rapide rapporte ; il a toujours rapporté. Et quand dix millions de familles ont besoin de logements neufs et qu'on peut les leur vendre à bon marché, tu peux être certain qu'elles achètent. Elles ne laisseront pas les lois sur la construction les arrêter, du moins pas de façon permanente. On a joué sur des certitudes. Souviens-toi, George : quelles sont les entreprises sur lesquelles on a perdu de l'argent et celles où on en a gagné ? Chacune de mes idées farfelues a payé, n'est-ce

pas ? Et les seules fois où on a plongé, c'est sur des investissements pépères.

— On y aussi fait de l'argent, protesta Strong.

— Pas assez pour rembourser ton yacht. Un peu de bonne foi, George. La Compagnie du développement des Andes, le brevet de pantographe intégrateur, tous mes projets loufoques... j'ai toujours dû te forcer, et ça a toujours payé.

— Il m'a fallu suer sang et eau pour les faire payer, grommela Strong.

— C'est bien pour ça qu'on est associés. Moi j'attrape les chats sauvages par la queue, toi tu les apprivoises et tu les fais turbiner. Maintenant, en route pour la Lune... Ça paiera !

— Parle pour toi. Je ne pars pas pour la Lune.

— Moi, si.

— Hum ! En admettant qu'on ne soit devenus riches qu'en spéculant sur ton flair, il y a un fait sûr et certain, Delos, c'est que si l'on continue à jouer jusqu'au bout, on y perd sa chemise. Il y a un vieux dicton sur le poivrot qui est allé une fois de trop au tonneau...

— Bon sang, George, je pars pour la Lune ! Si tu refuses de me soutenir, on liquide et j'irai tout seul ! »

Strong pianota sur son bureau.

« Voyons, Delos, personne n'a dit qu'il refusait de te soutenir.

— C'est l'occasion ou jamais. Ma décision est prise. Je serai le premier homme sur la Lune.

— Eh bien, en route... On va être en retard à la réunion. »

En quittant leur bureau, Strong, toujours près de ses sous, n'oublia pas d'éteindre la lumière. Harriman l'avait vu faire des milliers de fois. Ce jour-là, il commenta : « George, qu'est-ce que tu penses d'un interrupteur qui éteindrait la pièce quand on sort ?

— Hum... supposons qu'il y ait encore quelqu'un ?

— On s'arrange pour que ça reste allumé... en fonction du rayonnement calorifique du corps humain, peut-être.

— Trop cher et trop compliqué.

— Pas forcément. Je passerai l'idée à Ferguson pour qu'il fasse joujou. Il faudrait que ce soit aussi peu encombrant que les interrupteurs actuels, et assez bon marché pour que le prix soit couvert par le courant économisé en un an.

— Comment cela fonctionnerait ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? rétorqua Harriman. Je ne suis pas ingénieur ; ça regarde Ferguson et les autres petits génies. »

Son ami éleva une objection. « Sur le plan commercial, ça ne vaut rien. Éteindre la lumière quand on quitte une pièce est une question d'attitude. Je l'ai, toi non. Si quelqu'un n'a pas cette manie, tu ne peux pas l'intéresser à ton idée.

— On peut, si le courant continue à être rationné. Il y a pénurie d'énergie actuellement, et ça s'aggraver.

— C'est temporaire. Cette réunion va tout régler.

— George, il n'y a rien en ce bas monde d'aussi permanent que les situations d'urgence temporaires. Mon système se vendra. »

Strong sortit un calepin et un stylo. « J'en parlerai à Ferguson demain. »

Harriman oublia l'affaire pour n'y plus jamais repenser. Ils avaient atteint le toit. Il fit signe à un taxi, puis se retourna vers son associé.

« Combien pourrait-on réaliser si on vendait nos parts de la Routière et du Fret par bandes... oui, et des Maisons du Monde nouveau ?

— Hein ? Tu deviens fou ?

— Sans doute. Mais je vais avoir besoin de tout ce que tu pourras mettre comme liquidités à ma disposition. De toute façon, Routière et Fret ne valent plus grand-chose ; on aurait déjà dû s'en débarrasser.

— Voilà, tu es fou ! C'est la seule affaire de tout repos que tu aies jamais soutenue.

— Mais elle ne l'était pas, quand je l'ai soutenue. Crois-moi, George, les villes routièrès vont disparaître. Elles sont moribondes, tout comme les chemins de fer autrefois. Dans cent ans, il n'en restera plus une sur le continent. Quelle est la formule pour faire de l'argent, George ?

— Acheter bon marché et vendre cher.

— Ce n'est que la moitié... *ta* moitié... Il faut deviner où vont les choses, leur donner une impulsion et veiller à ne palper rien de moins que notre dû de promoteurs. Liquide ces actions, George. J'aurai besoin d'argent pour opérer. »

Leur taxi atterrit. Ils y montèrent et il décolla.

Le véhicule les déposa sur le toit du building de l'Énergie de l'Hémisphère ; ils descendirent à la salle où se tenaient les réunions du conseil d'administration de la société, aussi profondément

enfouie que le toit s'élevait au-dessus du sol. En ce temps-là, malgré des années de paix, les grands patrons avaient l'habitude de séjourner dans des endroits relativement protégés des bombes atomiques. La salle n'avait pas l'air d'un abri souterrain ; elle avait tout d'une pièce d'un logis luxueux en terrasse, car une « baie panoramique » derrière la place du président en bout de table montrait la ville vue de haut, avec toute son animation et une illusion parfaite grâce à l'image en relief télévisée depuis le toit.

Les autres administrateurs s'y trouvaient déjà. Dixon adressa un signe de tête aux deux nouveaux venus, consulta la montre qu'il portait au doigt et dit : « Eh bien, messieurs, notre enfant terrible est arrivé. Je crois que nous pouvons commencer. » Il prit la présidence et ouvrit la séance. « Les procès-verbaux de la dernière réunion sont à vos places, comme d'habitude. Faites signe quand vous serez prêts. »

Harriman jeta un coup d'œil sur le résumé posé devant lui et bascula un interrupteur installé sur la table ; une petite lumière verte s'alluma à sa place. La plupart des administrateurs en firent autant.

« Qui bloque le défilé ? demanda Harriman avec un regard à la ronde. Oh ! c'est toi, George.

Allons, presse-toi.

— J'aime vérifier les chiffres », répondit son associé avec humeur, puis il bascula son interrupteur. Une grosse lampe témoin verte s'alluma devant Dixon qui pressa alors un bouton. Un transparent, qui surplombait la table de quelques centimètres, s'éclaira pour afficher le mot ENREGISTREMENT.

« Rapport d'activité. » Dixon pressa un autre bouton. Une voix féminine émergea du néant. Harriman suivit le rapport sur le deuxième feuillet fourni. Treize piles Curie fonctionnaient, cinq de plus qu'à la réunion précédente. Les centrales de Susquehanna et de Charleston fournissaient un courant jusque-là emprunté à la ville routière Atlantique dont les bandes roulaient désormais à une allure normale. On espérait redémarrer la route Chicago-Los Angeles sous quinzaine. Le courant resterait rationné, mais la crise était passée.

Très intéressant, tout ça, mais pas pour Harriman. La pénurie causée par l'explosion de la centrale en orbite se résorbait de manière satisfaisante... fort bien. Mais ce qui lui importait, c'était que la cause des voyages interplanétaires venait de subir un revers dont elle risquait de ne

pas se relever.

Quand on avait mis au point les combustibles à isotopes artificiels de Harper et Erickson, trois ans auparavant, il avait semblé qu'outre la solution au dilemme d'une source d'énergie incroyablement dangereuse, mais absolument nécessaire à la vie économique du continent, on avait, en même temps, trouvé un moyen facile de réaliser les voyages interplanétaires.

On avait installé la pile de l'Arizona à bord de la plus grosse fusée des Antipodes, propulsée par le combustible isotopique créé dans la pile elle-même, et on avait placé le tout en orbite autour de la Terre. Une fusée plus petite faisait la navette entre le satellite et la Terre, apportant le ravitaillement à l'équipe de surveillance, et rapportant sur Terre les combustibles radioactifs synthétiques nécessaires à la technique terrestre assoiffée d'énergie.

En tant qu'administrateur de la compagnie énergétique, Harriman avait soutenu le projet de centrale en orbite... avec une arrière-pensée : munir une fusée du combustible fabriqué dans le satellite et, ainsi, réaliser presque tout de suite le premier voyage vers la Lune. Il n'avait même pas tenté de troubler le sommeil du ministère de la

Défense ; il ne voulait pas de subvention officielle – l'affaire était sûre, n'importe qui pouvait la faire, mais ce serait lui qui la *ferait*. Il avait la fusée ; bientôt il aurait le carburant.

La fusée était un ex-cargo de sa propre ligne des Antipodes. Il avait fait remplacer ses moteurs à combustible chimique et supprimer ses ailerons. Elle attendait toujours, prête pour le combustible, l'ex-*Ville-de-Brisbane*, rebaptisée *Santa-Maria*.

Mais le carburant tardait. Il en fallait d'abord pour la navette ; les besoins d'un continent rationné en courant venaient ensuite – et ces besoins croissaient plus vite que la centrale en orbite ne pouvait produire. Loin d'être prête à lui fournir ce qu'il fallait pour un « inutile » voyage lunaire, la compagnie s'était mise à exploiter les piles à eau lourde et sels d'uranium du type Curie, à basse température, de faible rendement mais de sécurité optimale, pour répondre à la demande grandissante, plutôt que de construire et de lancer d'autres satellites.

Hélas, les piles Curie ne reproduisaient en rien les conditions régnant à l'intérieur des étoiles, nécessaires à la génération des combustibles requis pour une fusée atomique. Harriman avait fini par estimer, à regret, qu'il lui faudrait recourir

aux pressions politiques pour obtenir les priorités indispensables à l'acquisition de carburant pour sa *Santa-Maria*.

Puis la centrale en orbite avait explosé.

La voix de Dixon l'arracha à ses mornes réflexions.

« Le rapport d'activité paraît satisfaisant, messieurs. Sauf objection, on enregistrera son acceptation. Vous noterez que dans les quatre-vingt-dix jours à venir, nous aurons retrouvé le niveau énergétique atteint avant que nous soyons forcés de fermer la pile de l'Arizona.

— Mais rien n'est prévu pour l'avenir, fit remarquer Harriman. Pas mal de bébés sont nés depuis que nous sommes là, assis à délibérer.

— S'agit-il d'une objection au rapport, D.D. ?

— Non.

— Bien. Passons au rapport des relations publiques. Laissez-moi attirer votre attention sur le premier point, messieurs. Le vice-président chargé des relations publiques recommande l'établissement d'un programme d'annuités, d'allocations, de bourses et ainsi de suite pour les personnes à la charge de l'équipage du satellite et du pilote du *Charon* : voyez l'appendice C. »

Un administrateur assis en face de Harriman – Phineas Morgan, président du trust de l'alimentation Cuisine SARL – protesta : « Qu'est-ce que c'est que ça, Ed ? Je déplore leur mort, bien sûr, mais on leur payait des salaires énormes et on leur avait souscrit des assurances. Pourquoi cette aumône ? »

Harriman grommela : « Payez, voilà mon avis. C'est une paille. Et on ne chicane pas la paille au bœuf qui tire la charrue. »

Morgan protesta : « Une paille ! Plus de neuf cent mille dollars.

— Un instant, messieurs, intervint le vice-président chargé des relations publiques. Si vous voulez bien vérifier la répartition des fonds, monsieur Morgan, vous constaterez que quatre-vingt-cinq pour cent de la somme ira à la publicité faite autour de ces dons. »

Morgan loucha sur les chiffres. « Pourquoi ne pas l'avoir dit ? Ma foi, je pense que ces dons entrent dans les frais généraux inévitables, mais c'est un fâcheux précédent.

— Sans eux, pas de publicité.

— Oui, mais... »

Dixon rappela vivement à l'ordre : « M. Harriman a voté l'acceptation. Veuillez

signaler vos décisions. » Le tableau de pointage s'éclaira tout en vert ; même Morgan, après une hésitation, vota la dépense. « Le point suivant touche au même sujet, reprit Dixon. Une certaine Mme... euh... Garfield, par le biais de ses avocats, nous prétend responsables de l'infirmité congénitale de son quatrième enfant dont elle aurait accouché juste au moment où la centrale en orbite explosait. Mme Garfield se serait alors trouvée sur le méridien situé en dessous. Elle réclame un demi-million de dommages et intérêts. »

Morgan dévisagea Harriman. « Delos, je suppose que vous voudrez régler cette affaire par conciliation ?

— Ne soyez pas ridicule. On ira au procès.

Dixon sursauta. « Quoi, D.D. ? Je pensais qu'on transigerait pour dix ou quinze mille dollars... et c'est ce que j'allais recommander. Je m'étonne que le juridique en ait référé aux relations publiques.

— C'est pourtant évident ; c'est de la dynamite, cette histoire. Mais il faut se battre sans tenir compte de la fâcheuse publicité que ça risque de nous faire. Ça n'a rien à voir avec l'autre cas. Mme Garfield et son moutard ne sont pas de chez nous. Et n'importe quel imbécile sait qu'on ne peut agir

sur un bébé par la radioactivité à sa naissance. Il faut à tout le moins attaquer le plasma germinatif de la génération précédente. En troisième lieu, si on laisse courir cette fois-ci, on aura des procès sur les bras pour tous les œufs à deux jaunes pondus à partir de maintenant. Il faut un compte ouvert pour nos défenseurs et pas un cent pour un compromis.

— Ça va coûter cher, fit observer Dixon.

— Moins que de se coucher. S'il le faut, on achètera le juge. »

Le responsable des relations publiques chuchota à l'oreille de Dixon, puis dit : « Je soutiens le point de vue de M. Harriman. Telle est la recommandation de mon service. »

On vota l'approbation.

« Ensuite, continua Dixon, il y a toute une série de plaintes, à la suite du ralentissement des villes routières en vue d'utiliser leur courant pendant la crise. Les gens nous accusent de leur avoir fait manquer des affaires, perdre du temps, rater ceci ou cela, mais tout se base sur le même point. Le plus épineux, c'est peut-être la plainte déposée par un actionnaire, qui soutient que la Routière et notre compagnie sont tellement liées que la décision de nous recéder du courant négligeait les

intérêts des actionnaires de la Routière. Delos, c'est votre secteur. Voulez-vous la parole ?

— Oh ! rien à craindre là-dessus.

— Pourquoi ?

— Ce sont des procès pour du beurre. Notre société n'est pas responsable. J'ai veillé à ce que ce soient la Routière qui propose la vente de son courant, car j'avais prévu ce qui se passe maintenant. Et les conseils d'administration des deux compagnies n'ont aucun lien, du moins sur le papier. C'est pour ça qu'il existe des prête-nom. N'y pensez plus ; pour chaque plainte que vous avez là, la Routière en a une douzaine. On gagnera tous les procès.

— Qu'est-ce qui vous donne une telle certitude ?

— Ma foi...» Harriman s'adossa et passa une jambe par-dessus le bras de son fauteuil. «... il y a pas mal d'années, j'étais grouillot à la Western Union. En attendant les courses, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, y compris le contrat imprimé au dos des formulaires télégraphiques. Vous vous rappelez ? C'étaient de grands feuillets de papier jaune. Quand on écrivait un message au recto, on acceptait, du même coup, le contrat imprimé en tout petits caractères, au verso. Mais la plupart des gens ne s'en rendaient pas compte.

Savez-vous à quoi ce contrat astreignait la compagnie ?

— A envoyer un télégramme, je suppose.

— À rien. La compagnie promettait de tenter d'acheminer le message, à dos de chameau ou d'escargot ou par toute autre méthode aussi aérodynamique, si cela convenait mais, en cas d'échec, on ne pouvait la tenir pour responsable. J'ai lu ces conditions jusqu'à les savoir par cœur. C'est le plus joli morceau de prose que j'aie jamais vu. Depuis lors, tous mes contrats ont été formulés selon le même principe. Quiconque intente un procès à la Routière découvrira qu'on ne peut la poursuivre pour des raisons impliquant le facteur temps, parce qu'il n'entre pas en ligne de compte. En cas d'immobilisation complète, ce qui ne s'est encore jamais produit, la Routière n'est responsable que du coût du fret ou du billet voyageur. Donc, ne vous frappez pas. »

Morgan se redressa sur son siège. « D.D., je décide de me rendre à ma maison de campagne par la Routière, ce soir, et une panne m'empêche d'arriver avant demain matin. Vous voulez dire que la Routière est inattaquable ? »

Harriman sourit : « Elle l'est même si vous mourez de faim en chemin. Mieux vaut utiliser

vosre hélicoptère. » Il se tourna vers Dixon. « Je propose de laisser traîner ces procès et la Routière mener le bal pour nous. »

« Au terme de l'ordre du jour, annonça Dixon un peu plus tard, il reste le temps pour que notre collègue, M. Harriman, parle d'un sujet de son choix. Il n'a pas annoncé lequel il aborderait, mais nous l'écouterons jusqu'à ce que vous décidiez de lever la séance. »

Morgan lança à Harriman un regard plein d'aigreur. « Je propose qu'on lève la séance. »

Harriman sourit. « Pour deux cents, je vous appuierai et je vous laisserai crever de curiosité. » La motion resta lettre morte, personne ne l'ayant soutenue. Il se leva. « Monsieur le président du conseil d'administration, mes amis... » Il regarda alors Morgan. « ... et associés, comme vous le savez, je m'intéresse aux voyages interplanétaires. »

Dixon le regarda de travers. « Vous n'allez pas remettre ça, Delos ! Si je ne présidais pas, je proposerais moi-même de lever la séance.

— Je remets ça, reconnut Harriman, maintenant et à jamais. Écoutez-moi jusqu'au bout. Il y a trois ans, quand nous avons été forcés

d'expédier la pile de l'Arizona en orbite, il semblait que nous pourrions en retirer un bénéfice grâce aux voyages interplanétaires. Certains d'entre vous se sont joints à moi pour fonder la société des Voies spatiales, à fins d'expérimentation, d'exploration... et d'exploitation.

» L'espace nous appartenait. On pouvait modifier des fusées orbitales et les envoyer vers la Lune... puis, à partir de là, n'importe où ! Il s'agissait juste de le faire. Les seuls problèmes restants étaient financiers... et politiques.

» En fait, les problèmes d'ingénierie en la matière sont résolus depuis la Seconde Guerre mondiale. Il y a belle lurette que la conquête de l'espace n'est qu'affaire d'argent et de politique. Il semblait que le procédé Harper-Erickson avec ses conséquences... fusée orbitale, carburant économique et pratique... la mettait à portée de main, si près que je n'ai vu aucun mal à ce qu'on alloue les premiers contingents de combustible issus de la centrale spatiale à l'industrie. »

Il lança un regard à la ronde. « Je n'aurais pas dû me taire. J'aurais dû crier, j'aurais dû vous harceler et vous empoisonner tant et si bien que vous m'auriez alloué du combustible pour vous débarrasser de moi. Car on a laissé passer notre

meilleure chance. Le satellite a disparu, la source de combustible aussi. Même la navette a disparu. Nous revoilà en 1950. Par conséquent...»

Il marqua une nouvelle pause. « Par conséquent... je propose que nous construisions une fusée interplanétaire et que nous l'envoyions sur la Lune ! »

Dixon rompit le silence. « Delos, vous déraisonnez ! Vous venez de dire que ce n'était plus possible. Maintenant, vous parlez de construire une fusée.

— Je n'ai pas dit que c'était impossible, mais que nous avons laissé filer notre meilleure chance. L'heure est aux voyages interplanétaires. Chaque jour, ce globe devient un peu plus surpeuplé. En dépit des progrès techniques, la ration alimentaire quotidienne est inférieure à ce qu'elle était il y a trente ans... et il naît quarante-six bébés à la minute, soixante-cinq mille par jour, vingt-cinq millions par an. Notre race va se frayer un chemin vers les planètes ; et si on possède ne serait-ce que le sens de l'initiative que Dieu a alloué à l'huître, on va l'y aider !

» Oui, on a laissé filer notre meilleure chance ; mais les détails de la mise au point peuvent se résoudre. La seule question est de savoir qui

paiera la note. C'est pourquoi je m'adresse à vous, messieurs, car ici, dans cette pièce, se trouve le capital financier de notre planète. »

Morgan se leva. « Monsieur le président, si on en a fini avec les affaires de la *compagnie*, je me permets de prendre congé, avec votre accord. »

Dixon hocha la tête. Harriman dit : « Adieu, Phineas. Je ne vous retiens pas. Bien, comme je vous le disais, c'est une question d'argent, et l'argent se trouve ici. Je propose que nous financions un voyage vers la Lune. »

Cette proposition ne déclencha aucune agitation ; ils connaissaient leur Harriman. Dixon dit aussitôt : « Y a-t-il quelqu'un pour appuyer la proposition de D.D. ? »

— Un instant, monsieur le président, intervint Jack Enteza, président de la Société de divertissement des deux continents. Je veux poser quelques questions à Delos. » Il se tourna vers Harriman. « D.D., vous savez que j'ai marché avec vous quand vous avez lancé les Voies spatiales. Ça me semblait une entreprise bon marché et dont on pouvait peut-être tirer profit sur le plan éducatif et scientifique. Je n'ai jamais eu foi dans des paquebots de l'espace qui feraient le service de

planète à planète : trop fantaisiste. Disons que j'accorde quelque considération à vos rêveries, comment est-ce que vous vous proposez d'aller sur la Lune ? Vous admettez que vous n'avez plus de combustible. »

Harriman souriait toujours. « Pas de blague, Jack ; je sais pourquoi vous avez marché. La science ne vous intéresse pas, vous n'avez jamais donné un sou pour la recherche. Vous vouliez le monopole des films et de la télévision pour votre chaîne. Vous l'aurez si vous continuez à me soutenir, autrement je signe avec Passe-Temps ; ils paieront, rien que pour vous faire une crasse. »

Enteza lui jeta un regard soupçonneux. « Qu'est-ce que ça me coûtera ?

— Tout, jusqu'à votre dernière chemise, votre dernière dent et l'alliance de votre femme... à moins que Passe-Temps ne paie davantage.

— Sacré Delos, vous êtes plus tordu que la patte arrière d'un chien.

— De votre part, Jack, c'est un compliment. On fera affaire. Maintenant, quant à la manière dont je m'y prendrai pour aller dans la Lune, la question est idiote. Il n'y a personne ici qui connaisse un mécanisme plus complexe qu'un couteau et une fourchette. Vous êtes incapable de

distinguer une clef anglaise pour gaucher d'un moteur à réaction, et vous me demandez de vous soumettre les plans d'un vaisseau spatial !

» Eh bien, je vais vous le dire, comment j'irai dans la Lune. Je louerai les services des meilleurs ingénieurs, je leur donnerai ce qu'ils veulent, je veillerai à ce qu'ils aient tout l'argent qu'ils exigeront, je leur prodiguerai de bonnes paroles pendant des heures, puis je prendrai du recul et je les regarderai faire. Je dirigerai l'affaire comme on a dirigé le projet Manhattan... la mise au point de la première bombe atomique. Le gars qui dirigeait le projet Manhattan aurait été incapable de faire la différence entre un neutron et sa tante, mais il a obtenu des résultats. Ils ont résolu le problème de *quatre façons différentes*. C'est pourquoi la question du carburant ne m'inquiète guère ; on en aura un... on en aura même plusieurs.

— Et si ça marche ? lança Dixon. Il me semble que vous nous demandez de pousser la compagnie à la faillite pour réaliser un exploit sans valeur réelle, à part sa valeur purement scientifique, et pour un spectacle unique. Je ne suis pas contre vous... Cela ne me ferait rien de miser dix, quinze mille dollars sur une entreprise valable... mais, là, je n'y vois aucun intérêt commercial. »

Harriman, s'appuyant sur le bout des doigts, fusilla du regard la longue table d'hommes d'affaires. « Dix ou quinze mille chewing-gums usagés ! Dan, j'ai l'intention de vous extorquer deux millions *au moins*... Et, avant qu'on en ait fini, vous réclamerez à tue-tête d'autres actions. C'est la plus grande affaire immobilière depuis que le pape a partagé le Nouveau Monde. Ne me demandez pas sur quoi on réalisera du profit ; je suis dans l'impossibilité de vous faire le détail... mais je peux évaluer le gros. L'actif, ce sera une planète, Dan, *toute une planète*, et vierge. Et d'autres planètes ensuite. Si on ne trouve pas le moyen de se sucrer là-dessus, autant réclamer tout de suite l'aide sociale. C'est comme si on vous offrait Manhattan pour vingt-quatre dollars et une caisse de whisky.

— A vous entendre, c'est la chance de notre vie, marmonna Dixon.

— La chance de notre vie, mon œil ! C'est la plus belle chance de toute l'histoire humaine. Il pleut de la soupe ; prenez un baquet. »

À côté d'Enteza était assis Gaston P. Jones, directeur de la Trans-America et six ou sept autres banques, l'un des hommes les plus riches de l'assemblée. Il secoua délicatement cinq

centimètres de cendre de cigare, puis dit sèchement : « M. Harriman, je vous vends ma part entière d'intérêts dans la Lune, présents et à venir, pour cinquante cents. »

Harriman parut enchanté. « Marché conclu ! »

Enteza, qui écoutait cet échange en tirant sur sa lèvre inférieure d'un air soucieux, prit la parole : « Une minute, monsieur Jones... je vous en donne un dollar.

— Un dollar cinquante, lança Harriman.

— Deux dollars, renchérit lentement Enteza.

— Cinq ! »

Ils montèrent ainsi jusqu'à dix dollars. Enteza laissa Harriman emporter l'enchère et se renfonça dans son fauteuil, l'air pensif. Harriman lança un regard heureux autour de lui : « Lequel de vous, brigands, est avocat ? » La question était de pure forme ; sur dix-sept administrateurs, il y avait là le pourcentage normal – onze, pour être exact – d'avocats. « Hé, Tony, poursuivit-il, vous voulez bien me rédiger sur-le-champ un contrat qui entérine cette transaction de manière inattaquable ? Tous les intérêts de M. Jones, droits, titres, intérêts implicites, à venir, directs ou par le truchement d'actions, actuellement détenus ou devant être acquis, etc., et bourrez-moi ça de

latin. L'idée de base, c'est que tous les intérêts que M. Jones détient à ce jour sur la Lune ou pourra acquérir sont à moi pour dix dollars payés comptant. » Et Harriman plaqua un billet de dix dollars sur la table. « D'accord, monsieur Jones ? »

Jones eut un bref sourire. « D'accord, mon jeune ami. » Il empocha le billet. « Je l'encadrerai pour mes petits-enfants... afin de leur montrer comme il est facile de faire de l'argent. » Le regard d'Enteza allait de Jones à Harriman.

« Bien ! dit ce dernier. Messieurs, Jones vient d'établir le prix du marché pour les intérêts d'une seule personne sur la Lune. Vu que notre planète compte environ trois milliards d'habitants, cela fixe le prix de la Lune à trente milliards de dollars. » Il sortit une liasse de coupures. « Il y a d'autres gogos ? J'achète toutes les parts offertes à dix dollars l'unité.

— J'offre vingt ! » s'écria Enteza.

Harriman le regarda, peiné. « Jack... pas de ça ! On fait équipe. Prenons les parts ensemble, à dix dollars. »

Dixon les rappela à l'ordre. « Messieurs, veuillez attendre qu'on ait levé la séance pour vos petites transactions. Y a-t-il quelqu'un pour

appuyer la motion de M. Harriman ?

— Je dois bien à M. Harriman d'appuyer sa motion... et sans réserve, dit Gaston Jones. Passons au vote. »

Personne n'éleva d'objections, on vota. Le résultat s'établit à onze voix contre trois pour Harriman (Harriman, Strong et Enteza). Il bondit avant qu'on ait pu proposer de lever la séance et déclara : « Je m'y attendais. Mon vrai but, le voici : puisque les voyages interplanétaires n'intéressent plus la compagnie, celle-ci acceptera-t-elle de me vendre tout ce dont je peux avoir besoin comme installations, brevets, procédés, etc., actuellement détenus par la compagnie, se rapportant aux voyages interplanétaires et sans rapport avec la production d'énergie sur notre planète ? Notre brève lune de miel avec la centrale en orbite a permis de constituer une réserve ; je désire l'utiliser. Rien d'officiel : juste un vote selon lequel la compagnie adopte pour politique de m'aider en tous domaines ne risquant pas de léser ses intérêts essentiels. Qu'en pensez-vous, messieurs ? Cela vous débarrassera de moi. »

Jones se replongea dans la contemplation de son cigare. « Messieurs, je ne vois aucune raison de refuser, et je parle en spectateur désintéressé.

— Je pense que c'est possible, Delos, reconnut Dixon. Seulement, nous ne vous vendons rien : nous vous *prêtons*. De la sorte, si vous empochez le gros lot, la compagnie y possédera tout de même quelque intérêt.

» Quelqu'un a-t-il une objection ? » demanda-t-il à l'assemblée.

Pas d'opposition ; on enregistra que telle serait désormais la politique de la compagnie, et on leva la séance. Harriman cessa de chuchoter avec Enteza et prit rendez-vous avec lui. Gaston Jones, à la porte, parlait discrètement avec le président Dixon. Il se pencha vers Strong, l'associé de Harriman.

« George, puis-je vous poser une question personnelle ?

— Je ne jure pas d'y répondre, mais je vous écoute.

— Je vous ai toujours considéré comme ayant les pieds sur la terre. Alors, dites-moi... pourquoi marchez-vous avec Harriman ? Il est fou à lier. »

Strong prit un air penaud. « Je devrais dire le contraire, Harriman est mon ami... mais je ne peux pas. Et pourtant, bon sang ! chaque fois que Delos a une de ses folles intuitions, ça tourne bien. Je déteste suivre ses traces, ça me rend nerveux,

mais j'ai appris à faire davantage confiance à son flair qu'aux rapports financiers de n'importe quel expert. »

Jones haussa un sourcil. « Il a le don de tout transformer en or, comme Midas ?

— C'est à peu près ça.

— Eh bien, souvenez-vous de ce qui est arrivé au roi Midas... en fin de compte. Au revoir, messieurs, et bonne journée. »

Harriman avait laissé Enteza ; Strong le rejoignit. Dixon demeura à les observer, tout pensif.

2

La maison de Harriman avait été bâtie au moment où tous ceux qui le pouvaient abandonnaient les grands centres et s'enterraient. Au-dessus du sol s'élevait la chaumière idéale à la Cape Cod, aux planches dissimulant un épais blindage, avec de délicieux parterres habilement dessinés ; au-dessous du sol, il y avait quatre ou

cinq fois plus de surface à l'abri de tout, sauf d'un coup direct, avec approvisionnement d'air autonome doté de mille heures de réserve. Durant les Années de Folie, le mur du jardin avait été remplacé par un mur d'aspect identique, mais capable d'arrêter n'importe quoi, excepté un tank. Les portes elles-mêmes, loin d'être des points faibles, comprenaient des dispositifs aussi loyaux à leur maître que de bons chiens de garde.

En dépit de ses caractéristiques de forteresse, la maison était confortable. Elle était aussi des plus onéreuses à entretenir.

Harriman ne se souciait pas de la dépense ; Charlotte aimait cette maison, qui l'occupait. Au début de leur mariage, elle avait vécu sans se plaindre dans un minuscule meublé au-dessus d'une épicerie. Si, maintenant, sa femme aimait jouer les châtelaines, Harriman n'y voyait aucun inconvénient.

Mais il allait se risquer dans une nouvelle entreprise au budget réduit. À un moment de la partie, les quelques milliers de dollars par mois des dépenses de la maisonnée pouvaient faire la différence entre le succès et les huissiers. Ce soir-là, après que les domestiques eurent apporté le café et le porto, il attaqua.

« Ma chérie, je me demandais si tu aimerais passer quelques mois en Floride. »

Charlotte ouvrit de grands yeux.

« En Floride ? Delos, qu'est-ce qui te prend ? La Floride est intolérable à cette saison.

— En Suisse, alors. Choisis ton endroit. Prends de vraies vacances, aussi longues que tu voudras.

— Delos, tu mijotes quelque chose. »

Harriman soupira. « Mijoter quelque chose » constituait le crime indicible et impardonnable pour lequel n'importe quel mâle de nationalité américaine pouvait se voir inculpé, jugé et condamné à une lourde peine en un seul souffle. Il se demanda comment on en était arrivé au point que la moitié masculine de la race humaine devait toujours se comporter selon la logique et les règles de la moitié féminine, tel un morveux face à un professeur des plus sévères.

« En un sens, peut-être bien. On sait toi et moi que cette maison est un gouffre financier. J'envisage de la fermer, voire de la vendre ; elle a pris de la valeur. Ensuite, on pourra bâtir quelque chose de plus moderne et qui ressemble un peu moins à un abri anti-atomique. »

Un instant, Mme Harriman se laissa distraire. « J'ai toujours pensé que ce serait charmant de

construire autre chose, Delos... un petit chalet au creux des montagnes... sans prétention, pas plus de deux ou trois domestiques. Mais dans l'intervalle, on ne fermera pas cette maison-ci pour autant. Après tout, il faut bien vivre quelque part...

— Je ne pensais pas à faire construire tout de suite, fit-il prudemment.

— Pourquoi pas ? On n'est plus si jeunes, Delos. Si on veut profiter de la vie, on ferait mieux de ne pas trop tarder. Tu n'as pas besoin de t'en occuper ; j'arrangerai tout. »

Harriman étudia en son for intérieur la possibilité de la laisser bâtir pour l'occuper. S'il mettait de côté l'argent pour son « petit » chalet, elle vivrait dans un hôtel à proximité du terrain choisi... et il pourrait vendre cette monstruosité où ils vivaient. Avec la plus proche ville routière à moins de quinze kilomètres, la propriété rapporterait plus que ne coûterait la nouvelle maison de Charlotte, et il économiserait la dépense mensuelle.

« Tu as peut-être raison, reconnut-il. Mais suppose que tu construises tout de suite ; tu n'habiteras pas ici ; tu surveilleras le moindre détail de la nouvelle maison. Je pense qu'on

devrait se débarrasser de celle-ci ; ça ne vaut pas la peine de payer les impôts et l'entretien...»

Elle secoua la tête. « Hors de question, Delos. Je me sens chez moi, ici. »

Il écrasa un cigare à peine entamé. « Je regrette, Charlotte, mais tu vas devoir choisir. Si tu bâtis, tu ne peux pas rester ici. Si tu restes ici, on ferme ces catacombes, on renvoie une douzaine de ces parasites que j'y croise sans cesse et on habite la petite maison en surface.

— Renvoyer les domestiques ? Delos, si tu penses que je me chargerai de t'entretenir ton foyer sans être secondée comme il faut, tu peux...

— Ça suffit. » Il se leva et jeta sa serviette. « Il n'y a pas besoin d'un bataillon de domestiques pour tenir un foyer. Quand on s'est mariés, tu n'avais *aucun* domestique, et tu lavais et repassais mes chemises par-dessus le marché. Mais ça ne nous empêchait pas d'avoir un foyer. Ici, ce sont les domestiques les maîtres des lieux. On va se débarrasser de toute la smala, sauf la cuisinière et un homme à tout faire. »

Elle ne parut pas l'entendre. « Delos, rassieds-toi et reste calme ! Qu'est-ce que cette chasse aux dépenses ? Tu as des ennuis ? Oui ? Réponds-moi ! »

Il s'assit avec lassitude et répliqua : « A-t-on besoin d'avoir des ennuis pour vouloir diminuer les dépenses superflues ?

— Dans ton cas, oui. De quoi s'agit-il ? Et ne tourne pas autour du pot.

— Écoute, Charlotte, voilà longtemps qu'on a passé un accord : ne plus parler affaires en dehors du bureau. Quant à la maison, elle n'a pas besoin d'être aussi vaste. Ce n'est pas comme si on avait toute une nichée d'enfants à loger.

— Oh ! Tu me le reproches encore !

— Allons donc, Charlotte, reprit-il malgré sa fatigue, je ne t'ai jamais rien reproché et je ne te reproche rien. Je me suis contenté de suggérer qu'on voie un médecin ensemble afin de savoir pourquoi on n'avait pas d'enfants. Et depuis vingt ans tu me fais payer cette unique remarque. Mais tout ça, c'est le passé. Je voulais juste souligner le fait que deux personnes ne peuvent pas occuper vingt-deux pièces. Je paierai un prix raisonnable pour une maison neuve, si tu la veux, et je te donnerai largement de quoi pourvoir à son entretien. » Il faillit lui dire combien, puis se ravisa. « Ou alors, tu fermes celle-ci pour habiter le cottage. On va simplement cesser de jeter l'argent par les fenêtres... pour le moment. »

Elle se saisit des derniers mots. « “Pour le moment.” Que se passe-t-il, Delos ? De quelle manière vas-tu jeter cet argent par les fenêtres ? » Comme il restait coi, elle ajouta : « Très bien, si tu ne veux pas répondre, je demanderai à George et il me le dira, lui.

— Pas de ça, Charlotte, je te préviens. Je...

— Tu quoi ? » Elle le dévisagea. « Je n'ai pas besoin de parler à George ; je le devine rien qu'à te voir. Tu as le même air que le jour où tu es rentré pour m'annoncer que tu avais mis tout notre argent dans tes fusées !

— Charlotte, tu es injuste. Les Voies nous ont tout remboursé. Elles nous ont rapporté du fric à la pelle.

— Là n'est pas la question. Je sais pourquoi tu te comportes bizarrement : c'est ta vieille toquade de voyage sur la Lune qui te reprend. Eh bien, je refuse d'en entendre parler, tu as compris ? Je t'en empêcherai ; je ne suis pas tenue de supporter ça. Demain matin, je descends en ville, je vais voir M. Kamens et je trouverai bien comment te ramener à la raison. »

Il se maîtrisa avant de poursuivre. « Charlotte, tu n'as aucune raison de te plaindre. Quoi qu'il arrive, ton avenir est assuré.

— Tu crois que je souhaite être veuve ? »

Il la regarda, pensif. « Je me le demande.

— Espèce de brute sans cœur ! » Elle se dressa de tout son haut. « Plus un mot là-dessus, veux-tu ? » Et elle partit sans attendre la réponse.

Quand il arriva dans sa chambre, Jenkins, son valet, l'attendait, qui se leva en hâte et entreprit de lui préparer son bain. « Du balai, grommela Harriman. Je peux me déshabiller seul.

— Monsieur n'a besoin de rien d'autre ce soir ?

— De rien. Mais ne partez que si vous en avez envie. Asseyez-vous et prenez un verre... Ed, vous êtes marié depuis combien de temps ?

— Ce n'est pas de refus. » Le valet se servit. « Vingt-trois ans en mai.

— Et ç'a été comment ? Si je ne suis pas indiscret.

— Pas trop mal, monsieur. Bien sûr, il y a eu des moments...

— Je vois le topo. Ed, si vous ne travailliez pas pour moi, qu'est-ce que vous feriez ?

— On a souvent parlé, ma femme et moi, d'ouvrir un petit restaurant, rien de prétentieux, mais avec du cachet. Un endroit où des messieurs dégusteraient tranquillement un bon repas.

— Réservé aux hommes ?

— Non, pas uniquement... Mais ils auraient leur salon réservé. Même pas de serveuses. Je tiendrais la salle moi-même.

— Vous devriez chercher un fonds de commerce. À partir d'aujourd'hui, vous pouvez presque vous considérer comme à votre compte, Ed. »

3

Strong entra dans leur bureau le lendemain à neuf heures précises comme d'habitude et s'étonna de trouver Harriman déjà là. L'un ne voyait aucun mal à ne pas se montrer ; l'autre mettait un point d'honneur à arriver avant les employés.

Harriman tenait, d'une main, un globe terrestre et, de l'autre, un livre – l'*Almanach nautique*, nota Strong. Il leva à peine les yeux.

« Bonjour, George. Dis-moi, on a des contacts au Brésil ?

— Pourquoi ?

— J'ai besoin de quelques phoques savants qui parlent portugais, d'autres espagnol, ainsi que de trente ou quarante dans tous les États-Unis. Je constate quelque chose de très, très intéressant. Regarde... selon ces tables, la Lune se déplace d'un peu moins de vingt-neuf degrés de part et d'autre de l'équateur. »

Il appuya la mine d'un crayon sur le globe, qu'il fit tourner. « Comme ça. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Rien. Sauf que tu fais des marques de crayon sur un globe à soixante dollars.

— Et ça se dit marchand de biens ! Qu'est-ce qu'un homme possède, s'il a un bout de terrain ?

— Tout dépend des législations. D'habitude, les droits sur les minéraux et les autres droits sur le sous-sol échoient...

— Peu importe. Suppose qu'il achète l'ensemble sans renoncer à aucun droit ; jusqu'où le possède-t-il vers le bas, jusqu'où vers le haut ?

— Eh bien, il possède un cône dont le sommet est le centre de la Terre. Il y a eu des arrêts là-dessus, dans des cas de forages obliques et de concessions pétrolifères décalées. On estimait qu'il possédait aussi l'espace au-dessus de son terrain

sans limitation. Mais la jurisprudence a été modifiée au cours d'une série de procès, dès les débuts de l'aviation commerciale. Et ç'a été une bonne chose pour nous, sans quoi nous aurions à payer des droits chaque fois qu'une de nos fusées décolle pour l'Australie.

— Non, non, non, George ! Tu n'as pas bien lu les arrêts. On a établi un droit de passage, mais la *propriété* de l'espace au-dessus du sol demeure. Même ce droit de passage n'est pas absolu; tu peux bâtir une tour de trois cents mètres sur ton terrain à l'endroit précis où les avions, les fusées et autres engins ont coutume de passer, après quoi ils sont tous obligés de l'éviter sans qu'on puisse te poursuivre. Rappelle-toi, on a dû louer l'espace aérien au sud de Hughes pour s'assurer que des constructions ne viendraient pas boucher les voies d'accès. »

Strong prit un air pensif. « Oui, tu as raison. Le principe de la propriété du sol n'a pas changé : du centre de la Terre jusqu'à l'infini. Et après ? C'est une question purement théorique. Tu n'es pas disposé à payer un péage pour la circulation de ces vaisseaux spatiaux dont tu nous rebats les oreilles, non ? » Et il s'accorda un sourire pincé pour son trait d'esprit.

« Tu peux parier ta petite monnaie là-dessus. Il s'agit de tout autre chose. George... *Qui possède la Lune ?* »

La mâchoire de Strong en tomba littéralement.
« Delos, tu plaisantes.

— Pas du tout. Je te le redemande : si la loi déclare qu'un homme possède la tranche de ciel au-dessus de sa ferme jusqu'à l'infini, *qui possède la Lune ?* Regarde ce globe et dis-le-moi. »

Strong regarda. « Ça ne veut rien dire. Les lois terrestres ne s'appliquent pas à la Lune.

— Elles s'appliquent dans ce cas et c'est justement ce qui m'inquiète. La Lune reste toujours à la verticale d'une portion du globe limitée par le 29^e degré de latitude nord et le 29^e degré de latitude sud ; si un homme possédait toute cette portion de la Terre... les Tropiques, en gros... il posséderait aussi la Lune, non ? Au nom de toutes les théories de propriété immobilière qui font loi devant nos tribunaux. Et par dérivation directe, selon la sorte de logique qu'aiment les avocats, les divers propriétaires résidant sur cette ceinture du globe détiennent un titre, un titre vendable en bonne et due forme, de propriété sur la Lune, qui leur est en quelque sorte collectivement conféré. Le fait que l'attribution en

soit un peu vague ne doit guère gêner les hommes de loi : c'est le genre de titres sujets à contestation qui les enrichit chaque fois qu'il s'agit de régler une succession.

— C'est de la folie !

— George, quand apprendras-tu que la “folie” n'a rien d'une notion qui embarrasse un avocat ?

— Tu ne te disposes tout de même pas à acheter toute la zone tropicale, car c'est ce qu'il te faudrait faire ?

— Non, répondit lentement Harriman, non, mais ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'acheter les droits, titres et intérêts que peut avoir chacun des États souverains de cette zone sur la Lune. Si je pensais pouvoir procéder en douce, sans que les prix flambent, j'essaierais bien. On peut toujours acheter pour à peu près rien, si le vendeur juge sa marchandise sans valeur et tient à te la refiler avant que tu aies repris tes esprits.

» Mais j'ai un autre plan. George, je veux qu'on constitue des sociétés, des sociétés locales dans chacun de ces pays. Je veux que les législations de tous ces pays accordent en franchise les droits d'exploration et d'exploitation de la Lune à leurs sociétés locales, ainsi que le droit de revendiquer du sol lunaire pour leur pays, et que, bien sûr, tout

le crédit en revienne sur un plat d'argent à la société patriote qui en a eu l'idée. Et je veux opérer en toute discrétion, sans pots-de-vin trop élevés. Bien sûr, on gardera la mainmise sur ces sociétés. Voilà pourquoi j'ai besoin d'un troupeau de phoques savants. Il y aura de la bagarre un de ces jours sur la question de la propriété de la Lune ; je veux que tout soit prêt pour qu'on gagne, de quelque manière que les procès se présentent.

— Ça va coûter des sommes astronomiques. Or tu ne sais même pas si tu arriveras jamais sur la Lune, et encore moins si ça vaudra la peine d'y aller.

— On y arrivera ! Ça coûterait bien plus si on n'établissait pas nos droits de propriété. D'ailleurs, ce ne sera pas forcément cher : l'utilisation du pot-de-vin est un art homéopathique ; il ne sert que de catalyseur. Au milieu du siècle dernier, quatre Californiens sont arrivés à Washington avec quarante mille dollars en poche, pas un sou de plus. Quelques semaines plus tard, ils étaient à sec, mais le Congrès leur avait concédé pour un milliard de dollars de terrains où construire des chemins de fer. Toute l'astuce consiste à geler le marché. »

Strong secoua la tête. « Tes titres de propriété

ne vaudront rien, de toute façon. La Lune ne reste pas en place ; certes, elle passe *au-dessus* de terres qui ont des propriétaires... mais les oies sauvages en font tout autant.

— Et personne n'a de titres de propriété sur les oiseaux migrateurs. Je saisis. Mais la Lune reste *toujours* au-dessus de cette même zone. Si tu déplaces une pierre dans ton jardin, perds-tu pour autant tes droits de propriété dessus ? C'est comme cette série de procès sur les îles errantes du Mississippi, George : à mesure que la rivière se creusait de nouveaux lits, la terre se déplaçait, *mais il y avait toujours quelqu'un qui la détenait*. Dans le cas de la Lune, je veillerai à ce qu'on soit ce "quelqu'un". »

L'autre plissa le front. « Il me semble que ces procès sur les îles et leurs propriétaires riverains se sont réglés de diverses manières.

— On choisira les décisions qui nous favorisent. C'est comme ça que les femmes d'avocat peuvent s'acheter des manteaux de vison. Allons, George, au travail.

— Pour quoi faire ?

— Pour trouver l'argent.

— Ah ! » Strong parut soulagé. « Je croyais que tu voulais utiliser *notre* argent.

— Bien sûr. Mais ça ne suffira pas. Il servira au premier financement ; entre-temps, il nous faut trouver des moyens de faire affluer celui des autres. » Il pressa un bouton sur son plan de travail, et le visage de Saul Kamens, chef de leur service juridique, jaillit devant lui. « Hé ! Saul, vous pouvez venir, qu'on discute le bout de gras ? »

— Quoi que ce soit, répondez-leur *non*, répliqua l'avocat. J'arrange tout.

— Parfait. Maintenant, arrivez... On est en train de déménager l'enfer et j'ai une option sur les dix premiers lots. »

Kamens arriva sans hâte. Quelques minutes plus tard, Harriman lui avait expliqué son idée de revendiquer la Lune avant d'y avoir mis les pieds. « À part ces sociétés-écrans, ajouta-t-il, il nous faut une organisation capable de recevoir des contributions sans avoir à reconnaître un intérêt financier de la part du donateur. Dans le genre de la Société nationale de géographie. »

Kamens secoua la tête. « La Société nationale de géographie n'est pas à vendre.

— Qui a parlé de l'acheter ? On créera la nôtre.

— C'est ce que j'allais vous dire.

— Bon. À mon idée, on a besoin d'au moins une société à but non lucratif exempte d'impôts,

dirigée par des gens sûrs. Bien entendu, on conservera la majorité des votes. Il nous en faudra sans doute plus d'une : on les créera quand ça se révélera nécessaire. Et une société normale, *imposable*, qui ne réalisera aucun bénéfice jusqu'à ce qu'on soit prêts. L'idée est de laisser les sociétés non lucratives accaparer le prestige et la publicité, les autres gardant tous les profits, s'il y en a et quand il y en aura. On transférera les actifs d'une société à l'autre, pour des raisons toujours valables, de sorte que les sociétés non commerciales paient les dépenses. J'y pense, on ferait mieux d'avoir au moins deux sociétés ordinaires, afin de pouvoir laisser l'une faire faillite si on a besoin de jeter du lest. Voilà les grandes lignes. Mettez-vous au travail et arrangez tout pour que ce soit légal, d'accord ?

— Vous savez, Delos, ce serait quand même plus honnête si vous opériez revolver au poing.

— Un avocat qui parle d'honnêteté ! Peu importe, Saul, je n'ai l'intention de flouer personne.

— Hum !

— Je vais juste faire un tour sur la Lune. C'est ce que tout le monde paiera et c'est ce que tout le monde aura. Maintenant, débrouillez-vous pour

que tout soit légal, vous serez un amour.

— Ça me rappelle ce que l'avocat du vieux Vanderbilt lui a dit en pareille circonstance. "C'est merveilleux comme ça ! Pourquoi tout gâcher en le rendant légal !" Entendu, frère filou, je préparerai votre piège à gogos. Rien d'autre ?

— Si. Restez, vous pourriez avoir des idées. Demande à Montgomery de venir, George, veux-tu ? » Montgomery, le chef de publicité de Harriman, avait aux yeux de son patron deux vertus : lui être dévoué corps et âme, et savoir étudier une campagne de publicité pour convaincre le public que Godiva, au cours de sa fameuse chevauchée, portait une gaine Scandale, ou qu'Hercule attribuait sa force aux flocons d'avoine qu'il dégustait au petit déjeuner.

Il arriva avec un gros dossier sous le bras. « Je suis content que vous me fassiez venir, patron. Visez moi ça... » Il ouvrit son dossier sur le plan de travail et étala dessins et maquettes. « Le boulot de Kinsky... Brillant, ce petit gars ! »

Harriman referma le dossier. « À quoi sert ce projet ?

— Hein ? Aux Maisons du Monde nouveau.

— Je ne veux pas voir ça : on liquide les Maisons du Monde nouveau. Un instant, avant de

commencer à brailler. Que les gars continuent à bosser dessus ; je veux que les prix montent pendant qu'on liquide. Mais ouvrez vos oreilles et écoutez. » Il expliqua rapidement sa nouvelle entreprise.

Montgomery ne tarda pas à approuver. « Quand est-ce qu'on démarre et quel est le budget ?

— Tout de suite, et dépensez tout ce qu'il faut. Sans lésiner. C'est le plus gros truc qu'on a jamais entrepris. » Strong tiqua. Harriman enchaîna. « Passez là-dessus une bonne nuit sans sommeil. Venez me voir demain et on échangera des idées.

— Une seconde, patron. Vous comptez acquérir tous ces droits auprès des pays... heu... lunaires, les États au-dessus desquels passe la Lune, tandis qu'on lance une grande campagne sur le voyage dans la Lune et l'importance que ça présente pour chacun ? Vous n'allez pas vous trouver coincé ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile ? On obtiendra les droits *avant* la diffusion du moindre écho... et c'est vous et Kamens qui les obtiendrez. C'est votre premier boulot. »

Montgomery se mordilla l'ongle du pouce. « Bon, j'ai quelques petites idées. D'ici combien de temps faut-il que tout soit réglé ?

— Je vous laisse six semaines. Si ça ne vous suffit pas, autant me poster votre démission tatouée sur la peau de votre dos.

— Je vous la remets en main propre, si vous me tenez une glace.

— Zut ! Monty, je sais que vous n'aurez pas fini en six semaines. Mais faites vite ; on ne pourra pas encaisser un cent avant d'avoir réglé cette histoire de droits. Si vous lambinez, on crèvera de faim... et on n'ira pas sur la Lune. »

Strong intervint. « D.D., pourquoi s'embarrasser des revendications à la noix d'une bande de pays tropicaux mangés aux mites ? Si tu tiens tellement à aller dans la Lune, appelons Ferguson et liquidons le problème.

— J'aime ta manière directe. » Et Harriman fronça les sourcils. « Voyons voir... En 1845 ou 1846, un officier zélé de l'armée américaine conquiert la Californie. Tu sais ce qu'a fait le Département d'État ?

— Non.

— Il l'a obligé à la rendre. Il paraît qu'il n'avait pas tout à fait respecté les règles du jeu. Quelques mois plus tard, ils ont dû s'amuser à la reconquérir. Je ne veux pas que ça nous arrive. Ce n'est pas le tout de mettre le pied sur la Lune et de

la revendiquer ; encore faut-il que les tribunaux terriens entérinent ladite revendication... sans quoi, on se prépare des tas d'ennuis. Hein, Saul ? »

Kamens hocha la tête. « Rappelez-vous ce qui est arrivé à Christophe Colomb.

— Tout juste. Pas question de se laisser pigeonner comme lui. »

Montgomery recracha une rognure d'ongle. « Mais, patron... vous savez bien que les droits de propriété de ces républiques bananières ne vaudront pas un clou si je les obtiens. Pourquoi ne pas nous les faire concéder par l'ONU ? Ça réglerait tout. Je préfère me coltiner les Nations unies que deux douzaines de ces législatures à la noix. J'ai déjà un angle d'approche... On s'adresse au Conseil de sécurité et...

— Creusez-moi ça ; on l'utilisera plus tard. Vous n'appréciez pas toute la belle mécanique de mon plan, Monty. Bien sûr que ces droits qu'on nous aura concédés ne vaudront rien, sinon des tas d'ennuis pour tous ceux qui voudraient nous intenter des procès. Mais c'est justement ça qui importe. Écoutez : on va sur la Lune, ou on paraît sur le point d'y aller. Tous ces petits États se mettent alors à revendiquer ; on canalise le tout grâce aux sociétés-écrans auxquelles ils ont vendu

leurs droits. Où est-ce qu'ils vont glapir ? Devant l'ONU, bien sûr. À noter que les grands pays riches, ceux qui comptent, se situent tous dans la zone septentrionale tempérée. Ils découvrent sur quoi se fondent les revendications et jettent un regard effaré sur le globe. La Lune ne passe au-dessus d'aucun d'entre eux. Le plus vaste, la Russie, ne possède pas un grain de sable au sud du 29^e parallèle nord. Donc, ils rejettent tous ces revendications.

» Tous ? Non, les États-Unis renâclent, reprit Harriman. *La Lune passe au-dessus de la Floride et de la partie méridionale du Texas.* Washington est perplexe. Est-ce qu'ils doivent soutenir les pays tropicaux et défendre la théorie traditionnelle de la propriété terrienne, ou affirmer que la Lune appartient à tout le monde ? Ou encore revendiquer la Lune pour eux seuls, sous prétexte que ce sont des Américains qui y ont mis le pied les premiers ?

» C'est à ce moment qu'on sort de notre terrier. Il apparaît alors que la fusée lunaire appartenait à une société à but non lucratif établie par les Nations unies, que toutes les dépenses ont été payées par elle...

— Minute ! dit Strong. J'ignorais que l'ONU

pouvait créer des sociétés.

— Sache qu'elle le peut, répondit son associé. Pas vrai, Saul ? » Kamens approuva. « Du reste, continua Harriman, j'ai déjà cette société. Je l'ai montée il y a plusieurs années. Elle peut mener toute activité scientifique ou éducative, et ça, mes enfants, ça couvre pas mal de domaines. Revenons à nos moutons : cette société, fille des Nations unies, prie sa maman de proclamer la colonie lunaire territoire autonome sous la protection de l'ONU. On ne demande pas tout de suite l'admission à l'Assemblée, parce qu'on veut que l'affaire reste simple.

— Il la trouve simple ! dit Montgomery.

— Comme bonjour. Cette nouvelle colonie sera un État souverain *de facto* possédant toute la Lune et... écoutez bien... habilité à acheter, vendre, édicter des lois, octroyer des titres de propriété, instituer des monopoles, percevoir des droits de douane, etc. *Et c'est nous qui posséderons cet État.*

» Pourquoi ? Parce que les pays riches seront bien en peine d'imaginer plus légal que les revendications des États tropicaux. Ils ne s'accorderont jamais sur le partage du butin au cas où ils recourraient à la force, et les autres grandes

puissances que les États-Unis ne laisseront jamais ces derniers s'accaparer la Lune. Ils choisiront la solution la plus facile en faisant mine de laisser le titre de propriété à l'ONU. Le vrai titre, qui donnera le contrôle de toutes les questions économiques et juridiques, sera pour nous. Vous voyez, maintenant, Monty ? »

Montgomery sourit grand. « Du diable si je trouve ça nécessaire, patron ! Mais j'admire. C'est superbe.

— Je ne trouve pas, grommela Strong. Delos, je t'ai déjà vu monter des affaires tortueuses, mais là, c'est le bouquet. Je pense que tu te laisses griser par le plaisir de goupiller des combines dans lesquelles il y a au moins une personne qui se fait doubler. »

Harriman tira sur son cigare avant de répondre. « Je m'en fiche, George. Appelle ça comme tu veux, une escroquerie, même, peu m'importe. *Je vais sur la Lune*. S'il faut manipuler un million de bonshommes, je le ferai.

— Mais on peut s'y prendre autrement.

— Bien. De quelle façon, selon toi ?

— Je constituerais une société anonyme banale. J'obtiendrais du Congrès une résolution faisant d'elle l'instrument officiel du gouvernement

américain...

— À coups de pots-de-vin ?

— Pas forcément. Le jeu des influences et quelques pressions suffiraient. Puis je m'attellerais à la chasse à l'argent et je m'embarquerais.

— Et les États-Unis posséderaient la Lune ?

— Bien entendu », répondit l'autre avec quelque raideur.

Harriman se leva pour arpenter la pièce. « Tu ne comprends rien, George. La Lune n'est pas faite pour être la propriété d'un seul pays, ni même des États-Unis.

— Tu la crois faite pour être ta propriété personnelle, je suppose ?

— Ma foi, si je la possède rien qu'un moment, je m'abstiendrai d'en faire mauvais usage et je veillerai à ce que tout le monde suive mon exemple. Bon sang ! le nationalisme devrait s'arrêter aux limites de la stratosphère. Est-ce que tu t'imagines ce qui arriverait si les États-Unis revendiquaient la Lune pour eux seuls ? Les autres nations ne reconnaîtraient jamais leurs droits. La Lune deviendrait une pomme de discorde permanente au sein du Conseil de sécurité, alors qu'on commençait tout juste à envisager de pouvoir faire des affaires sans devoir craindre une

guerre tous les quatre matins. Les autres pays auraient, et à juste titre, une frousse épouvantable des États-Unis. Ils n'auraient qu'à lever la tête pour voir dans le ciel, chaque nuit, la principale base atomique américaine qui les regarderait de haut. Tu crois qu'ils se tiendraient tranquilles ? Non, ils essaieraient de se tailler un croissant pour leur usage national. La Lune est trop grande pour que quiconque la tienne tout entière. On y établirait d'autres bases, et bientôt éclaterait la pire guerre que cette planète ait jamais vue... tout ceci par notre faute.

» Non, il faut un arrangement que tout le monde soit obligé de respecter, et c'est ce qu'il faut préparer, en pesant toutes les conséquences, quitte à nous camoufler jusqu'à la mise en œuvre de notre plan.

» Et puis, George, si on revendiquait la Lune au nom des États-Unis, où serait-on, nous, les hommes d'affaires ?

— Aux leviers de commande.

— Mon œil. On nous videra. Le Département de la Défense dira : "Merci, monsieur Harriman. Merci, monsieur Strong. Maintenant, on prend l'affaire en main dans l'intérêt de la sécurité nationale. Vous pouvez rentrer chez vous !" Et

c'est tout ce qu'il nous restera : à rentrer chez nous... et à attendre la prochaine guerre atomique.

» Ne compte pas sur moi pour ça, George. Je refuse de laisser les galonnés jouer les gros bras. Je vais fonder une colonie lunaire et la pouponner jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour se tenir droite par ses propres moyens. Je vous le dis à tous, c'est la plus grande révolution pour l'humanité depuis la découverte du feu. Si on mène bien notre barque, on aura peut-être un monde meilleur. Si on perd les rames, c'est l'aller simple pour l'Apocalypse. Celle-ci viendra, un jour ou l'autre, quoi qu'on fasse. Mais je serai le premier homme sur la Lune, et je veillerai à ce que, là, on ne commette aucune erreur. »

Il s'interrompt. « Fin du sermon, Delos ? demanda Strong.

— Pas encore. Vous voyez les choses sous le mauvais angle. Vous savez ce qu'on risque de trouver là-haut ? » Le bras tendu, il balaya le plafond d'un geste large. « *Des gens !*

— Sur la Lune ? demanda Kamens.

— Pourquoi pas sur la Lune ? chuchota Montgomery à Strong.

— Non. Du moins je serais stupéfait si, même en creusant, on trouvait quoi que ce soit dans cette

coquille sans air. La Lune a fait son temps ; je parlais des autres planètes : Mars, Vénus, les satellites de Jupiter. Voire des étoiles ! Supposez qu'on croise du monde là-haut ? Imaginez ce que ça représenterait pour nous. On est seuls, tout seuls, la seule race intelligente dans le seul monde que nous connaissions. On ne sait même pas parler avec les chiens ni les singes. Toutes les réponses, on a dû les découvrir par nous-mêmes, tels des orphelins à l'abandon. Mais supposez qu'on trouve des êtres intelligents, des gens qui aient pensé par eux-mêmes. Du coup, *on ne serait plus seuls*. On pourrait regarder les étoiles en face sans plus jamais avoir peur. »

Il en termina, l'air fatigué et un peu honteux de sa sortie, en homme qu'on surprend dans un acte intime. Il resta là, en face d'eux, à scruter leurs visages.

« Bravo, patron ! dit Montgomery. Je pourrai recaser la tirade. D'accord ?

— Vous pensez que vous vous en souviendrez ?

— Pas besoin... j'avais déclenché votre "sténo muette".

— Saligaud !

— On réalisera une vidéo – une pièce de théâtre, je crois bien. »

D.D. Harriman sourit d'un air presque enfantin. « Je n'ai jamais joué la comédie, mais si vous estimez que ça vaut le coup, je veux bien essayer.

— Oh non, pas vous, patron ! se récria Montgomery d'une voix horrifiée. Vous n'avez pas le genre. Je prendrai Basil Wilkes-Booth, je pense. Avec sa voix d'orgue et son visage d'archange, il les transportera. »

L'autre baissa les yeux sur sa bedaine et dit d'un air renfrogné : « Revenons aux affaires. L'argent ? D'abord on peut réclamer les dons, par l'intermédiaire d'une de nos sociétés non commerciales. Il faut viser les très gros revenus qui profitent vraiment des abattements d'impôts. Combien pensez-vous qu'on peut récolter de cette façon ?

— Très peu, opina Strong. La vache à lait n'a qu'un temps.

— Il restera du lait à la vache aussi longtemps qu'il y aura des riches qui préfèrent donner à des fondations plutôt que payer leurs impôts. Combien un homme paierait-il pour qu'on donne son nom à un cratère lunaire ?

— Je pensais qu'ils étaient tous baptisés ? nota l'avocat.

— Des tas ne le sont pas... et il reste toute la face cachée. N'essayons pas d'estimer la somme aujourd'hui, mais n'oublions pas d'y réfléchir. Monty, je veux une idée pour récupérer les sous des enfants des écoles. Quarante millions d'enfants à dix cents, ça fait quatre millions de dollars. Ça peut servir.

— Pourquoi s'en tenir à dix cents ? Si vous accrochez vraiment un gosse, il réussira bien à gratter un dollar.

— Oui, mais qu'est-ce qu'on lui offre en échange ? À part l'honneur de prendre part à une noble aventure, et tout le tintouin ?

— Hum...» Montgomery se rognait encore un bout d'ongle. « Supposez qu'on se mette en quête à la fois des dix cents et des dollars. Pour dix cents, le gosse obtient une carte de membre du club du Rayon de Lune.

— Non, des Cadets de l'Espace.

— Entendu. On gardera le Rayon de Lune pour les filles... On donne à chaque gosse une carte ; quand il nous apporte dix cents de plus, on poinçonne la carte. Quand il en a pour un dollar, on lui donne un certificat à encadrer avec son nom, et une gravure, et une photo de la Lune au verso.

— Au *recto*. Imprimez-le en un seul passage, ça coûtera moins cher et ça aura meilleure allure. Et on donne encore quelque chose au gosse, la garantie inaltérable que son nom figurera parmi ceux des Jeunes Pionniers lunaires, dont la liste sera placée dans un monument sur le site de l'atterrissage de la première fusée lunaire... une liste sur microfilm, bien sûr ; on prend garde au poids.

— Épatant, dit Montgomery. On devrait échanger nos boulots, patron. Et quand il a réuni dix dollars, on lui remet une épingle en forme d'étoile filante, du vrai plaqué or, et il devient un Pionnier avec droit de vote ou un truc dans le genre. Et son nom sera inscrit à *l'extérieur* du monument... microgravé sur une bande de platine. »

Strong les regardait, l'air de qui vient de mordre dans un citron. « Qu'est-ce qui se passe quand le gosse atteint cent dollars ?

— Alors, répondit Montgomery tout joyeux, on lui donne une autre carte et il n'a plus qu'à recommencer. Ne vous bilez pas, monsieur Strong. S'il en arrive là, il aura sa récompense. Sans doute qu'on l'emmènera visiter la fusée avant son décollage et qu'on lui donnera, gratis, une photo

de lui devant la fusée avec la signature personnelle du pilote qu'une des secrétaires y aura inscrite.

— Escroquer des gosses. Bah !

— Pas du tout, répliqua l'autre d'une voix peinée. Les biens intangibles sont les plus honnêtes qu'on puisse vendre. Ils valent toujours le prix que vous êtes prêt à les payer et ils ne s'usent jamais. On les emporte intacts dans sa tombe.

— Hum...»

Harriman, qui les écoutait, sourit sans mot dire. Kamens se racla la gorge. « Si les deux goules ont fini de dévorer notre belle jeunesse toute crue, moi, j'ai une autre idée.

— Allez-y.

— George, vous collectionnez les timbres, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Combien vaudrait une enveloppe premier jour expédiée sur la Lune et oblitérée là-haut ?

— Hein ? C'est impossible, vous savez.

— Je pense qu'on pourrait obtenir de faire enregistrer notre fusée comme bureau de poste auxiliaire sans trop de difficultés. Qu'est-ce que ça vaudrait ?

— Heu ! Tout dépendrait de sa rareté.

— Il doit bien y avoir un nombre optimal qui permette d'en tirer le bénéfice maximal ? Vous pouvez faire une estimation ? »

Strong prit un air lointain, s'empara d'un vieux crayon et commença ses calculs.

Harriman reprit la parole : « Saul, mon petit succès dans l'achat de sa part à Jones m'est monté à la tête. Et si on vendait des terrains lunaires à bâtir ?

— Soyons sérieux, Delos. C'est impossible avant d'y avoir mis le pied.

— Je suis sérieux. Je sais que vous pensez à ce règlement qui remonte aux années quarante, selon lequel tout terrain à vendre doit avoir été mesuré et décrit avec exactitude. Mais je veux vendre des terrains sur la Lune. Imaginez un moyen de rendre ça légal. Je vendrai toute la Lune si je peux... les droits sur la surface, les droits miniers, tout.

— Et à supposer que vos acquéreurs veuillent occuper leurs terrains ?

— Génial. Plus on est de fous, plus on rit. J'aimerais également vous faire remarquer qu'on est en mesure de percevoir des taxes sur ce qu'on aura vendu. Si les acheteurs ne paient pas leur taxe foncière et n'utilisent pas leur terrain, il nous

revient. Imaginez comment l'offrir au public sans aller en prison. Il se peut que vous deviez faire de la publicité à l'étranger, puis placer ces terrains au porte en porte comme des billets de tombola. »

Kamens prit un air pensif. « On pourrait constituer la société immobilière à Panama, et faire de la publicité par la vidéo et la radio depuis les stations en territoire mexicain. Vous croyez réellement que ça peut se vendre ?

— On vendrait des boules de neige au Groenland, intervint Montgomery. Ce n'est qu'une question de promotion.

— Vous n'avez jamais lu l'histoire du boom sur les terrains de Floride, Saul ? ajouta Harriman. Des gens ont acheté des terrains qu'ils n'avaient jamais vus et les ont revendus le triple, sans avoir même posé les yeux dessus. Parfois une parcelle changeait de mains une douzaine de fois avant que quelqu'un se rende sur place, pour constater qu'elle était immergée sous dix pieds d'eau. On peut offrir des affaires sacrément plus valables : un hectare... un hectare réel, garanti au sec avec tout plein de soleil... pour peut-être vingt dollars. Ou mille hectares à deux dollars l'unité. Qui refuserait une telle affaire ? Surtout quand le bruit se sera répandu qu'il y a sans doute de l'uranium

en pagaille sur la Lune ?

— C'est vrai ?

— Aucune idée. Quand le boom faiblira, on annoncera le choix du site de Luna City et, comme par hasard, le terrain autour sera disponible à la vente. Ne vous frappez pas, Saul, si c'est une affaire de ventes de biens, George et moi, on saura la mener. Dans l'Ozark, où les terrains sont si escarpés qu'ils se tiennent droit debout, on vendait les deux faces du même hectare. » Harriman réfléchit un instant. « Je pense qu'on devrait se réserver les droits sur le sous-sol... il se pourrait qu'il y ait vraiment de l'uranium là-haut ! »

Kamens s'esclaffa. « Delos, au fond, vous êtes un gosse. Un grand gosse adorable monté en graine... de délinquant juvénile. »

Strong se redressa. « Selon mes calculs, un demi-million, annonça-t-il.

— Un demi-million ? Pour quoi ? demanda Harriman.

— Les enveloppes premier jour oblitérées dont on parlait. Pour séduire les collectionneurs sérieux et les marchands de timbres, il faudrait tabler sur un tirage de cinq mille exemplaires. Et encore, il faudra consentir une remise à une société, et attendre que la fusée soit construite et le voyage

probable.

— Entendu, dit Harriman. Occupe-t'en. Je note qu'on pourra te taper d'un demi-million supplémentaire vers la fin.

— Et ma commission ? s'enquit Kamens. C'est moi qui ai eu l'idée.

— Vous recevez un vote de remerciements... et dix hectares lunaires. À présent, quelles autres sources de revenus est-ce qu'on peut trouver ?

— Vous ne comptez pas vendre d'actions ? demanda l'avocat.

— J'y venais. Si... mais aucune action privilégiée. Pas question de devoir accepter une réorganisation indésirable. Une participation sans droit de vote.

— Encore une société digne d'une république bananière.

— Oui, mais je veux qu'elle soit cotée en bourse à New York et il faudra que vous vous débrouilliez avec le syndic des agents de change. Je ne veux pas trop d'actions... elles doivent seulement nous servir de devanture... et il faudra s'occuper de les brasser et de les faire s'apprécier.

— Vous ne préféreriez pas que je traverse l'Hellespont à la nage ?

— Un peu d'optimisme, Saul, allons. Ça vaut mieux que de traquer les ambulances pour pousser les patients des hôpitaux à tenter des procès, non ?

— Je me demande.

— En tout cas, je veux que vous... Oups ! » s'exclama Harriman. L'écran de son plan de travail s'allumait. Une jeune fille annonça : « Monsieur Harriman, M. Dixon est ici. Il n'a pas de rendez-vous, mais il dit que vous voudrez le voir.

— Je pensais avoir débranché ce truc ! » grommela Harriman, qui appuya sur un bouton et dit : « Entendu, faites entrer.

— Très bien, monsieur... Oh ! Monsieur Harriman, M. Enteza arrive à l'instant.

— Envoyez-les-moi tous les deux. »

Il coupa la communication et se retourna vers ses associés : « Maintenant, bouche cousue et... tenez bien vos portefeuilles !

— Ça, c'est l'hôpital qui se moque de la charité », dit Kamens.

Dixon entra, suivi d'Enteza. Il s'assit, regarda autour de lui, faillit parler, puis se reprit. Il regarda de nouveau autour de lui, surtout du côté d'Enteza.

« Allez, Dan, l'encouragea Harriman. Il n'y a ici que de petits agneaux. »

Dixon se décida. « J'ai réfléchi, D.D., et je marche avec vous. Pour vous prouver ma confiance, j'ai même pris la peine d'acquérir ceci. »

Il tira de sa poche un document d'aspect officiel et le montra. C'était la cession des droits sur la Lune que lui avait consentie Phineas Morgan, rédigée exactement de la même manière que celle que Jones avait consentie à Harriman.

Enteza, stupéfait, plongea à son tour la main dans la poche intérieure de son veston. Il en tira trois contrats de vente du même genre, provenant chacun d'un administrateur de la compagnie énergétique. Harriman haussa un sourcil. « Jack a vu votre jeu et il enchérit de deux, Dan. Vous suivez ? »

Dixon sourit d'un air contrit. « Je relance. » Il ajouta deux autres contrats à la pile, grimaça, et tendit la main à Enteza.

« Ça m'a l'air d'un coup pour rien. » Harriman décida de ne rien dire pour l'instant des sept contrats téléimprimés enfermés dans un tiroir de son bureau. Après s'être couché la nuit précédente, il avait donné des coups de téléphone jusque vers minuit. « Jack, combien avez-vous payé ces bouts

de papier ?

— Standish m'a forcé la main : mille. Les autres étaient bon marché.

— Zut ! je vous avais prévenu de ne pas faire monter les prix. Standish va bavarder. Et vous, Dan ?

— Je les ai obtenus à des prix satisfaisants.

— Bon, alors, vous ne direz rien ? Peu importe, messieurs, voyons si vous êtes vraiment sérieux ; combien d'argent est-ce que vous apportez ? »

Enteza loucha vers Dixon, qui répondit : « Combien en faut-il ?

— Jusqu'où pouvez-vous aller ? » demanda Harriman.

L'autre haussa les épaules. « On n'en sort pas. Parlons clair. Cent mille. »

Harriman renifla. « J'imagine que vous voulez juste réserver votre place sur le premier vaisseau régulier Terre-Lune. Je vous vends votre billet à ce prix.

— Cessons les piques, Delos. Combien ? »

En apparence, Harriman restait calme, mais il réfléchissait furieusement. Il était pris de court. Il avait trop peu de renseignements... il n'avait même pas encore parlé chiffres avec son ingénieur

en chef. Tonnerre ! Pourquoi n'avait-il pas pensé à débrancher l'appareil ? « Dan, je vous ai prévenu. Ça vous coûtera au moins un million, juste pour avoir le droit de vous asseoir à la table de jeu.

— C'est ce que je pensais. Combien faudra-t-il pour *rester* dans le jeu ?

— Tout ce que vous avez. »

— Ne soyez pas stupide, Delos. J'en ai plus que vous. »

Harriman alluma un cigare ; ce fut son seul signe d'agitation. « Supposez que vous vous aligniez sur nous, dollar pour dollar.

— Pour chaque dollar, j'obtiens deux parts ?

— D'accord, d'accord, vous sortez un dollar chaque fois que l'un d'entre nous en sort un... part égale. Mais c'est moi qui dirige.

— Vous menez les opérations, convint Dixon. Bon, je mets un million, et je vous suis chaque fois que c'est nécessaire. Vous ne voyez aucune objection à ce que je désigne un commissaire aux comptes, bien sûr ?

— Dan, est-ce que j'ai déjà cherché à vous blouser ?

— Jamais. Inutile de créer un précédent.

— À votre gré. Mais tâchez de m'envoyer un

homme qui tient sa langue.

— Il la tient. J'ai son cœur dans un bocal au fond de mon coffre-fort. »

Harriman jaugeait dans son esprit la fortune de Dixon. « On pourrait vous laisser acheter une seconde part plus tard, Dan. Cette opération coûtera cher. »

Dixon joignit les bouts des doigts, soigneusement. « Nous en reparlerons le moment venu. Je ne suis pas partisan de laisser une entreprise dépérir faute de capitaux.

— Bien. » Harriman se tourna vers Enteza. « Jack, vous avez entendu ce que Dan avait à nous dire. Les conditions vous agréent ? »

Le front d'Enteza luisait de sueur. « Je ne peux pas mobiliser un million aussi vite.

— D'accord, Jack. On n'en a pas besoin ce matin. Vous êtes bien noté sur la place ; vous pouvez prendre votre temps pour liquider.

— Selon vous, un million, ce n'est qu'un début. Je ne pourrai pas vous suivre indéfiniment. Il faut fixer une limite. J'ai une femme et des enfants...

— Jack, vous ne touchez aucune rente ? Pas d'argent transféré en dépôt irrévocable ?

— La question n'est pas là ! Vous pourriez me

presser comme un citron, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus ! »

Harriman attendit que Dixon s'exprime. Ce dernier finit par dire : « Jack, nous ne vous presserons pas comme un citron... tant que vous prouverez que vous avez réalisé tout votre avoir. On vous accepte au prorata. »

Harriman approuva. « Et voilà, Jack. » Il pensait que toute diminution de la part d'Enteza donnerait à Strong et à lui une nette majorité dans les votes.

Strong devait suivre le même type de raisonnement, car il lança soudain : « Je n'aime pas ça... Quatre associés aux droits égaux... on aboutirait vite à une impasse dans le vote. »

Dixon haussa les épaules. « Je refuse de me tracasser à ce sujet. J'entre dans l'affaire parce que je parie que Delos saura en tirer des bénéfices.

— On ira sur la Lune, Dan !

— Je n'ai pas dit ça. Je parie que l'affaire rapportera, que vous alliez sur la Lune ou pas. J'ai passé ma soirée d'hier à étudier les bilans de plusieurs de vos sociétés ; je les ai trouvés très intéressants. Je suggère que nous évitions tout blocage en donnant au directeur... vous, Delos... un vote prédominant. Cela vous convient, Enteza ?

— Oh ! bien sûr ! »

Harriman était inquiet, mais il essaya de ne pas le montrer. Il n'avait pas confiance en Dixon, même porteur de cadeaux. Il se leva soudain. « Il faut que je me sauve, messieurs. Je vous laisse à M. Strong et à M. Kamens. Venez, Monty. » L'avocat, il en était sûr, ne dirait rien prématurément, même pas à des associés théoriquement égaux. Quant à George, il n'avait jamais laissé sa main gauche connaître le nombre de doigts qu'avait la droite.

Sitôt hors du bureau, il salua Montgomery et traversa le couloir. Andrew Ferguson, ingénieur en chef des Entreprises Harriman, leva la tête à son entrée. « Comment va, patron ? Dites voir, M. Strong m'a donné une idée intéressante pour un interrupteur lumineux, ce matin. Au premier abord, ça ne m'a pas paru très pratique, mais...

— Laissez tomber. Qu'un de vos gars s'en occupe et n'y pensez plus. Vous savez dans quoi on se lance ?

— Il y a des bruits qui courent, répondit l'autre prudemment.

— Renvoyez l'homme qui vous les a rapportés. Non... envoyez-le en mission spéciale au Tibet et

qu'il y reste jusqu'à ce qu'on ait fini. Bon, allons-y. Je veux que vous me construisiez au plus vite une fusée lunaire. »

Ferguson passa une jambe par-dessus l'accoudoir de son fauteuil, sortit un canif et entreprit de se curer les ongles. « Vous me dites ça comme si vous me donniez l'ordre de vous construire des toilettes.

— Pourquoi pas ? En théorie, les carburants adéquats existent. Réunissez l'équipe qui dessinera les plans et l'atelier qui les exécutera ; vous construisez, moi je paie la note. Quoi de plus simple ? »

L'ingénieur en chef regarda le plafond. « “Carburants adéquats”, répéta-t-il, l'air songeur.

— C'est ce que j'ai dit. Il ne s'agit que d'une question de conception.

— “Question de conception” », reprit Ferguson de la même voix douce. Il se retourna soudain, ficha le couteau dans le bureau lardé de cicatrices et mugit : « Qu'est-ce que vous y connaissez, à la conception ? Où est-ce que je trouve les aciers ? Quel alliage j'utilise pour doubler les tuyères ? Comment je fais pour brûler assez de combustible à la seconde pour éviter de perdre toute l'énergie ? Comment obtenir un rapport de masse

convenable ? Pourquoi diable ne m'avez-vous pas laissé construire un bon vaisseau quand on avait le combustible ? »

Harriman attendit qu'il se calme. « Alors, que fait-on, Andy ?

— J'y réfléchissais hier soir, au lit... et, en passant, ma bourgeoise vous en veut tellement que j'ai fini ma nuit sur le sofa. D'abord, monsieur Harriman, le bon angle d'attaque, c'est d'obtenir un crédit de recherche du Département de la Défense. Ensuite...

— Sacrebleu, Andy ! Occupez-vous de la partie mécanique et laissez-moi m'occuper de l'aspect financier et politique. Je ne vous demande pas votre avis.

— Bon Dieu, Delos, ne vous emballez pas ! En tant qu'ingénieur, tout ça me regarde. Le gouvernement détient un tas de renseignements sur les fusées... tous classés secret défense. Sans un contrat gouvernemental, on ne pourra jamais aller y jeter le moindre coup d'œil.

— Que fait une fusée gouvernementale dont une fusée de la Transpatiale serait incapable ? Vous-même m'avez dit que ce que le gouvernement fédéral savait des fusées équivalait à rien. »

Ferguson prit un air hautain. « Je crains de ne

pouvoir m'expliquer en termes simples. Il faudra que vous admettiez que l'on a besoin de ces rapports sur les recherches gouvernementales. Il ne rime à rien de dépenser des milliers de dollars à refaire des travaux qui ont déjà été faits.

— Dépensez les milliers.

— Peut-être des millions.

— Dépensez les millions. N'ayez pas peur de dépenser de l'argent, Andy. Les militaires ne fourreront pas le nez dans cette affaire. » Il songea à exposer les considérations politiques qui motivaient sa décision, mais se ravisa. « À quel point vous les faut-il, ces travaux ? Vous ne pourriez pas obtenir des résultats semblables en embauchant des ingénieurs qui ont travaillé... ou en débauchant ceux qui travaillent *en ce moment* pour le gouvernement ? »

Ferguson plissa les lèvres. « Si vous me mettez des bâtons dans les roues, comment voulez-vous que j'obtienne des résultats ?

— Je ne vous mets aucun bâton dans les roues. Je vous dis qu'il ne s'agit pas d'un projet gouvernemental. Si vous ne voulez pas accepter mes conditions, dites-le-moi tout de suite, que je trouve quelqu'un qui accepte. »

L'autre commença à placer des objets en

équilibre sur son bureau. Quand il en arriva au coupe-papier et rata son coup, il dit tranquillement : « Je connais un jeune gars qui travaillait pour le gouvernement à White Sands. Un fortiche... chef de section au bureau d'études.

— Vous pensez qu'il pourrait diriger notre équipe ?

— C'est l'idée.

— Comment s'appelle-t-il ? Où est-il ? Pour qui travaille-t-il ?

— Ma foi, quand le gouvernement a fermé White Sands, j'ai trouvé que ce serait une honte qu'il reste sans travail ; je l'ai donc casé à la Transpatiale. Il est ingénieur en chef du service d'entretien sur la côte.

— De l'entretien ? Quel boulot pour un créatif ! Mais vous voulez dire qu'il travaille déjà pour nous ? Appelez-le. Non, appelez la côte et dites-leur de nous l'envoyer par fusée spéciale. On déjeunera tous les trois.

— Il se trouve, murmura Ferguson, que je me suis relevé pour l'appeler cette nuit... c'est ce qui a déplu à ma bourgeoise. Il attend dehors. Il s'appelle Coster... Bob Coster. »

Un lent sourire envahit le visage de Harriman. « Andy, vieux gredin ! Mais pourquoi faire

semblant de renâcler ?

— Je ne faisais pas semblant. J'aime mon boulot, monsieur Harriman. Tant que vous ne vous mêlerez pas de mes affaires, je reste. Maintenant, voilà l'idée : on nomme le jeune Coster ingénieur en chef du projet et on lui confie sa direction. Je lui laisse les coudées franches ; je me bornerai à lire ses rapports. Et vous lui fichez la paix, vu ? Rien ne rend plus furieux un bon technicien que d'avoir sur le dos un simplet incompetent pourvu d'un carnet de chèques et qui lui explique comment faire son boulot.

— Parfait. Je ne veux pas non plus qu'un vieux fou de rapiat le ralentisse. Attention à ne pas lui empoisonner la vie, vous non plus, ou je vous vire. On se comprend ?

— Je crois bien.

— Alors faites-le entrer. »

De toute évidence, Ferguson devait considérer comme un « jeune gars » un homme de trente-cinq ans, l'âge qu'on donnait à Coster. Celui-ci, de haute taille, était mince et d'un dynamisme tranquille. Après lui avoir serré la main, Harriman attaqua bille en tête. « Bob, vous pouvez construire une fusée qui aille sur la Lune ? »

Coster encaissa sans broncher. « Vous avez une

source de carburant X ? » répliqua-t-il, employant l'abréviation couramment donnée par les spécialistes des fusées au combustible isotopique, autrefois produit par la centrale en orbite.

« Non. »

Coster resta parfaitement muet pendant plusieurs secondes, puis déclara : « Je peux envoyer une fusée robot sur la Lune.

— Ça ne me suffit pas. Je veux aller là-haut. Y débarquer et en revenir. Qu'on atterrisse au retour par rétrofusées ou par freinage dans l'atmosphère, ça m'est égal. »

Coster prenait toujours son temps pour répondre, semblait-il. Harriman avait l'impression d'entendre des rouages tourner sous le crâne de l'ingénieur.

« Ça coûterait cher.

— Qui vous a demandé combien ça coûterait ? Alors, ce travail, vous êtes capable de le mener à bien ?

— Je peux essayer.

— Essayer ? Bon sang ! Est-ce que vous êtes capable de le *faire* ? De parier votre chemise sur votre réussite ? De jouer votre tête ? Si vous ne croyez pas en vous, mon bonhomme, vous perdrez toujours.

— Combien êtes-vous disposé à risquer vous-même, monsieur ? Je vous ai dit que ça coûterait cher, et je me demande si vous vous rendez compte de ce que j'entends par là...

— Et moi, je vous ai dit de ne pas vous soucier d'argent. Dépensez ce qu'il faut ; c'est mon affaire de payer la note. Alors ?

— Je peux vous construire votre fusée lunaire. Je vous ferai savoir plus tard combien ça coûtera et combien de temps ça prendra.

— Bien. Réunissez votre équipe. Où va-t-on s'installer ? ajouta-t-il en se retournant vers Ferguson. En Australie ?

— Non, répondit Coster. Pas en Australie. J'ai besoin d'une montagne en guise de catapulte. Cela nous économisera un étage de fusée.

— Une montagne de quelle taille ? Est-ce que Pike's Peak suffirait ?

— Il vaudrait mieux les Andes, objecta Ferguson. Les montagnes y sont plus élevées et plus proches de l'équateur. Et on y a des installations... tout au moins, la Compagnie de développement des Andes en a.

— Faites à votre guise, Bob, répondit Harriman à Coster. Je préférerais Pike's Peak, mais je vous laisse juge. » Il songeait aux avantages

commerciaux considérables qu'il y aurait à placer le premier astroport terrien sur le sol des États-Unis, et il imaginait déjà l'atout publicitaire de fusées lunaires décollant du sommet de Pike's Peak, au vu de tout le monde à des centaines de kilomètres vers l'est.

« Je vous tiendrai au courant.

— Bon, votre salaire... Oubliez ce qu'on vous payait jusque-là ; combien voulez-vous ? »

Coster éluda la question d'un simple geste. « Je travaillerai pour des cafés et des biscuits.

— Ne soyez pas ridicule.

— Laissez-moi terminez. Du café, des biscuits, et autre chose : je veux être du voyage. »

Harriman cilla. « Je vous comprends, dit-il lentement. Mais je vous ouvre quand même un crédit. » Puis il ajouta : « Calculez tout pour une fusée capable d'emporter trois passagers, à moins que vous ne sachiez piloter.

— Non.

— Alors, trois passagers. Vous voyez, j'en suis aussi. »

4

« C'est une bonne chose que vous ayez décidé de marcher avec nous, Dan, dit Harriman, sans quoi vous risquiez de vous retrouver au chômage. Je vais mettre des bâtons dans les roues de la compagnie d'électricité d'ici à ce que j'en aie fini avec cette affaire. »

Dixon se beurra un petit pain. « Ah bon ? Comment ?

— On va installer des piles à haute température, comme dans la centrale de l'Arizona, de l'autre côté de la Lune, sur la face cachée. On les contrôlera à distance ; si l'une d'elles explose, aucune importance. Et je fabriquerai plus de carburant X en une semaine que la compagnie n'en fabriquera jamais en trois mois. Rien de personnel là-dedans : j'ai besoin d'une source de combustible pour mes fusées interplanétaires. Si on ne peut pas en fabriquer ici, il faudra le faire sur la Lune.

— Intéressant. Mais où vous proposez-vous de trouver de l'uranium pour les faire fonctionner ? Aux dernières nouvelles, la Commission de l'énergie atomique réservait la production pour au moins vingt ans.

— L'uranium ? Ne soyez pas ridicule ; on l'extraira sur la Lune.

— Sur la Lune ? Il y a de l'uranium sur la Lune ?

— Vous ne le saviez pas ? Je pensais que c'était ça qui vous avait décidé à marcher avec nous.

— Non, j'ignorais, répondit franchement Dixon. Quelles preuves en avez-vous ?

— Moi ? Je ne suis pas un savant, mais le fait est là. Résultat d'analyses spectroscopiques ou quelque chose comme ça. Demandez à un professeur. Mais ne montrez pas trop d'intérêt pour la chose ; on n'est pas prêts à abattre notre jeu. » Harriman se leva. « Il faut que je me sauve, ou je vais manquer la navette pour Rotterdam. Merci pour le déjeuner. » Il empoigna son chapeau et partit.

Harriman se leva. « À votre gré, mynherr Van der Velde. Je vous donne à vous et vos collègues une chance de vous couvrir. Tous les géologues admettent que les diamants proviennent de

l'action volcanique. Que pensez-vous qu'on trouvera là ? » Il laissa choir une grande photographie de la Lune sur le bureau du Hollandais.

Le diamantaire regarda, impassible, l'astre grêlé d'un millier de cratères géants. « Si vous y arrivez jamais, monsieur Harriman. »

Harriman reprit la photo. « On y arrivera. Et on y trouvera des diamants... quoique je sois le premier à reconnaître qu'il peut s'écouler vingt ou peut-être même quarante ans avant qu'on tombe sur un filon assez important. Je suis venu vous trouver parce que je pense que le pire individu dans notre société, c'est l'homme qui introduit un nouveau facteur économique sans doser ses effets de sorte qu'on s'y adapte en douceur. Je n'aime pas les paniques. Mais je ne peux que vous prévenir. Au revoir.

— Asseyez-vous, monsieur Harriman. Je suis toujours étonné quand quelqu'un vient me trouver pour m'expliquer qu'il *me* veut du bien. Supposons que vous me disiez comment cela *vous* fera du bien ? Ensuite, on pourra évoquer la façon de protéger le marché mondial contre un afflux brutal de diamants lunaires. »

Harriman se rassit.

Harriman aimait les Pays-Bas. Il fut ravi de découvrir un chien tirant une charrette à lait, dont le jeune maître portait de vrais sabots ; tout content, il prit des photos et donna un gros pourboire à l'enfant sans se douter qu'on organisait ce genre de scène pour les touristes. Il rendit visite à d'autres diamantaires, mais sans leur parler de la Lune. Entre autres achats, il trouva une broche pour Charlotte... une offrande propitiatoire.

Puis il prit un taxi pour Londres, raconta son histoire aux représentants londoniens du Syndicat mondial des diamants, obtint de ses avoués londoniens qu'ils l'assurent à la Lloyd's, par l'intermédiaire d'un homme de paille, *contre* la réussite d'un voyage dans la Lune, et appela son bureau. Il écouta nombre de rapports, surtout ceux concernant Montgomery, et apprit que celui-ci se trouvait à New Delhi. Il l'appela longuement et se hâta de courir à l'aéroport juste à temps pour attraper sa navette. Le lendemain matin, il était dans le Colorado.

À Peterson Field, à l'est de Colorado Springs, il eut du mal à franchir le portail, bien qu'il soit désormais locataire des lieux. Naturellement il

aurait pu faire demander Coster et régler le problème tout de suite, mais il voulait jeter un coup d'œil un peu partout avant de voir l'ingénieur responsable du projet. Par bonheur, le gardien-chef le connaissait de vue ; il entra et se promena pendant plus d'une heure ; un insigne en trichromie épinglé à son manteau lui donnait toute liberté de mouvement.

On ne se bousculait guère au modelage, ni à la fonderie... La plupart des ateliers étaient presque déserts. Harriman abandonna leur visite et pénétra dans le bâtiment du service d'études. On s'affairait au bureau des plans, à celui des épures, de même qu'à la section calcul. Mais il y avait des bureaux inoccupés à la section des structures et il régnait un calme d'église dans celle des métaux comme dans le laboratoire métallurgique attenant. Il allait passer à l'annexe des produits chimiques et du matériel, quand Coster surgit.

« Monsieur Harriman. Je viens d'apprendre que vous étiez là.

— Partout des espions. Je ne voulais pas vous déranger.

— Pas du tout. Montons dans mon bureau. »

Un peu plus tard, une fois installé, Harriman demanda : « Alors... ça se passe comment ? »

Coster se rembrunit. « Très bien, je pense. »

Harriman remarqua que les corbeilles de l'ingénieur débordaient sur son plan de travail. Avant qu'il ait pu placer un mot, l'écran sur le bureau de Coster s'alluma et une douce voix féminine gazouilla : « Monsieur Coster... M. Morgenstern vous demande.

— Dites-lui que je suis occupé. »

Après quelques instants, la voix féminine répondit timidement : « Il dit qu'il doit absolument vous parler, monsieur. »

Coster parut agacé. « Excusez-moi, monsieur Harriman. Bon, passez-le-moi. »

La femme laissa place à un homme qui dit : « Ah ! vous voilà ! Où étiez-vous ? Écoutez, patron, on est dans le pétrin avec ces camions. Tous ceux qu'on a loués ont besoin d'une révision, et la compagnie White Fleet refuse de lever le petit doigt. Elle s'en tient aux termes du contrat. À mon avis, on ferait mieux d'annuler et de signer avec les Transports de Peak City. Ils ont un programme d'entretien qui me paraît bon. Ils garantissent...

— Occupez-vous-en, coupa Coster. C'est vous qui avez signé le contrat et vous avez l'autorité nécessaire pour le résilier. Vous le savez.

— Oui, mais, patron, je pensais que vous

voudriez étudier la question en personne. C'est une question de politique commerciale et...

— Occupez-vous-en. Je m'en moque, du moment qu'on a des camions à notre disposition quand on en a besoin. » Il raccrocha.

« Qui est-ce ? demanda Harriman.

— Qui ? Oh ! c'est Morgenstern, Claude Morgenstern.

— Pas son nom : sa fonction.

— L'un de mes assistants... Il s'occupe des bâtiments, des terrains et des transports.

— Virez-le ! »

Coster se renfroigna. Avant qu'il puisse répondre, une secrétaire lui porta une montagne de paperasses. Il fronça les sourcils, les signa et la renvoya.

« Oh ! ce n'est pas un ordre, ajouta Harriman, mais un avis autorisé. Je ne mêle pas de ce qui vous regarde. Vous écouterez peut-être quelques conseils ?

— Bien sûr, concéda Coster avec raideur.

— Hum... C'est votre premier poste de direction ? »

Coster hésita, puis l'admit.

« Je vous ai engagé sur la foi de Ferguson pour

qui vous étiez l'ingénieur le plus capable de bâtir une fusée lunaire. Je ne vois aucune raison de changer d'opinion. Mais l'administratif n'a aucun rapport avec l'ingénierie et je devrais pouvoir vous montrer quelques petits trucs dans ce domaine, si vous voulez. » Il attendit. « Je ne vous critique pas, ajouta-t-il. Tout diriger, c'est comme le sexe ; il faut pratiquer pour savoir à quoi ça ressemble. » Harriman songeait déjà que, si Coster ne tenait aucun compte de ses conseils, il perdrait son travail, que cela plaise ou non à Ferguson.

Coster pianota sur son bureau. « Je ne sais pas ce qui ne va pas, c'est un fait. On dirait que je ne peux rien déléguer si j'espère obtenir le résultat adéquat. J'ai l'impression de nager dans des sables mouvants.

— Vous avez beaucoup joué à l'ingénieur ces temps derniers ?

— J'essaie. » Coster indiqua un autre bureau dans un coin. « Je travaille là, tard dans la nuit.

— Ça ne va pas. Je vous ai engagé comme ingénieur. Cette entreprise marche sur la tête. Ça devrait dépoter dans les ateliers et votre bureau devrait être calme comme la tombe. Au lieu de ça, c'est dans votre bureau qu'on s'agite et c'est l'usine qui a l'air d'un cimetière. »

Coster enfouit son visage dans ses mains, puis releva la tête. « Je le sais. Je sais ce qu'il faudrait faire, mais chaque fois que j'essaie de m'attaquer à un problème technique, un imbécile veut que je prenne une décision au sujet des camions, du téléphone, ou d'une idiotie quelconque. Je regrette, monsieur Harriman. Je croyais pouvoir me débrouiller. »

Harriman dit très gentiment : « Ne vous laissez pas démonter, Bob. Vous ne dormez pas beaucoup, ces temps-ci, pas vrai ? Je vais vous dire, on va jouer un bon tour à Ferguson. Je vais prendre en main le bureau où vous êtes pendant quelques jours et établir un barrage qui vous mette à l'abri de tout ça. Je veux que votre cerveau se consacre aux vecteurs de réaction, à l'efficacité des combustibles et à la résistance des matériaux, pas aux contrats de camionnage. »

Il alla à la porte, jeta un coup d'œil dans le bureau extérieur et y découvrit un homme qui était peut-être le chef de bureau. « Hé ! vous ! Par ici ! »

L'homme eut l'air stupéfait, se leva, vint jusqu'à la porte et dit : « Oui ? »

— Cette table, là, dans le coin, vous m'enlevez tout ce qu'il y a dessus et vous me la portez dans

un bureau vide à cet étage. Tout de suite. »

L'employé haussa les sourcils. « Qui êtes-vous pour donner des ordres ?

— Bon Dieu de...

— Faites ce qu'il vous dit, Weber, intervint Coster.

— Je veux que tout soit terminé dans vingt minutes, ajouta Harriman. Et que ça saute ! »

Il se tourna vers l'autre plan de travail, tapota les touches du téléphone et se retrouva bientôt en communication avec la direction de la Transpatiale. « Jim, Jock Berkeley est chez vous ? Donnez-lui un congé et envoyez-le-moi sur-le-champ à Peterson Field. Je veux que sa navette décolle dix minutes après la fin de notre communication. Envoyez ses affaires après lui. » Il écouta, puis reprit : « Non, votre organisation ne s'écroulera pas si vous perdez Jock... ou, si elle s'écroule, c'est que vous payez trop cher un incapable pour diriger. Oui, d'accord, vous aurez le droit de me botter le train la prochaine fois que vous me verrez, mais envoyez-moi Jock. À bientôt. »

Il veilla au transfert de Coster et de sa table dans un autre bureau, et à ce que le téléphone y soit débranché ; après coup, il fit apporter un

divan.

« On installera un projecteur, une tireuse de plans, une bibliothèque et tout le tintouin ce soir, dit-il à Coster. Rédigez-moi la liste de tout ce qu'il vous faut pour travailler *comme ingénieur*. Et appelez-moi si vous voulez quoi que ce soit. » Il retourna au bureau officiel de l'ingénieur en chef et, ravi, entreprit de découvrir où en était l'organisation, et par où elle péchait.

Quatre heures plus tard, il emmenait Berkeley pour le présenter à Coster. L'ingénieur en chef dormait sur son bureau la tête enfouie dans ses bras croisés. Harriman s'apprêtait à repartir quand l'autre se réveilla en sursaut.

« Oh ! je suis désolé. » Il rougit. « J'ai dû m'assoupir.

— C'est pour ça que j'ai fait installer le divan. C'est plus reposant. Bob, voici Jock Berkeley. C'est votre nouvel esclave. Vous restez ingénieur en chef et grand patron indiscuté ; Jock est le seigneur du reste. À partir d'aujourd'hui, vous n'avez rien à faire... sauf un petit détail : construire une fusée lunaire. »

Berkeley et Coster se serrèrent la main.

« Je n'ai qu'un truc à vous demander, monsieur Coster, dit le premier d'un ton grave. Oubliez-moi

autant que vous voudrez... il faut que vous dirigiez l'aspect technique... mais, pour l'amour de Dieu, gardez une trace de vos décisions, que je sache où on en est. Je vais faire installer un bouton sur votre table de travail : il suffira de le presser pour que tout s'enregistre sur un magnétophone scellé, placé dans mon bureau.

— Épatant ! » Coster paraissait déjà rajeunir, se disait Harriman.

« Et, si vous désirez quelque chose qui n'ait rien de technique, ne le faites pas vous-même. Basculez un interrupteur et sifflez : ce sera fait. » Berkeley jeta un coup d'œil à Harriman. « Le patron dit qu'il veut vous parler du vrai boulot. Je vous laisse et je me mets au travail. » Il s'en alla.

Harriman s'assit. Coster l'imita et dit : « Ouf !

— Vous vous sentez mieux ?

— Il me plaît, ce Berkeley.

— Tant mieux ; à partir de maintenant, c'est votre frère jumeau. Cessez de vous faire de la bile ; je l'ai déjà utilisé. Vous croirez vous trouver dans un hôpital où tout marche comme sur des roulettes. À propos, vous habitez où ?

— Dans une pension de famille à Springs.

— C'est ridicule. Et vous n'avez même pas d'endroit où dormir ici ? » Harriman se pencha

sur la table de Coster et appela Berkeley. « Jock, louez une suite au Broadmoor pour M. Coster, sous un faux nom.

— D'accord.

— Et faites transformer les pièces attenantes à ce bureau en appartement.

— D'accord. Ce sera fait ce soir.

— Maintenant, Bob, parlons de la fusée lunaire. Où en est-on ? »

Ils passèrent les deux heures suivantes à discuter des détails, au fur et à mesure que Coster les exposait. On n'avait guère réalisé de travail effectif depuis qu'on avait loué la base, mais Coster avait déblayé nombre de problèmes théoriques, et bien avancé dans les calculs avant de se laisser submerger par les problèmes administratifs. Harriman n'était certes pas ingénieur et encore moins mathématicien, sauf en ce qui concernait l'arithmétique simple de l'argent. Mais il y avait si longtemps qu'il dévorait tout ce qu'il trouvait sur le voyage spatial qu'il suivit dans une très large mesure les explications que Coster lui donna.

« Je ne vois rien ici sur votre catapulte de montagne », dit-il enfin.

Coster prit un air vexé. « Oh ! Monsieur Harriman ! J'avais parlé trop vite.

— Ah ! Comment ça ? J'ai fait dessiner aux petits gars de Montgomery de belles images de ce qui se passera quand on ouvrira la ligne régulière. J'ai l'intention de faire de Colorado Springs la capitale spatiale du monde. On a les droits sur le vieux chemin de fer à crémaillère. Qu'est-ce qui cloche ?

— C'est à la fois une question de temps et d'argent.

— Oubliez l'argent. C'est mon affaire.

— Alors le temps. Je continue de penser qu'un canon électrique est le meilleur moyen d'obtenir l'accélération initiale pour une fusée à combustible chimique. Comme ceci...» Il entama une esquisse. « On peut alors se passer du premier étage des fusées, plus gros à lui tout seul que tous les autres réunis, et d'une inefficacité absolue du fait de son rapport de masse lamentable. Comment procède-t-on ? On ne peut pas construire une tour de plus de trois kilomètres de haut assez solide pour absorber la poussée. Pas cette année, en tout cas... Il faut donc utiliser la montagne. Pike's Peak en vaut une autre ; au moins, on y accède sans mal.

» Mais, pour pouvoir l'utiliser, il faudrait construire un tunnel de Manitou jusqu'à l'aplomb du sommet, et assez vaste pour loger la fusée.

— Faites-la descendre d'en haut, suggéra Harriman.

— J'y ai pensé. Mais, pour construire un monte-charge pour fusées sur trois kilomètres de haut, il faut autre chose que de la ficelle. D'ailleurs, il faut des matériaux qui n'existent pas. On peut aménager la catapulte : intervertir les bobines d'accélération et les échelonner de telle sorte qu'elles freinent la fusée pour l'amener à sa place tout en bas, mais croyez-moi, monsieur Harriman, ça nous replongerait dans des problèmes mécaniques très compliqués... comme celui de la voie ferrée géante pour accéder à la proue. Et n'oublions pas qu'on devrait creuser le puits de la catapulte. On ne peut pas lui donner le diamètre exact de la fusée, comme on donne celui de la balle au canon du fusil. Il faudrait qu'il soit bien plus large : on ne comprime pas impunément une colonne d'air de trois kilomètres de haut. Oui, on pourrait transformer une montagne en catapulte, mais cela prendrait dix ans ou davantage...

— Alors n'en parlons plus. On la construira pour plus tard. Une minute... Qu'est-ce que vous diriez-vous d'une catapulte en surface ? On la plaquerait au flanc de la montagne et on relèverait l'extrémité.

— À vrai dire, je crois qu'on finira par choisir cette option... un jour. Pour l'instant, elle pose trop de problèmes supplémentaires. Même si on savait mettre au point un canon électrique au bout recourbé, ce dont on est incapables dans l'immédiat, il faudrait prévoir une fusée dont la coque puisse supporter de terribles pressions latérales, et la surcharge nous gênerait.

— Très bien, Bob, qu'est-ce que vous proposez ? »

Coster fronça les sourcils. « De revenir à ce qu'on sait faire. De construire une fusée à étages. »

5

« Monty...

— Oui, patron ?

— Vous connaissez cet air ? » Harriman fredonna : « *La Lune appartient à tout le monde... les meilleures choses ne coûtent rien.* » Puis il le chanta, faux.

« Je ne crois pas.

— Ça date d'avant votre époque. Je veux qu'on ressorte cette chanson. Je veux qu'on la ressuscite, qu'elle soit sur les lèvres de tout le monde, qu'on ne puisse plus s'en débarrasser.

— Vu, dit Montgomery qui saisit son calepin. Quand voulez-vous qu'elle atteigne les sommets ? »

Harriman réfléchit. « Dans, disons, trois mois. À ce moment-là, je veux qu'on en reprenne la première phrase dans les slogans.

— Facile.

— Comment ça va en Floride, Monty ?

— J'ai cru qu'il faudrait acheter le Sénat et la Chambre de l'État, jusqu'à ce qu'on fasse courir le bruit que Los Angeles avait signé un contrat pour avoir des poteaux plantés sur la Lune avec la mention *Vous quittez Los Angeles* afin de réaliser une photo à usage publicitaire. Alors ils ont accepté.

— Bien. » Harriman réfléchit. « Vous savez, ce n'est pas une mauvaise idée. À votre avis, combien paierait la chambre de commerce de Los Angeles pour cette photo ? »

Montgomery prit note. « Je m'en occupe.

— Vous devez vous préparer à faire mousser le Texas, maintenant que la Floride est réglée,

j'imagine.

— D'une minute à l'autre. On commence par des rumeurs. »

Manchette du *Banner* de Dallas-Fort Worth :

LA LUNE APPARTIENT AU TEXAS !

«... et ce sera tout pour ce soir, les petits. N'oubliez pas d'envoyer votre couvercle de boîte ou une bonne reproduction. Rappelez-vous : le premier prix est un ranch de 500 hectares sur la Lune, gratis ; le second prix, une maquette de deux mètres de la fusée qui ira sur la Lune ; et il y a cinquante, je dis bien, cinquante troisièmes prix : un poney Shetland dressé. Votre rédaction de moins de cent mots, "Pourquoi je veux aller sur la Lune", sera jugée sur sa sincérité et son originalité, non sur ses mérites littéraires. Envoyez vos couvercles à Oncle Taffy, BP 214, Juarez, Vieux Mexique. »

On introduisit Harriman dans le bureau du président de la Moka-Coka Company (*Un seul coke : le Moke. Buvez le Cola qui vous remonte*). Il s'arrêta sur le seuil à cinq mètres du bureau du président et agrafa prestement un insigne rond de cinq centimètres de diamètre à sa boutonnière.

Patterson Griggs leva les yeux. « C'est un honneur, D.D. Entrez et... » Il s'interrompt, et son expression s'altéra. « Qu'est-ce qui vous prend de porter ça ? demanda-t-il d'un ton sec. Vous essayez de m'irriter ? »

« Ça », c'était le disque de cinq centimètres ; Harriman l'ôta, puis le remit dans sa poche. Il s'agissait d'un insigne publicitaire en celluloïd jaune ; imprimé dessus en noir figurait un 6+, label du seul concurrent sérieux de Moka-Coka.

« Non, répondit Harriman, quoique je ne vous reproche pas de témoigner de l'irritation. Je vois la moitié des gosses de notre pays porter cet insigne idiot. Mais je suis venu vous donner un bon tuyau, pas vous irriter.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand je me suis arrêté sur le seuil, cet insigne à ma boutonnière avait exactement pour vous, de votre bureau, la taille de la pleine lune quand vous la regardez de votre jardin. Vous n'avez eu aucun mal à le lire, n'est-ce pas ? Je le sais, vous avez hurlé avant qu'on ait bougé l'un ou l'autre.

— Et alors ?

— Qu'est-ce que vous penseriez, et quel serait l'effet sur vos ventes, si on voyait ce "6+" écrit sur

la Lune et non plus seulement accroché aux chandails des gosses ? »

Griggs réfléchit, et dit : « D.D., pas de sale blague. J'ai eu une rude journée.

— Je ne plaisante pas. Comme vous avez dû l'apprendre à Wall Street, je suis derrière cette histoire de voyage dans la Lune. Entre nous. Pat, c'est une entreprise coûteuse, même pour moi. Il y a quelques jours, quelqu'un est venu me voir... Vous m'excuserez de ne pas vous donner son nom ? Vous pouvez le deviner. En tout cas, cet homme représentait un client qui voulait acheter un emplacement de publicité sur la Lune. Il savait qu'on n'était pas sûrs de réussir ; mais il m'a dit que son client était prêt à courir le risque.

» D'abord je ne voyais pas où il voulait en venir. Il me l'a expliqué. Puis j'ai pensé qu'il plaisantait. Puis j'ai été choqué. Regardez... » Harriman sortit une grande feuille de papier et l'étala sur le bureau de Griggs. « Vous voyez, on installe le dispositif n'importe où près du centre géographique de la Lune telle qu'elle nous apparaît. Dix-huit fusées d'artifice partent dans dix-huit directions différentes, comme les rayons d'une roue, mais à des distances calculées avec soin. Elles retombent, et les bombes qu'elles transportent explosent,

étaillant une poussière noire sur des surfaces calculées au quart de poil. Il n'y a pas d'air sur la Lune, vous le savez, Pat... on peut lancer une poussière fine avec autant de facilité et de précision qu'un javelot. Voilà le résultat...» Il retourna le papier ; au verso, il y avait une photo de la Lune sur laquelle s'étaillait en caractères noirs bien gras : 6+.

« Donc ce sont eux... ces empoisonneurs !

— Je n'ai pas dit ça ! Mais ça illustre ma démonstration. 6+ ne comprend que deux symboles ; on peut l'étailler sur la surface lunaire de manière à rendre le sigle bien lisible. »

Griggs contempla l'horrible publicité. « Je ne crois pas que ça marchera !

— Une firme d'artificiers sérieuse m'a garanti que si... pourvu que je me charge de transporter son équipement. Après tout, Pat, nul besoin d'une grosse fusée d'artifice pour aller loin, sur la Lune. Vous-même, vous jetteriez une balle de tennis à trois ou quatre kilomètres, à cause de la faiblesse de la gravitation.

— On n'admettrait jamais ça. C'est un sacrilège ! »

Harriman prit un air désolé. « Je voudrais que vous ayez raison. Mais on tolère bien la publicité

dans le ciel et en vidéo...»

Griggs se mordit la lèvre. « Je ne vois pas pourquoi vous venez me voir ! s'emporta-t-il. Vous savez bien qu'on ne pourra jamais inscrire le nom de mon produit sur la Lune. Il est trop long. On ne le lirait pas. »

Harriman hocha la tête. « C'est justement pourquoi je suis venu, Pat. Pour moi, il ne s'agit pas d'une affaire purement commerciale. J'y mets mon cœur et mon âme. Ça me rend malade d'envisager que quelqu'un utilise la Lune à des fins publicitaires. Comme vous dites, c'est un sacrilège. Mais, sans que je sache comment, ces chacals ont découvert que j'avais besoin d'argent. Ils sont venus me trouver au moment où ils savaient que je devrais les écouter.

» Je leur ai demandé un délai. Je leur ai promis une réponse pour jeudi. Puis je suis rentré chez moi. Je n'arrivais pas à dormir. Au bout d'un moment, j'ai pensé à vous.

— À moi ?

— À vous et à votre compagnie. Après tout, vous avez un bon produit et vous avez besoin d'une bonne publicité pour lui. J'ai songé qu'il y a d'autres moyens d'utiliser la Lune qu'en la défigurant. Supposez que votre compagnie achète

cette concession, mais fasse la promesse désintéressée de ne pas s'en servir, et que vous mentionniez ce désintéressement dans vos annonces ? Que vous publiiez des photos d'un garçon et d'une fille qui regardent la lune en se partageant une bouteille de Moka ? Que Moka soit la seule boisson gazeuse qu'on emporte lors du premier voyage sur la Lune ? Mais je n'ai pas besoin de vous dire la manière de vous y prendre. » Il consulta sa montre. « Il faut que je me sauve et je ne veux pas vous bousculer. Si vous êtes prêt à discuter, laissez un message à mon bureau avant demain midi, et j'enverrai notre représentant Montgomery prendre contact avec votre chef de publicité. »

Le patron de la chaîne de grands quotidiens ne le laissa attendre que le minimum de temps réservé aux magnats des affaires et aux ministres. Derechef, Harriman s'arrêta sur le seuil de l'immense bureau pour épinglez un insigne à sa boutonnière.

« Salut, Delos, dit le directeur. Comment va votre fromage céleste ? » Il aperçut alors l'insigne et fronça les sourcils. « Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût. »

Harriman rempocha son disque. Celui-ci ne montrait pas le sigle 6+, mais la faucille et le marteau.

« Non, dit-il, ce n'est pas une plaisanterie ; c'est un cauchemar. Colonel, vous et moi comptons parmi les rares personnes de ce pays à comprendre que le communisme représente toujours une menace. »

Un peu plus tard, ils devisaient aussi amicalement que si les journaux du colonel n'avaient pas tourné l'entreprise lunaire en ridicule depuis ses débuts. L'éditeur pointa son cigare vers sa table. « Comment avez-vous eu ces plans, Harriman ? Vous les avez volés ?

— Copiés. » Il disait presque vrai. « Mais peu importe. Ce qui importe, c'est d'arriver les premiers. On ne peut pas courir le risque de laisser une base de missiles ennemie s'installer sur la Lune. Depuis des années, je fais le même cauchemar récurrent : je me réveille, et les manchettes des journaux annoncent que les Russes ont aluni, institué un Soviet lunaire, disons de treize hommes et deux savantes, demandé son adhésion à URSS et obtenu celle-ci, comme de juste, par la grâce du Soviet suprême. Je me réveille en tremblant. Je ne sais pas s'ils iraient

jusqu'à peindre une faucille et un marteau sur la Lune, mais ça cadre avec leur psychologie. Vous n'avez qu'à voir toutes leurs immenses affiches. »

L'éditeur mâchonna son cigare. « On va réfléchir à ce qu'on peut faire. Y a-t-il un moyen pour que vous décolliez plus tôt ? »

6

« Monsieur Harriman ?

— Oui ?

— Ce M. LeCroix est encore là.

— Dites-lui que je ne peux pas le recevoir.

— Oui, monsieur... Euh, monsieur Harriman, il ne l'avait pas mentionné l'autre jour, mais il dit qu'il est pilote de fusée.

— Zut ! Envoyez-le à la Transpatiale. Je n'embauche pas les pilotes. »

Le visage d'un homme surgit à l'écran, écartant celui de la secrétaire de Harriman. « Monsieur Harriman, je suis Leslie LeCroix, pilote adjoint du

Charon.

— Je me fiche que vous soyez l'ange Ga... Vous avez dit le *Charon* ?

— J'ai dit le *Charon*. Et j'ai à vous parler.

— Entrez. »

Harriman salua son visiteur, lui offrit du tabac, puis le toisa avec intérêt. Le *Charon*, navette entre la centrale en orbite et la Terre, avait constitué le plus proche équivalent d'une fusée interplanétaire que le monde ait jamais connu. Son pilote, tué dans l'explosion qui avait détruit à la fois le satellite et la fusée, était en quelque sorte le premier représentant de la future race des astronautes.

Harriman se demandait comment il avait pu oublier que le *Charon* avait deux pilotes qui se relayaient au poste. Il l'avait su, bien sûr... et il avait négligé d'en tenir compte. Il avait cessé de penser à la centrale en orbite, à la fusée qui la desservait et à tout ce qui y avait trait. Intrigué, il examina LeCroix.

Il vit un petit homme au visage mince et intelligent, aux grandes mains habiles de jockey. L'autre soutint son examen sans embarras. Il semblait calme et parfaitement sûr de lui.

« Alors, capitaine LeCroix ?

— Vous construisez une fusée lunaire ?

— Qui vous a raconté ça ?

— On construit une fusée lunaire. Les gars disent que vous êtes derrière.

— Eh alors ?

— Je veux la piloter.

— Pourquoi ?

— Je suis le meilleur pilote que vous puissiez trouver pour elle. »

Harriman souffla un nuage de fumée. « Si vous pouvez le prouver, vous avez la place.

— D'accord. » LeCroix se leva. « Je laisserai mon nom et mon adresse à votre secrétaire.

— Une minute. J'ai dit "si"... Causons. Je serai moi aussi du voyage, et je veux en savoir davantage sur votre compte avant de vous confier ma carcasse. »

Ils discutèrent trajet lunaire, voyages interplanétaires, fusées, ce qu'on risquait de trouver sur la Lune. Peu à peu, Harriman s'échauffait à trouver un esprit si semblable au sien, aussi obsédé par le Grand Rêve. Inconsciemment, il avait déjà embauché LeCroix. La conversation avait pris un tour tel qu'il était admis qu'ils tenteraient l'aventure ensemble.

Au bout d'un long moment, il dit : « Je m'amuse bien, Les, mais il me reste beaucoup à faire aujourd'hui, ou on n'arrivera jamais sur la Lune. Allez à Peterson Field et faites la connaissance de Bob Coster... je l'appelle. Si vous vous entendez, tous les deux, on parlera de votre contrat. » Il griffonna quelques mots sur un bout de papier et le tendit à LeCroix. « Donnez ça à Mlle Perkins en sortant, elle vous inscrira au registre du personnel.

— Ça peut attendre.

— Il faut bien manger. »

LeCroix accepta, mais resta planté là. « Il y a une chose qui m'échappe, monsieur Harriman.

— Laquelle ?

— Pourquoi miser sur une fusée à combustible chimique ? Non que j'aie quoi que ce soit contre : je la piloterai. Mais pourquoi chercher la difficulté ? Je sais que vous aviez fait aménager le *Ville-de-Brisbane* pour qu'il puisse utiliser le combustible isotopique...»

Harriman le dévisagea. « Vous avez perdu la tête, Les ? Autant demander pourquoi les cochons n'ont pas d'ailes ; il n'y a plus de combustible isotopique et il n'y en aura pas tant qu'on n'en fabriquera pas nous-mêmes... sur la Lune.

— Qui vous a servi de telles salades ?

— Que voulez-vous dire ?

— À ce que j'ai entendu raconter, la Commission de l'énergie atomique a alloué du combustible isotopique, sous l'égide de divers traités, à plusieurs pays, et certains n'étaient pas équipés pour l'utiliser, mais l'ont obtenu malgré tout. Qu'est-il advenu de ce combustible ?

— Oh ! ça ! Exact, plusieurs petits pays d'Amérique centrale et latine ont eu droit à une part du gâteau pour des raisons politiques, bien qu'ils n'aient pas de dents pour croquer. Une bonne chose, d'ailleurs... on le leur a racheté, ce qui a permis de soulager un peu la pénurie énergétique au lendemain de l'explosion du satellite. » Harriman se rembrunit. « Vous avez raison. J'aurais dû mettre la main dessus à ce moment.

— Et vous êtes sûr qu'il n'en reste plus du tout ?

— Naturellement... Non, je l'ignore. Je vais voir ça. À bientôt, Les. »

Ses correspondants réussirent sans tarder à établir exactement la manière dont on avait disposé du combustible isotopique... sauf en ce qui concernait le Costa Rica, qui avait refusé de

revendre sa part parce que sa centrale, destinée à utiliser le combustible isotopique, était presque achevée au moment de la catastrophe. Une autre enquête révéla qu'elle n'avait jamais été achevée.

Montgomery était alors à Managua. Certains changements avaient eu lieu dans l'administration du Nicaragua, et il s'était rendu sur place pour veiller à ce que la position spéciale de la corporation lunaire locale soit préservée. Harriman lui envoya un message codé lui enjoignant de rejoindre San Jose, de localiser le stock de combustible isotopique, de l'acheter et de l'expédier, à n'importe quel prix. Puis il alla voir le président de la Commission de l'énergie atomique.

Cet officiel paraissait heureux de le rencontrer et soucieux de se montrer affable. Harriman commença à lui expliquer qu'il voulait obtenir une licence pour se livrer à des expériences sur le combustible isotopique.

« Il faut passer par la voie normale, monsieur Harriman.

— Bien sûr. Mais ce n'est qu'une prise de contact préliminaire. Je voulais connaître vos réactions.

— Après tout, je ne suis pas le seul commissaire, et nous suivons presque toujours les

recommandations de nos services techniques.

— Ne jouez pas au plus fin, Carl. Vous savez bien que vous contrôlez la majorité. Officieusement, qu'en dites-vous ?

— Eh bien, D.D., officieusement, on ne peut se procurer de combustible isotopique. Alors pourquoi demander une licence ?

— C'est mon affaire.

— Hmm... La loi ne nous obligeait pas à suivre à la trace chaque millicurie de combustible isotopique, puisque celui-ci n'est pas classé comme utilisable pour la fabrication d'armes de destruction massive. Il n'empêche que nous savons ce qu'il en est advenu... Il n'en reste plus. »

Harriman ne broncha pas.

« Cela dit, on vous attribuera une licence pour le combustible isotopique, si vous y tenez... sauf pour utilisation dans les fusées.

— Pourquoi cette restriction ?

— Vous construisez une fusée lunaire, n'est-ce pas ?

— Moi ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, D.D. C'est mon métier d'être au courant. Vous ne pouvez pas utiliser de combustible isotopique pour une fusée,

même si vous en trouvez, ce qui est impossible. » Il alla à un coffre, derrière son bureau, et en revint avec un gros dossier qu'il posa devant Harriman : *Enquête théorique sur la stabilité de plusieurs combustibles isotopiques, avec des notes sur la catastrophe du Charon et de la centrale en orbite.* La couverture portait un numéro de référence et un grand cachet SECRET.

Harriman repoussa le rapport. « Ça ne me regarde pas... De toute façon, si je le lisais, je n'y comprendrais rien. »

Le président sourit. « Très bien. Je vais vous dire ce qu'il contient, D.D. Je vous lie les mains délibérément, en vous confiant un secret de la défense...

— Je vous répète que je n'en veux pas !

— Évitez de propulser un vaisseau spatial au carburant isotopique. C'est un combustible admirable... mais il peut partir comme un pétard, n'importe où dans l'espace. Ce rapport en donne les raisons.

— Mon œil ! On a exploité le *Charon* pendant près de trois ans.

— Vous avez eu de la chance. L'opinion officielle, mais confidentielle au plus haut point, de notre gouvernement, c'est que le *Charon* a fait

sauter la centrale. On pensait que c'était l'inverse. Ça aurait pu être le cas, mais ça ne concordait pas avec les enregistrements du radar. Il semblait que la fusée ait explosé une fraction de seconde avant le satellite. On a donc mené une sérieuse enquête théorique : le combustible isotopique est dangereux pour les fusées.

— C'est ridicule ! Pour une livre brûlée par le *Charon*, on en brûlait cent dans les centrales sur Terre. Comment se fait-il qu'elles n'aient jamais sauté ?

— C'est une question de protection. Une fusée est nécessairement moins protégée qu'une centrale ; mais, le pire, c'est qu'une fusée opère dans l'espace. On pense que la catastrophe a été causée par les radiations cosmiques primaires. Si vous voulez, je peux appeler un spécialiste de physique mathématique pour vous l'expliquer. »

Harriman secoua la tête. « Je ne parle pas leur langue. » Il réfléchit. « J'imagine qu'il faut en rester là ?

— Je le crains. Vous m'en voyez désolé. » Harriman se leva pour partir. « Euh... encore quelque chose, D.D... vous ne pensiez pas à aller voir l'un de mes subordonnés, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Pourquoi le ferais-je ?

— Heureux de vous l'entendre dire. Vous savez, monsieur Harriman, il se peut que nous n'ayons pas les plus brillants savants du monde... Il est très difficile de satisfaire un scientifique de renommée internationale avec les conditions dont bénéficie un simple fonctionnaire. Mais il y a une chose dont je suis sûr : tous mes subordonnés sont incorruptibles. Cela étant, je considérerais comme un affront personnel que quelqu'un essaie de faire pression sur certains de mes employés.

— Et alors ?

— C'est tout. À propos, en fac, j'étais un bon poids moyen. J'ai continué à m'entraîner.

— Hmm... Je ne suis jamais allé en fac. Mais je ne joue pas mal au poker, répondit Harriman en souriant. Je n'irai pas déranger vos gars, Carl. Ce serait trop méchant d'offrir un pot-de-vin à un crève-la-faim. Adieu ! »

Quand il regagna son bureau, il appela un de ses hommes de confiance. « Un message chiffré pour M. Montgomery. Dites-lui d'envoyer la marchandise à Panama City plutôt qu'aux États-Unis. » Il commença à dicter un autre message pour Coster, lui enjoignant d'arrêter tout travail sur le *Pionnier*, dont la carcasse s'élevait déjà haut dans le ciel du Colorado, et de s'occuper plutôt de

la *Santa-Maria*, ex-*Ville-de-Brisbane*.

Mais il changea d'avis. Le lancement devrait se faire hors des États-Unis ; avec la Commission de l'énergie atomique sur ses gardes, il ne servirait à rien d'essayer de rapatrier la *Santa-Maria* ; ce serait un indice !

D'ailleurs, on ne pouvait déplacer la *Santa-Maria* sans la rééquiper pour l'utilisation des combustibles chimiques. Non, il faudrait désaffecter une autre fusée du type *Brisbane* et l'envoyer à Panama ; on démonterait alors le réacteur atomique de la *Santa-Maria* et on l'expédierait là-bas. Coster arriverait à équiper la nouvelle fusée en six semaines voire moins, et lui, Coster et LeCroix pourraient décoller pour la Lune !

Au diable les radiations cosmiques primaires ! Le *Charon* avait volé trois ans, non ? Ils feraient le voyage, ils prouveraient que c'était possible, et ensuite, si on avait besoin de combustibles plus sûrs, on en chercherait. L'important était de faire le voyage. Si Christophe Colomb avait attendu d'avoir des navires tout à fait sûrs, on serait encore tous en Europe. Il fallait prendre des risques, ou on n'aboutissait jamais.

Satisfait, il entreprit de rédiger les messages qui

mettraient le nouveau plan en action.

Une secrétaire l'interrompt.

« Monsieur Harriman, M. Montgomery veut vous parler.

— Hein ? Il a déjà reçu mon message chiffré ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Bon, passez-le-moi. »

Montgomery n'avait pas reçu le second message. Mais il avait des nouvelles. Le Costa Rica avait vendu tout son combustible isotopique au ministère de l'Énergie britannique, peu après la catastrophe. Il n'en restait plus un gramme ni au Costa Rica ni en Angleterre.

Harriman demeura songeur plusieurs minutes après que Montgomery eut disparu de l'écran. Puis il appela Coster : « Bob ? LeCroix est là ?

— Mais oui... on allait dîner ensemble. Je vous le passe.

— Salut, Les ? Vous avez eu une bonne idée, mais ça n'a pas marché. On a enlevé le bébé.

— Hein ? Ah, oui ! Compris. Je regrette.

— Ne perdez pas de temps en regrets. On continue comme prévu. On y arrivera !

— Bien sûr. »

7

Extrait du numéro de juin de *Popular Technics* : « LA PROSPECTION D'URANIUM SUR LA LUNE – un article factuel sur une industrie d'avenir. »

Extrait de *Holiday* : « LUNE DE MIEL SUR LA LUNE – une évocation du lieu de villégiature miraculeux que vos enfants adoreront, par le responsable de notre service Tourisme. »

Extrait de l'*American Sunday Magazine* : « DES DIAMANTS SUR LA LUNE ? – un savant de renommée mondiale montre que les diamants doivent être aussi communs que les cailloux dans les cratères lunaires. »

« Bien sûr, Clem, je ne connais rien à l'électronique, mais voici ce qu'on m'a expliqué. On peut limiter un faisceau émetteur de télévision à un angle d'un degré, de nos jours, non ?

— Oui, si on utilise un réflecteur assez grand.

— La place ne manquera pas. Bon : la Terre vue

de la Lune occupe deux degrés. D'accord, ça fait un bout de chemin, mais il n'y a pas de perte d'énergie et on a des conditions de transmission stables et parfaites. L'installation montée, ça ne coûterait pas plus cher que d'émettre du sommet d'une montagne.

— C'est une idée fantasmagorique, Delos.

— En quoi ? Aller sur la Lune, c'est mon problème, pas la vôtre. Une fois là-haut, on émettra vers la Terre, vous pouvez parier votre chemise là-dessus. C'est une installation toute trouvée pour des émissions sans relais. Si ça ne vous intéresse pas, je trouverai quelqu'un d'autre.

— Je n'ai jamais dit que ça ne m'intéressait pas.

— Alors, décidez-vous. Autre chose, Clem... Je ne veux pas fourrer mon nez dans vos affaires, mais... vous n'avez pas eu d'ennuis, depuis que vous ne pouvez plus utiliser la centrale en orbite comme relais ?

— Vous le savez très bien. Ne remuez pas le couteau dans la plaie. Les dépenses crèvent le plafond sans que les revenus suivent.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Et la censure ? »

Le directeur de la chaîne leva les bras au ciel. « Ne prononcez pas ce mot ! Comment subsister

quand chaque imbécile dans le pays passe son temps à vouloir mettre son veto sur ce qu'on peut dire et ne pas dire, sur ce qu'on peut montrer et ne pas montrer?... Ça suffirait à vous faire tout plaquer. Le principe même est idiot. C'est comme d'exiger que les adultes vivent de lait écrémé sous prétexte que la viande n'est pas bonne pour les bébés. Si je pouvais tenir entre mes mains un de ces sales puritains à la...

— Tout doux, tout doux. Il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'il n'y a pas moyen de brouiller une émission diffusée depuis la Lune... et que, de toute manière, les censeurs terrestres n'auraient aucun droit en la matière ?

— Hein ? Redites-moi ça. »

LIFE VA SUR LA LUNE – Life-Time, S.A., est fière de vous annoncer qu'elle vient de conclure des accords pour que les lecteurs de Life obtiennent un compte rendu direct du premier voyage sur notre satellite. Aussitôt après le premier voyage réussi commencera...

ASSURANCE POUR L'ÈRE NOUVELLE (extrait d'une publicité pour la North Atlantic Mutual Insurance and Liability Company) – ... la même conception

d'avant-garde qui nous a permis de protéger nos assurés après l'incendie de Chicago, après l'incendie de San Francisco, après tous les désastres nationaux depuis la guerre de 1812, nous permet de vous assurer contre tout dommage inattendu, même sur la Lune...

LES FRONTIÈRES DE LA TECHNIQUE REÇULÉES – *Quand la fusée lunaire Pionnier grimpera vers le ciel sur son échelle de flammes, vingt-sept de ses « organes internes » essentiels recevront leur courant de batteries Delta, spécialement conçues pour...*

« Monsieur Harriman, vous pouvez venir tout de suite sur le terrain ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Bob ?

— Des ennuis, répondit laconiquement Coster.

— Quelle sorte d'ennuis ? »

L'autre hésita. « Je préférerais éviter d'en parler à l'écran. Si vous ne pouvez pas vous déplacer, on devrait peut-être venir vous trouver, Les et moi.

— Je serai là ce soir. »

Quand Harriman débarqua, il constata que le

visage impassible de LeCroix dissimulait de l'amertume ; Coster prenait un air têtue, sur la défensive. Harriman attendit d'être dans l'atelier de Coster pour demander :

« Alors, les gars ? »

LeCroix regarda Coster. L'ingénieur se mordilla la lèvre. « Monsieur Harriman, vous savez par quels stades on est passés ?

— Plus ou moins.

— On a dû abandonner l'idée de la catapulte. Puis on en est arrivés là... » Coster fouilla sur son bureau pour trouver une vue en perspective d'une fusée à quatre étages, énorme et pourtant gracieuse. « En théorie, c'était possible ; en pratique, c'était trop juste. Après que les gars du groupe de la résistance des matériaux, du groupe auxiliaire et du groupe de contrôle ont ajouté tous les facteurs, on a dû en venir là... » Il sortit un dessin d'une fusée semblable à la première, mais plus trapue, presque pyramidale. « On a ajouté un cinquième étage qui ceinture le quatrième. On a même réussi à économiser un peu de poids en utilisant la plupart de l'équipement auxiliaire et principal du quatrième étage pour contrôler le cinquième. Et la densité par rapport à la section est suffisante pour qu'on traverse l'atmosphère

sans trop de résistance, même si la fusée n'est pas jolie, jolie. »

Harriman opina. « Vous savez, Bob, il faudra se dégager de la conception de la fusée gigogne avant d'établir une liaison régulière avec la Lune.

— Je ne vois pas comment l'éviter avec des fusées à carburant chimique.

— Avec une bonne catapulte, vous pourriez envoyer une simple fusée à carburant chimique en orbite autour de la Terre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— C'est ce qu'on va faire. Puis on fera le plein sur cette orbite.

— La vieille idée de la station spatiale. Je pense que ça se tient... j'en suis même certain. Seulement, la fusée ne devrait pas se ravitailler et continuer sa route vers la Lune. Le plus économique, ce serait d'avoir des fusées spéciales qui ne se poseraient nulle part, mais qui iraient de cette station à une autre en orbite autour de la Lune. Ensuite...»

LeCroix montra une impatience inhabituelle. « Tout ça ne rime à rien pour l'instant. Continue ton histoire, Bob.

— D'accord, dit Harriman.

— Ma foi, ce modèle aurait pu faire le voyage. Et bon sang, c'est toujours possible. »

Harriman parut perplexe. « Mais, Bob, c'est le modèle approuvé, n'est-ce pas ? Celui qui est aux deux tiers achevé sur le terrain ?

— Oui. » Coster semblait atterré. « Mais ça ne marchera pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai dû ajouter trop de poids mort. Monsieur Harriman, vous n'êtes pas ingénieur ; vous n'avez aucune idée de la vitesse à laquelle le rendement tombe quand il faut munir une fusée d'autre chose que du carburant et d'un propulseur. Prenez le dispositif d'atterrissage de l'anneau du cinquième étage. On utilise cet étage pendant une minute et demie, puis on s'en débarrasse... mais on ne va pas risquer qu'il tombe sur Wichita ou Kansas City. Il faut ajouter un dispositif de parachutage. Et il faut encore pouvoir le suivre par radar et ouvrir le parachute par radiocommande au-dessus de la campagne, pas trop haut. Cela signifie une charge supplémentaire, outre le parachute. Avant d'en avoir terminé avec cet étage, il ne nous permet même pas de gagner un kilomètre à la seconde. Ça ne suffit pas. »

Harriman s'agita dans son fauteuil. « Il semble

qu'on ait fait une erreur en voulant décoller des États-Unis. Si on décollait d'un pays peu peuplé, disons la côte brésilienne, et qu'on largue les étages inférieurs dans l'Atlantique, ça nous économiserait combien ? »

Coster laissa son regard se perdre dans le vide, puis il prit une règle à calcul. « Ça pourrait aller.

— Ce sera difficile de déplacer la fusée, dans l'état où elle est ?

— Il faudrait la démonter complètement. On ne peut faire autrement. Je ne peux pas vous donner une estimation du prix, mais ce serait très cher.

— Ça prendrait combien de temps ?

— Hmm... zut, monsieur Harriman, je ne peux pas répondre tout de suite. Deux ans, dix-huit mois avec de la chance. Il faudrait préparer un terrain, construire les ateliers...»

Harriman réfléchit. Mais il connaissait déjà la réponse. Ils se trouvaient déjà sur le fil du rasoir. Il ne pouvait pas vendre du vent pendant deux années de plus ; il lui fallait un voyage réussi, et vite... sans quoi tout son fragile montage financier s'écroulerait. « Impossible, Bob.

— Je le craignais. J'ai essayé d'ajouter un sixième étage. » Il brandit un autre dessin. « Vous voyez cette horreur ? J'atteins le stade où le

rendement va diminuant. La vitesse finale effective est inférieure, avec ce mort-né, à celle qu'on obtiendrait d'une fusée à cinq étages.

— Vous êtes coincé ? Vous ne pouvez pas construire de fusée lunaire ?

— Non, je...»

LeCroix dit soudain : « Évacuez le Kansas.

— Hein ? dit Harriman.

— Faites évacuer le Kansas et l'ouest du Colorado. Larguez le cinquième et le quatrième étage n'importe où. Le troisième tombera dans l'Atlantique ; le second tournera en orbite autour de la Terre ; et la tête de la fusée arrivera sur la Lune. Ce serait possible, si on n'avait pas besoin de gaspiller du poids pour le parachutage de la quatrième et de la cinquième section. Demandez à Bob.

— Oui ? Qu'en pensez-vous. Bob ?

— C'est ce que je disais. Ce poids parasite nous coince. Autrement, tout marche à merveille.

— Passez-moi un atlas. » Harriman chercha le Kansas, le Colorado, et fit un calcul rapide. Les yeux dans le vague, il ressemblait étonnamment à Coster quand celui-ci pensait à ses propres problèmes. Enfin, il déclara : « Ça n'ira pas.

— Pourquoi ?

— L'argent. Je vous ai dit de ne pas vous soucier d'argent... pour la fusée. Mais faire évacuer, même pour une journée, toute la région nous coûterait six, sept millions de dollars. Il faudrait régler sur-le-champ toutes les demandes de dommages et intérêts. Impossible d'attendre. Et il y aurait toujours quelques durs à cuire qui refuseraient de bouger.

— Si les fous ne veulent pas bouger, qu'ils prennent leurs risques ! lança LeCroix d'un ton farouche.

— Je sais ce que vous ressentez, Les. Mais ce projet est trop énorme pour qu'on le compromette.

Si on ne protège pas les personnes, les tribunaux nous feront fermer de force. Je ne peux pas acheter tous les juges des deux États. Il y en a sûrement quelques-uns qui ne sont pas à vendre. »

Coster consola LeCroix. « Bien essayé, Les.

— Je pensais que c'était la solution pour nous tous », répondit le pilote.

Harriman dit : « Vous alliez mentionner une autre solution, Bob ? »

Coster parut gêné. « Vous connaissez les plans pour la fusée principale... trois passagers, espace et ravitaillement pour trois ?

— Oui. Où voulez-vous en venir ?

— Il ne sert à rien d'être trois. Coupez le premier étage en deux, réduisez la fusée au strict minimum pour un seul homme et oubliez le reste. C'est le seul moyen. » Il sortit un autre dessin. « Vous voyez ? Un homme. Des réserves pour moins d'une semaine. Pas de sas : le pilote garde sa tenue pressurisée. Pas de cambuse. Pas de couchettes. Le strict minimum pour maintenir un homme en vie pendant un maximum de deux cents heures. Ça marchera.

— Ça marchera », répéta LeCroix en regardant Coster.

Harriman regardait le dessin, avec un étrange creux à l'estomac. Sans doute, ça devait marcher... et pour le lancement de l'affaire, peu importait que trois hommes ou un seul aillent sur la Lune et en reviennent. Y aller suffisait. Il savait qu'un seul voyage suffirait à faire affluer l'argent qui permettrait la mise au point de fusées pratiques pour plusieurs passagers.

Les frères Wright avaient démarré avec moins.

« On n'a pas le choix », dit-il lentement.

Coster parut soulagé. « Bon ! Reste une difficulté. Vous connaissez les conditions dans lesquelles j'ai accepté ce travail. Je devais en être.

Et voilà que Les me brandit un contrat sous le nez et me dit que le pilote, ce *doit* être lui.

— S'il n'y avait que ça ! répliqua LeCroix. Vous n'êtes pas pilote, Bob. Vous vous tueriez et vous ficheriez tout en l'air, par simple entêtement.

— J'apprendrai à piloter. Après tout, c'est moi qui en ai conçu les plans de cette fusée. Écoutez, monsieur Harriman, je n'ai aucune envie de vous intenter un procès. Les dit qu'il vous en ferait un, mais j'ai un contrat antérieur au sien. Je compte bien le faire respecter.

— Ne l'écoutez pas, monsieur Harriman. Qu'il intente son procès. Je piloterai cette fusée et je vous la ramènerai. Lui, il la bousillera.

— Ou j'y vais ou je ne construis pas la fusée », assena Coster.

D'un geste, Harriman les réduisit tous deux au silence. « Tout doux, tout doux, vous deux. Vous pouvez m'intenter un procès si ça vous fait plaisir. Bob, ne dites pas de bêtises ; au point où on en est, je n'aurais qu'à engager d'autres ingénieurs. Vous me dites qu'un seul homme peut partir ?

— C'est exact.

— Dans ce cas, vous le voyez devant vous. »

Ils restèrent sidérés.

« Inutile de prendre l'air ahuri ! dit Harriman d'un ton sec. Qu'est-ce que ça a de drôle ? Vous savez tous deux que je voulais y aller. Vous ne pensez pas que je me suis donné tant de peine pour vous offrir à tous les deux un tour sur la Lune ? *Je veux y aller*. Pourquoi ne ferais-je pas un bon pilote ? Je me porte bien, j'ai une bonne vue, je suis encore assez intelligent pour apprendre ce qu'il faudra. Je ne laisserai ma place à personne. A personne, vous m'entendez ? »

Coster fut le premier à reprendre son souffle. « Patron, vous déraisonnez. »

Deux heures plus tard, ils se querellaient encore. La plupart du temps Harriman était demeuré assis, immobile, refusant de répondre à leurs arguments. Enfin, il sortit de la pièce pour quelques instants, sous le prétexte habituel. A son retour, il lança : « Bon, vous pesez combien ?

— Moi ? Dans les quatre-vingt-dix kilos.

— Plutôt cent, à vue de nez. Les, vous pesez combien ?

— Soixante-cinq.

— Bob, prévoyez la fusée pour un passager de soixante-cinq kilos.

— Hein ? Une minute, monsieur Harriman...

— *Bouclez-la !* Si je ne peux pas apprendre le

pilotage en six semaines, vous non plus.

— Mais je connais les maths, le savoir de base pour...

— Bouclez-la, je vous le répète ! Les a passé autant de temps à apprendre sa profession que vous la vôtre. Et il deviendrait ingénieur en six semaines ? Qui vous rend si présomptueux de croire que vous pouvez apprendre son boulot dans le même temps ? Je ne vous laisserai pas bousiller ma fusée pour satisfaire votre caprice. D'ailleurs, c'est vous qui avez posé le problème correctement en discutant les plans. La véritable limitation, c'est le poids du ou des passagers, non ? *Tout* dépend de cette masse. D'accord ?

— Oui, mais...

— Vrai ou faux ?

— Ma foi... oui, c'est vrai. Je voulais seulement...

— Plus le passager est petit, moins il lui faut d'eau, d'air, moins il occupe de place. C'est Les qui fera le voyage. » Harriman s'approcha de Coster et lui posa la main sur l'épaule. « Ne le prenez pas mal, mon vieux. Ça ne peut pas être pire pour vous que pour moi. Le voyage doit réussir... et cela signifie que vous et moi, on doit renoncer à l'honneur d'être les premiers hommes à fouler le

sol de la Lune. Mais je vous promets une chose : on ira au second voyage, avec Les comme chauffeur privé. Il s'agira du premier d'une longue série de voyages avec des passagers. Allons, Bob, vous pouvez jouer un grand rôle si vous restez avec nous. Ingénieur en chef de la première colonie lunaire, ça vous dirait ? »

Coster parvint à sourire. « Ce ne serait pas si mal.

— Ça vous plaira. La vie sur la Lune posera pas mal de problèmes à un ingénieur ; on en a déjà discuté, tous les deux. Ça ne vous intéresserait pas de mettre vos théories en pratique ? De construire la première ville ? De bâtir le grand observatoire qu'on fondera là-haut ? De regarder tout ça et de savoir que vous êtes celui qui l'a réalisé ? »

Coster se faisait à cette perspective. « À vous entendre, ce sera épatant. Et vous, qu'est-ce que vous ferez ?

— Moi ? Je serai peut-être le premier maire de Luna City. » L'idée ne lui était encore jamais venue à l'esprit, et il la savoura. « Monsieur Delos David Harriman, maire de Luna City. Hé ! je m'y vois déjà. Vous savez, je n'ai jamais occupé une fonction publique. Je me suis toujours contenté de posséder des biens matériels. » Il jeta un regard à

la ronde. « Tout est réglé ?

— Je pense », dit lentement Coster. Soudain, il tendit la main à LeCroix. « Vous la piloterez, Les ; moi, je la construirai. »

LeCroix saisit la main tendue. « Marché conclu. Et vous et le patron vous mettez au boulot sur la suivante... Qu'elle soit assez grande pour nous tous.

— D'accord ! »

Harriman posa sa main sur les leurs. « Voilà ce que j'aime entendre. On restera tous ensemble et on fondera Luna City ensemble.

— Je crois qu'on devrait l'appeler Harriman », dit LeCroix, très sérieux.

« Non. Depuis tout gosse, j'y pense comme à Luna City ; ce sera Luna City. Avec peut-être une place Harriman au centre, ajouta-t-il.

— Ce sera inscrit sur les plans », dit Coster.

Harriman partit aussitôt. En dépit de cette solution, il avait le moral à zéro et il ne tenait pas à ce que ses deux collaborateurs s'en aperçoivent. Ç'avait été une victoire à la Pyrrhus ; il avait sauvé l'entreprise, mais il se sentait dans la peau d'un animal qui vient de s'amputer d'une patte à coups de dents pour se tirer d'un piège.

8

Strong était seul dans leur bureau commun quand Dixon l'appela.

« George, je voudrais voir D.D. Est-il là ?

— Non, reparti pour Washington... encore des autorisations à obtenir. Je pense qu'il sera bientôt de retour.

— Hmm... Enteza et moi voulons le voir. Nous venons. »

Ils arrivèrent peu après, Enteza soucieux, Dixon aussi flegmatique que de coutume. Les salutations échangées, Dixon attendit un moment avant de dire : « Jack, vous vouliez parler affaires, n'est-ce pas ? »

Enteza sursauta, puis tira un chèque de sa poche. « Ah oui ! En fin de compte, George, je ne veux pas rester au pourcentage. Voilà un versement qui me donne droit à la part entière à partir d'aujourd'hui. »

Strong le prit et le rangea dans un tiroir. « Je

sais que Delos sera ravi.

— Et alors, dit Dixon d'un ton pincé, vous ne lui donnez pas un reçu ?

— Si Jack en désire un. Le contrat résilié en tient lieu. » Cependant, il rédigea un reçu sans autre commentaire. Enteza le prit.

Ils attendirent un moment. Puis Dixon lança : « George, vous êtes dans le pétrin, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Voulez-vous améliorer votre position ?

— Comment ?

— Ma foi, franchement, je tiens à me protéger. Voulez-vous me vendre un demi pour cent de votre part ? »

Strong réfléchit. Il était inquiet... voire malade d'inquiétude. La présence du commissaire aux comptes de Dixon les forçait à n'opérer qu'au comptant... et seul Strong savait à quel point son associé et lui étaient aux abois. « Pourquoi cette offre ?

— Oh, je ne veux pas me mêler des affaires de Delos. C'est notre homme, nous le soutenons. Mais je me sentirais plus en sécurité si j'avais le droit de dire puce au cas où il essaierait de nous engager dans une entreprise qui excéderait nos

moyens. Vous le connaissez, un optimiste incurable. Nous devrions pouvoir le freiner. »

Strong réfléchit. Le plus gênant, c'est qu'il était d'accord avec tout ce que venait de dire Dixon ; il avait regardé sans broncher Delos dilapider leurs deux fortunes péniblement échafaudées au fil des ans. D.D. semblait s'en moquer. L'autre matin, il avait encore refusé de seulement jeter un coup d'œil sur un rapport au sujet de l'interrupteur automatique Harriman et Strong... après en avoir suggéré l'idée lui-même à Strong.

Dixon se pencha. « Dites votre prix, George. Je serai généreux. »

Strong redressa ses épaules tombantes. « Je vendrai...

— Bien !

—... si Delos est d'accord. Pas autrement. » Dixon grommela quelque chose. Enteza renifla. La conversation aurait pu se poursuivre avec acrimonie si Harriman n'était survenu à point nommé.

Personne ne souffla mot de la proposition que Strong venait d'entendre. Ce dernier demanda comment s'était passé le voyage. Harriman joignit le pouce et l'index. « Au poil ! Mais ça coûte de plus en plus cher de faire des affaires à

Washington. » Il se retourna vers les autres. « Qu'est-ce qui se trame ? Il y a des raisons particulières à cette rencontre ? Il s'agit d'une réunion formelle ? »

Dixon se tourna vers Enteza. « Dites-lui, Jack. »

Enteza regarda Harriman. « Qu'est-ce que cette histoire de vente de droits pour la télévision ? »

L'autre fronça les sourcils. « Où est le problème ?

— Vous me les aviez promis... C'est l'accord original. Je l'ai là par écrit.

— Mieux vaudrait le regarder de plus près, Jack. Et ne vous mettez pas en rogne. Vous avez les droits d'exploitation pour la radio, la télévision et tout ce qui concerne les distractions sur le premier voyage pour la Lune. Vous les avez toujours. Y compris les émissions à partir de la fusée, si on réussit à en faire. » Ce n'était pas le moment de mentionner le fait que des considérations de poids rendaient la perspective impossible, se dit-il ; le *Pionnier* n'emporterait pas d'autre équipement électronique que le strict nécessaire pour la navigation. « Ce que j'ai vendu, ce sont les droits de construire une station de télévision sur la Lune, plus tard. Au reste, ce ne

sont même pas des droits exclusifs, quoi qu'en pense Clem Haggerty. Si vous voulez acheter une concession semblable, je suis prêt à vous la vendre.

— *L'acheter !* Dites voir...

— Suffit ! Vous pourrez l'avoir gratis, si vous persuadez George et Dixon que vous y avez droit. Je ne veux pas jouer les radins. Rien d'autre ? »

Dixon intervint. « Où en sommes-nous, Delos ?

— Messieurs, vous pouvez compter que le *Pionnier* partira comme prévu, mercredi prochain. Et maintenant, excusez-moi, je file à Peterson Field. »

Après son départ, ses trois associés restèrent un moment assis en silence. Enteza grommelait, Dixon réfléchissait, Strong attendait. Puis Dixon demanda : « Et cette fraction de votre part, George ?

— Vous n'avez pas jugé utile d'en parler à Delos.

— Je comprends. » Dixon secoua délicatement la cendre de son cigare. « Un drôle de bonhomme, n'est-ce pas ? »

Strong s'agita sur son siège. « Oui.

— Depuis combien de temps le connaissez-

vous ?

— Voyons un peu... il est venu travailler pour moi en...

— *Lui*, il a travaillé pour *vous* ?

— Plusieurs mois, puis nous avons formé notre première société. » Strong laissa les souvenirs affluer. « J'imagine qu'il avait un complexe de puissance, même à ce moment-là.

— Non, dit pensivement Dixon. Non, je n'appellerais pas ça un complexe de puissance. C'est un complexe messianique, plutôt. »

Enteza leva les yeux. « Un fichu tordu, voilà ce qu'il est. »

Strong le regarda d'un air bienveillant. « Je préférerais que vous parliez de lui sur un autre ton. Vraiment.

— Du calme, Jack, ordonna Dixon. Vous pourriez forcer George à vous en coller une. Ce qu'il a de bizarre, cet Harriman, poursuivit-il, c'est qu'il semble capable d'inspirer une loyauté presque féodale. Regardez-vous, George. Je sais que vous êtes lessivé... et pourtant vous ne voulez pas me laisser venir à votre secours. Ça dépasse toute logique. C'est de l'ordre de la relation personnelle. »

Strong opina du chef. « C'est un drôle de type.

Il m'arrive de penser que c'est le dernier des requins de l'industrie. »

Dixon secoua la tête. « Pas le dernier. Les derniers nous ont ouvert le Far West. C'est le premier des *nouveaux* requins de l'industrie. Et ni vous ni moi n'en verrons la fin. Lisez-vous parfois Carlyle ? »

Strong acquiesça encore. « Je vois ce que vous voulez dire. La théorie du "héros". Mais je ne suis pas forcément d'accord.

— Il y a pourtant quelque chose là-dedans, répondit Dixon. Au vrai, je ne pense pas que Delos sache ce qu'il fait. Il lance un nouvel impérialisme. Ce sera le diable et son train pour s'en débarrasser. » Il se leva. « Peut-être aurions-nous dû attendre. Peut-être aurions-nous dû l'empêcher, si nous l'avions pu. Enfin, c'est fait. Nous sommes sur le manège : impossible de descendre. J'espère que nous nous amuserons bien. Venez, Jack. »

9

Le crépuscule tombait sur la prairie du Colorado. Pike's Peak cachait le soleil, et la large face blanche de la Lune, pleine et ronde, se levait à l'est. Au milieu de Peterson Field, le *Pionnier* se dressait droit vers le ciel. Un cercle de barbelés d'un kilomètre de rayon, dont la base de la fusée marquait le centre, retenait la foule. À l'intérieur, des gardes en alerte patrouillaient. En plus grand nombre encore, des gardes circulaient dans la foule. À l'intérieur du cercle, près des barbelés, camions et remorques contenant l'équipement télévisuel étaient parqués et, à l'extrémité de leurs câbles, micros et iconoscopes télécommandés entouraient la fusée. Il y avait encore d'autres camions près de la fusée, et tout un bourdonnement d'activité organisée.

Harriman attendait dans le bureau de Coster ; Coster était sur le terrain ; Dixon et Enteza avaient un local pour eux seuls. LeCroix dormait, drogué,

dans l'appartement de Coster.

Il y eut du bruit et des cris à la porte. Harriman l'entrouvrit. « Si c'est un journaliste de plus, dites non. Envoyez-le à M. Montgomery de l'autre côté. Le capitaine LeCroix n'accordera aucune interview.

— Delos ! Laisse-moi entrer.

— Oh ! c'est toi, George. Entre. On en a tellement soupé... »

Une fois dans la pièce, Strong tendit à Harriman une grande serviette fort lourde. « Voilà.

— Voilà quoi ?

— Les enveloppes oblitérées pour le consortium des philatélistes. Tu les as oubliées. Ça représente un demi-million de dollars, Delos. Si je ne les avais pas remarquées dans ton vestiaire, nous aurions été dans de beaux draps. »

Harriman prit un air digne. « George, tu es un as !

— Dois-je les mettre moi-même à bord ? demanda Strong avec angoisse.

— Hein ? Non, Les s'en occupera. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « On s'apprête à le réveiller. Je me charge des enveloppes. » Il prit la

serviette et ajouta : « N'entre pas maintenant. Tu auras le temps de lui dire au revoir sur le terrain. »

Harriman ouvrit une porte, la referma avec soin derrière lui et attendit que l'infirmière vienne administrer au pilote endormi une piqure d'un stimulant qui dissiperait les effets du somnifère ; puis il la mit à la porte. Quand il se retourna, le pilote se redressait en se frottant les yeux.

« Comment va, Les ?

— Bien. Alors, on y est ?

— Oui. Et on vous attend tous, mon gars. Écoutez, il va falloir que vous sortiez et que vous les affrontiez dans deux ou trois minutes. Tout est prêt, mais j'ai encore une ou deux choses à vous dire.

— Oui ?

— Vous voyez cette serviette ? » Harriman lui expliqua rapidement de quoi il retournait.

LeCroix parut désespéré. « Mais je *ne peux pas* l'emporter, Delos. Tout est calculé au gramme près !

— Qui a dit que vous l'emporteriez ? C'est impossible, bien sûr. Elle doit peser vingt-cinq, trente kilos. Je l'ai purement et simplement oubliée. Voilà ce qu'on va faire : pour l'heure, je la cache ici... » Harriman fourra la valise dans un

placard. « Quand vous atterrirez, je serai sur vos talons. On fera un tour de passe-passe et vous la sortirez de la fusée. »

LeCroix secoua la tête avec tristesse. « Delos, vous me sidérez. Enfin, je ne suis pas d'humeur à discuter.

— J'en suis fort aise ; sans quoi j'irais en prison pour un sale petit demi-million de dollars. Cet argent est déjà dépensé. Au reste, peu importe, nul n'en saura rien que vous et moi, et les collectionneurs de timbres en auront plus tard pour leur argent. » Il jeta un coup d'œil au jeune pilote comme s'il cherchait son approbation.

« Bon, bon, répondit LeCroix, pourquoi me ferais-je de la bile pour les philatélistes ? Surtout aujourd'hui. Allons-y.

— Encore une chose. » Harriman saisit un sachet. « Ça, vous l'emportez. Et on a tenu compte de son poids, j'y ai veillé. Voilà ce que vous en ferez. »

Et il donna des instructions très détaillées, sur un ton fort sérieux.

« J'ai bien compris ? demanda LeCroix, perplexe. Je les laisse le trouver, puis je leur dis exactement ce qui est arrivé ?

— Tout juste.

— Bon. » LeCroix fourra le petit sac dans une poche à fermeture Éclair de sa combinaison. « Allons sur le terrain. Il ne reste déjà plus que vingt et une minutes avant l'heure H. »

Strong rejoignit Harriman dans la tour de contrôle une fois LeCroix dans la fusée. « Elles sont à bord ? s'enquit-il, toujours aussi anxieux. LeCroix ne portait rien.

— Bien sûr, répondit Harriman. J'ai fait livrer le paquet. Mais installe-toi. Tout est prêt : on a tiré le signal rouge. »

Dixon, Enteza, le gouverneur du Colorado, le vice-président des États-Unis et une douzaine de personnalités siégeaient devant des périscopes pointés par des fentes ménagées dans la balustrade d'un balcon qui dominait le centre de contrôle. Strong et Harriman grimpèrent à l'échelle et prirent place sur les deux chaises restantes.

Harriman se mit à transpirer et constata qu'il tremblait. Son périscopes lui montrait la fusée ; en bas, la voix de Coster accusait nerveusement réception des rapports des stations de départ. Près de lui, un haut-parleur au volume baissé murmurait le commentaire de l'un des reporters

suisant l'événement. Lui, bien qu'il soit le... ma foi, l'amiral responsable des opérations, décida-t-il... ne pouvait qu'attendre, guetter et essayer de prier.

Un second feu d'artifice jaillit dans le ciel et s'épanouit en vert et rouge. Plus que cinq minutes.

Les secondes s'écoulaient une à une. À moins deux minutes, Harriman se rendit compte qu'il ne pourrait supporter de regarder à travers une étroite fente ; il fallait qu'il soit dehors, qu'il participe... il le *fallait*. Il dégringola l'échelle et se précipita vers la sortie. Coster lui jeta un regard surpris, mais n'essaya pas de l'arrêter. L'ingénieur ne pouvait quitter son poste, quoi qu'il arrive. Harriman écarta le garde et sortit.

À l'est, la fusée se dressait vers le ciel, sa mince pyramide noire profilée sur la Lune pleine. Il attendit.

Et il continua d'attendre.

Qu'est-ce qui n'allait pas ? À sa sortie, il restait moins de deux minutes. Il en était sûr... Pourtant la fusée demeurait silencieuse, noire, immobile. Pas un son, sauf le ululement lointain des sirènes avertissant les spectateurs derrière les barbelés. Harriman sentit son cœur s'arrêter, sa gorge se dessécher. Une panne quelconque. L'échec.

Une fusée de signalisation jaillit du toit de la

tour de contrôle ; une flamme lécha la base du vaisseau spatial.

Elle s'élargit en un coussin de feu blanc. Avec lenteur, presque avec hésitation, le *Pionnier* s'éleva, sembla se balancer pendant un moment sur son pilier de feu, puis fonça vers les cieux avec une accélération si puissante qu'il se retrouva tout de suite au zénith, en un étincelant cercle de flammes. Il avait filé si vite à la verticale qu'il semblait devoir se retourner et retomber sur Harriman. D'un geste aussi instinctif que futile, celui-ci mit sa main devant sa figure.

Le son l'atteignit.

Pas sous forme de son... C'était du bruit blanc, un rugissement sur toutes les fréquences soniques, subsoniques, supersoniques, si incroyablement chargé d'énergie qu'il se sentit frappé en pleine poitrine. Il l'entendit avec ses dents et avec ses os autant qu'avec ses oreilles. Il en fléchit les genoux.

Derrière le son, avec toute la lenteur d'un ouragan, arriva le souffle, qui lui plaqua ses vêtements, lui vola sa respiration. Il trébucha, essaya d'atteindre l'abri du bâtiment de béton, tomba par terre, balayé.

Il se releva tant bien que mal, dans un accès de toux, mais se souvint de regarder le ciel. Droit au-

dessus de lui, une étoile pâlisait. Puis elle s'effaça.

Il rentra dans la tour de contrôle.

La salle était une ruche bourdonnante. Les oreilles tintant, il entendit un haut-parleur rugir : « Guetteur 1 à tour de contrôle... Cinquième étage largué à l'heure dite... Fusée et cinquième étage distincts sur l'écran radar... »

La voix de Coster, haute et irritée, intervint : « Passez-moi Poursuiteur 1 ! Ils ont repéré le cinquième étage ? Ils le suivent ? »

En fond sonore, le commentateur de la télévision se déchaînait. « C'est un grand jour, chers auditeurs, un grand jour ! *Pionnier*, tel un ange du Seigneur, son épée de feu à la main, se dirige dans toute sa gloire vers notre planète sœur. Vous avez pour la plupart vu son départ sur vos écrans ; j'aurais voulu que vous puissiez le voir comme moi déployant son orbe dans le ciel crépusculaire... »

« Fermez-moi ce fichu truc ! » ordonna Coster. Puis, aux visiteurs de la plate-forme d'observation : « Hé ! là-haut ! Un peu moins de bruit ! »

Le vice-président des États-Unis tourna brusquement la tête et ferma la bouche. Il se rappela à temps de garder le sourire. Les autres

officiels se turent, puis reprirent leurs discussions, mais en sourdine. Une voix féminine brisa le silence. « Poursuiteur 1 à tour de contrôle... cinquième étage très haut, +2. » On s'agita dans le coin. Un store de toile abritait une grande feuille de plexiglas de la lumière. La feuille était installée à la verticale et éclairée de côté. On y voyait une carte du Colorado et du Kansas quadrillée de fines raies blanches ; les villes et les villages la criblaient de lueurs rouges, les fermes non évacuées de points rubis.

Quelqu'un derrière effleura la carte transparente de la pointe d'un feutre ; la position du cinquième étage apparut. Devant la carte, un homme jeune restait assis sur une chaise, une poire électrique à la main, le pouce sur l'interrupteur. C'était un bombardier emprunté à l'Air Force ; quand il presserait le bouton, un circuit radiocommandé, installé dans le cinquième étage, couperait le parachute et laisserait la queue de la fusée s'écraser. Il travaillait sur les seules indications du radar, sans viseur automatique calculant pour lui. Il se basait sur son instinct ou, plutôt, sur les connaissances emmagasinées dans son subconscient, intégrant dans son cerveau les maigres données qu'on lui fournissait afin d'estimer le lieu où atterriraient les tonnes du

cinquième étage quand il appuierait sur le bouton à tel instant. Il ne paraissait pas inquiet.

« Guetteur 1 à tour de contrôle, dit une voix masculine, quatrième étage largué à l'heure dite. » Une voix grave enchaîna : « Poursuiteur 2, quatrième étage suivi, altitude immédiate mille cinq cent vingt kilomètres, vecteur prévu. »

Nul ne prêtait attention à Harriman.

Sur le transparent, la trajectoire observée du cinquième étage traçait un pointillé au feutre qui épousait presque celui de la trajectoire anticipée. De chaque point partait une ligne à angle droit, l'altitude à ce moment-là.

L'homme qui contemplait la carte pressa soudain le bouton de sa poire. Puis il se leva, s'étira et demanda : « Personne n'a une cigarette ? »

— Poursuiteur 2 ! lui fut-il répondu. Quatrième étage, première prévision d'impact... soixante-quatre kilomètres à l'ouest de Charleston, Caroline du Sud.

— Répétez ! » hurla Coster.

Sans marquer la moindre pause, le haut-parleur claironna : « Rectification ! Rectification : soixante-quatre kilomètres à l'est, je répète, à l'est. »

Coster poussa un soupir coupé par une nouvelle

annonce. « Guetteur 1 à tour de contrôle : troisième étage largué, cinq secondes d'avance. »

Un interphone sur sa console crachota : « Monsieur Coster, *monsieur Coster*, l'observatoire du mont Palomar veut vous parler.

— Dites-leur d'aller au... non, dites-leur d'attendre. »

Une autre voix intervenait déjà. « Poursuiteur 1, observatoire auxiliaire Fox, le cinquième étage va tomber près de Dodge City, Kansas.

— À quelle distance ? »

Il n'y eut pas de réponse. La voix de Poursuiteur 1 proprement dit lança : « Impact annoncé à environ vingt-cinq kilomètres sud-ouest de Dodge City.

— Des pertes ? »

Guetteur 1 intervint avant que Poursuiteur 1 puisse répondre. « Deuxième étage largué, deuxième étage largué... fusée en propulsion autonome.

— Monsieur Coster... *s'il vous plaît*, monsieur Coster ! »

Une voix inconnue : « Guetteur 2 à tour de contrôle... Nous suivons maintenant la fusée.

Restez à l'écoute pour distances et coordonnées.
Restez à l'écoute...

— Poursuiveur 2 à tour de contrôle... le quatrième étage va tomber dans l'Atlantique. Point d'impact prévu : quatre-vingt-onze kilomètres à l'est de Charleston, coordonnée 0,93. Je répète...»

Coster jeta à la ronde un regard furieux. « Il n'y a pas d'eau potable dans cette baraque ?

— Monsieur Coster, s'il vous plaît... Les gens de Palomar disent qu'ils doivent *absolument* vous parler. »

Harriman se fraya un chemin vers la porte et sortit. Il se sentait soudain très fatigué, atrocement las et déprimé. Le terrain lui parut bizarre sans la fusée. Il l'avait regardée grandir ; maintenant, d'un seul coup, elle était partie. La lune, qui continuait à se lever, semblait le narguer, et les voyages interplanétaires lui semblaient un rêve aussi lointain que dans son enfance.

De minuscules silhouettes s'agitaient sur l'aire d'envol. Des chasseurs de souvenirs, pensa-t-il avec mépris. Quelqu'un vint à lui dans l'obscurité.

« Monsieur Harriman ?

— Hein ?

— Hopkins, de l'Associated Press. Pas de

déclaration ?

— Heu... non, pas de commentaire. Je suis lessivé.

— Oh ! rien qu'un mot. Quelle impression cela vous fait d'avoir organisé le premier voyage réussi vers la Lune... s'il réussit ?

— Il réussira. »

Il réfléchit un moment, puis carra ses épaules lasses. « Dites-leur qu'ici commence l'ère la plus importante pour la race humaine. Dites-leur que chacun d'entre eux pourra avoir la chance de fouler les traces du capitaine LeCroix, d'aller à la découverte de nouvelles planètes, de se bâtir une maison sur des terres nouvelles. Dites-leur que ça signifie de nouvelles frontières et un nouvel essor pour la prospérité. Ça signifie... » Il s'interrompt. « Ce sera tout pour ce soir. Je suis vanné, fiston. Vous voulez bien me laisser ? »

Puis Coster sortit, suivi des officiels.

Harriman se dirigea vers lui. « Tout va bien ?

— Mais oui. Pourquoi ça n'irait pas ? Poursuiteur 3 l'a suivie jusqu'à la limite de sa portée : ça gaze. Le cinquième étage a tué une vache, à sa tombée.

— N'en parlons plus... On aura du steak pour le petit déjeuner. » Il fallut ensuite que Harriman

bavarde avec le gouverneur et le vice-président, qu'il les reconduise jusqu'à leur avion. Dixon et Enteza prirent congé ensemble, mais avec moins d'apparat. Enfin Coster et Harriman restèrent seuls, au milieu des subordonnés de rang trop inférieur pour leur porter sur les nerfs et des gardes qui les protégeaient de la foule. « Vous allez où, Bob ?

— Au Broadmoor, pour une bonne semaine de sommeil. Et vous ?

— Si ça ne vous fait rien, je m'écroule dans votre appartement.

— Comme vous voudrez. Les somnifères sont dans la salle de bains.

— Je n'en aurai pas besoin. » Ils prirent un verre chez Coster, causèrent à bâtons rompus, puis Coster demanda un hélicoptère et gagna l'hôtel. Harriman se mit au lit, lut un exemplaire de la veille du *Denver Post* rempli de photos du *Pionnier* et finit par capituler et par prendre deux comprimés de somnifères.

10

On le secouait. « Monsieur Harriman ! Réveillez-vous ! M. Coster à l'écran.

— Hein ? C'qui s'passe ? Oh ! d'accord. » Il se leva et alla pieds nus au visiphone.

Coster, échevelé, avait l'air très excité. « Hé ! patron... Il a réussi...

— Hein ? Quoi ?

— L'observatoire du mont Palomar m'appelait à l'instant. Ils disent qu'ils ont aperçu sa trace et qu'ils viennent de repérer la fusée elle-même. Il...

— Une minute, Bob. Du calme. Il est impossible qu'il soit déjà arrivé. Il est parti la nuit dernière seulement. »

Coster le dévisagea, déconcerté. « Qu'est-ce qui se passe, monsieur Harriman ? Vous ne vous sentez pas bien ? Il est parti mercredi. »

Peu à peu, Harriman retrouva ses marques. Non, le décollage n'avait pas eu lieu la nuit

précédente... Il se rappela vaguement un trajet en voiture dans les montagnes, une journée à lézarder au soleil, une soirée où il avait trop bu. Quel jour était-on ? Il l'ignorait. Si LeCroix s'était posé sur la Lune, alors... c'était le principal. « Pardon, Bob... J'étais à moitié endormi. Je suppose que j'ai revu le décollage en rêve. Maintenant dites-moi les nouvelles, mais lentement. »

Coster s'exécuta. « LeCroix vient de se poser juste à l'ouest du cratère d'Archimède. À Palomar, ils aperçoivent sa fusée. Ils disent que c'est une idée géniale de votre part de lui avoir fait marquer son emplacement au carbone. Les doit en avoir couvert au moins un hectare. Selon eux, on croirait un panneau publicitaire, vu à travers le grand télescope.

— Il faudrait peut-être courir voir ça. Non... plus tard, corrigea-t-il. On a du pain sur la planche. »

« Je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus, monsieur Harriman. Douze de nos meilleures calculatrices de trajectoire travaillent pour vous actuellement. »

Harriman faillit dire à l'homme de mettre douze autres ordinateurs au travail, mais préféra

couper la communication. Il était encore à Peterson Field ; l'un des meilleurs navires stratosphériques de la Transpatiale l'attendait pour l'emmener là où LeCroix atterrirait, où que ce soit sur la planète. Le pilote était dans la haute stratosphère depuis vingt-quatre heures. Lentement, prudemment, il épuisait sa vitesse, dissipant l'invraisemblable énergie cinétique de sa fusée en ondes de choc et chaleur rayonnée.

Ils l'avaient suivi par radar autour du globe, une fois, deux fois, trois... Il n'y avait pourtant aucun moyen de savoir où, quand et comment il se poserait. Harriman écoutait les rapports des centres radar et maudissait le fait d'avoir dû éliminer l'équipement radio pour des raisons de poids.

Les chiffres fournis par le radar arrivaient de plus en plus vite. La voix s'interrompit et reprit : « Il vient d'amorcer la descente finale !

— Dites-leur de se tenir prêts au terrain ! » cria Harriman. Il retint son souffle. Après d'interminables secondes, une autre voix intervint : « La fusée lunaire est en train d'atterrir. Elle se posera quelque part à l'ouest de Chihuahua, au Mexique. »

Harriman fonça vers la porte.

Guidé par radio en cours de route, son pilote repéra le *Pionnier* qui se détachait, tout petit, sur le sable du désert. Il amena son vaisseau juste à côté en un atterrissage impeccable. Harriman tenta d'ouvrir la porte avant même l'arrêt complet.

Assis par terre, adossé au train d'atterrissage, LeCroix jouissait de l'ombre fournie par les ailerons triangulaires de l'appareil. Un berger se tenait devant lui bouche bée. Harriman trottina vers lui en trébuchant ; LeCroix se leva, lança au loin un mégot et dit : « Hé, patron !

— Les ! » L'aîné étreignit son cadet. « Ça fait plaisir de vous voir, mon gars !

— Ça fait plaisir de vous voir *vous*. Pedro, là, ne parle pas notre langue. » LeCroix jeta un coup d'œil à la ronde ; il n'y avait à proximité que le pilote de la fusée de Harriman. « Où est toute la bande ? Où est Bob ?

— Je ne les ai pas attendus. Ils devraient être là dans... hé, les voilà ! » Un autre navire stratosphérique plongeait vers le sol. Harriman se tourna vers son pilote. « Bill, allez à leur rencontre.

— Hein ? Ils viendront bien tout seuls.

— Faites ce que je vous dis.

— C'est vous le patron. » Le pilote partit,

labourant le sable, le dos roide de désapprobation. LeCroix parut perplexe.

« Vite, Les. Aidez-moi avec ça. »

« Ça », c'étaient les cinq mille enveloppes oblitérées censées avoir fait le trajet. Ils les sortirent du navire de Harriman et, profitant de ce que celui-ci les dissimulait aux arrivants, les portèrent à la fusée où ils les fourrèrent dans un placard à vivres vide.

« Ouf ! Il s'en est fallu d'un cheveu... Un demi-million de dollars... On en a bien besoin, Les.

— Sûr, mais écoutez, monsieur Harriman, les dia...

— Chut ! Les autres débarquent. Et la suite ? Vous êtes prêt à jouer votre petite comédie ?

— Oui, mais j'allais vous dire...

— Chut ! »

Ce n'étaient pas leurs collègues, mais une foule de journalistes, cinéastes, reporters radio et techniciens. Ils s'agglutinèrent autour des deux hommes.

Harriman les accueillit, l'air cavalier. « Allez-y, prenez des photos, les gars. Grimpez dans la fusée. Faites comme chez vous. Regardez tout ce que vous voulez. Mais allez-y doucement avec le

capitaine LeCroix ; il est vanné. »

Un autre vaisseau avait atterri, cette fois avec Coster, Dixon et Strong. Enteza arriva dans le navire qu'il avait loué pour son compte et commença à superviser les gens de la télévision et de la radio, sur quoi il faillit se battre avec une équipe de prises de vues qui n'avait pas l'autorisation d'opérer. Un énorme hélicoptère de transport atterrit et pondit un peloton de troupes mexicaines en kaki. De quelque part – du sable, semblait-il – surgirent plusieurs douzaines de paysans. Harriman s'écarta des reporters, tint un rapide et coûteux colloque avec le capitaine des troupes locales, et l'ordre se trouva rétabli juste à temps pour que le *Pionnier* échappe au pillage.

« Laissez ça ! » C'était la voix de LeCroix, à l'intérieur du *Pionnier*. Harriman attendit et écouta. « Ça ne vous regarde pas ! reprit la voix du pilote, plus haute d'un ton. Et remettez ça en place ! »

Harriman se fraya un passage jusqu'à la porte de la fusée. « Qu'est-ce qui ne va pas, Les ? »

À l'intérieur de l'habitable bourré à craquer, aussi petit qu'une cabine de télévision, il y avait LeCroix et deux reporters. Tous trois avaient l'air furieux. « Qu'est-ce qui ne va pas, Les ? » répéta

Harriman.

LeCroix tenait un petit sac de tissu qui paraissait vide. Éparpillées sur la couche d'accélération du pilote, entre lui et les deux autres, brillaient plusieurs pierres. Un reporter en prit une et la regarda à la lumière.

« Ces gars fourrent leur nez dans ce qui ne les regarde pas ! » dit LeCroix, rageur.

Le reporter étudia la pierre. « Vous nous aviez dit de regarder tout ce que nous voudrions, n'est-ce pas, monsieur Harriman ?

— Oui.

— Votre pilote... » Du pouce, par-dessus son épaule, il désigna LeCroix. « ... ne devait pas s'attendre à ce qu'on trouve ces trucs-là. Il les avait cachés dans le rembourrage de son fauteuil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des diamants.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Ce sont bel et bien des diamants. »

Harriman s'immobilisa, le temps de déballer un cigare. Puis il dit : « Ces diamants étaient là où vous les avez trouvés parce que je les y ai mis. »

Un flash brilla derrière lui. Une voix dit : « Un peu plus haut, Jeff. »

Ledit Jeff haussa le diamant. « Ça me semble bien bizarre, monsieur Harriman.

— Je m'intéresse à l'action des rayons cosmiques sur les diamants bruts. C'est sur mes ordres que le capitaine LeCroix a placé ce sac dans la fusée. »

Jeff siffla, pensif. « Vous savez, monsieur Harriman, si vous ne me donniez pas cette explication, j'imaginerais que LeCroix a trouvé ces cailloux sur la Lune et qu'il essayait de les dissimuler et de les garder pour lui.

— Imprimez ça et je vous poursuis en diffamation. J'ai toute confiance en le capitaine LeCroix. Maintenant, donnez-moi ces diamants. »

Jeff leva les sourcils. « Mais pas assez pour les lui laisser, peut-être ?

— Donnez-moi ces pierres. Et sortez. »

Harriman arracha LeCroix aux reporters sitôt que possible et le conduisit au navire stratosphérique qui l'avait amené. « C'est tout pour le moment, dit-il aux journalistes et aux cameramen. On se revoit à Peterson Field. »

Après le décollage, il se tourna vers LeCroix. « Bon boulot, Les.

— Ce Jeff ne doit rien y comprendre.

— Hein ? Oh ! ça. Non, je parlais du voyage. Vous avez réussi. Vous allez être l'homme du jour. »

LeCroix haussa les épaules. « Bob a bâti une bonne fusée. Le reste n'est rien. Maintenant, à propos de ces diamants...

— Oubliez-les. Vous avez joué votre rôle. On avait placé des pierres dans la fusée ; on va le dire à tout le monde... exactement comme ça s'est produit. Ce ne sera pas notre faute s'ils ne veulent pas nous croire.

— Mais, monsieur Harriman...

— Quoi ? »

LeCroix ouvrit l'une des poches de sa combinaison, en sortit un mouchoir noué, crasseux. Il le défit... et éparpilla dans la paume de Harriman beaucoup plus de diamants qu'il n'en avait montré dans la fusée... des diamants plus gros et plus beaux.

Harriman les fixa du regard et ne tarda guère à partir d'un petit rire.

Puis il les rendit à LeCroix. « Gardez-les.

— Je pense qu'ils sont à nous tous.

— Alors, gardez-les pour nous tous. Et surtout tenez votre langue. Non, attendez. » Il choisit deux

grosses pierres. « Je ferai faire deux bagues de ceux-là : une pour vous et une pour moi. Mais tenez votre langue, ou ils ne vaudront plus rien, excepté comme curiosités. »

C'était vrai, pensait-il. Il y avait longtemps que les diamantaires avaient compris que des diamants en abondance ne vaudraient guère plus que du verre, sauf pour les utilisations industrielles. La Terre avait suffisamment de diamants industriels, et plus qu'assez de diamants de joaillerie. Si les diamants de la Lune étaient vraiment aussi communs que les pierres du chemin, c'était tout ce qu'ils seraient : des pierres. Ils ne vaudraient même pas la peine qu'on les rapporte sur Terre. L'uranium, par contre... Si seulement il pouvait y en avoir en masse...

Harriman se renfonça dans son fauteuil et se mit à rêver.

LeCroix murmura : « Vous savez, patron, c'est merveilleux, là-haut.

— Hein? Où ?

— Sur la Lune, bien sûr. J'y retourne. J'y retourne dès que possible. Il faut se mettre au boulot pour la nouvelle fusée.

— Sûr, sûr ! Et cette fois-ci, on la construit assez grande pour nous tous. Cette fois, je viens aussi.

— Et comment !

— Les...» Malgré son âge mûr, Harriman parlait presque avec timidité. « Quelle impression ça fait de regarder la Terre d'en haut ?

— Hein ? C'est... c'est...» LeCroix s'arrêta. « Nom d'un chien, patron, il n'y a pas moyen de le dire. C'est merveilleux, voilà. Le ciel noir... Attendez qu'on développe les photos que j'ai prises là-haut. Mieux, attendez de voir ça par vous-même. »

Harriman hocha la tête. « Mais c'est dur d'attendre. »

11

DES CHAMPS DE DIAMANTS SUR LA LUNE !!!

LE FINANCIER MILLIARDAIRE NIE LA DÉCOUVERTE DES DIAMANTS. *Il déclare que les pierres ont été emportées dans l'espace pour raison scientifique.*

LES DIAMANTS LUNAIRES : BOBARD OU VÉRITÉ ?

« Mais, chers amis du public invisible, réfléchissez bien à ceci : pourquoi emporterait-on des diamants sur la Lune ? Chaque gramme de cette fusée et de sa cargaison avait été minutieusement calculé : on n'aurait pas emporté des diamants sans raison. Nombre d'autorités scientifiques affirment que les motifs officiels donnés par M. Harriman ne tiennent pas debout. Il est facile de penser qu'on a emporté des diamants sur la Lune pour les placer là-bas dans le but de nous faire croire qu'il y avait des diamants sur la Lune... mais M. Harriman, le capitaine LeCroix et tous ceux qui ont organisé cette entreprise ont juré dès le début que les diamants ne venaient pas de la Lune. Or c'est une certitude absolue que les diamants étaient dans la fusée lorsqu'elle a atterri. Pensez-en ce que vous voudrez. Votre commentateur ici présent va essayer d'acheter pour son propre compte, où qu'il les trouve, des actions des mines de diamants de la Lune... »

Comme d'habitude, Strong était déjà dans leur bureau commun à l'arrivée de Harriman. Avant

que les associés aient pu échanger un mot, l'écran lança : « Monsieur Harriman, Rotterdam vous appelle.

— Dites-leur d'aller planter des tulipes.

— M. Van der Velde attend, monsieur Harriman.

— Entendu. »

Harriman laissa parler le Hollandais, puis répondit : « Monsieur Van der Velde, les déclarations qui me sont attribuées sont exactes. J'ai mis ces diamants, que les reporters ont trouvés, dans la fusée avant le départ. Ils ont été extraits sur la Terre. De fait, je les ai achetés quand je suis allé vous voir en Hollande ; je peux le prouver.

— Mais, monsieur Harriman...

— C'est comme vous voudrez. Il se peut qu'il y ait plus de diamants sur la Lune que vous n'en avez jamais vu. Je ne le garantis pas. Mais je vous garantis que ces diamants dont parlent les journaux provenaient de la Terre.

— Monsieur Harriman, pourquoi envoyer des diamants sur la Lune ? Peut-être aviez-vous l'intention de nous jouer un tour ?

— Vous êtes libre de le penser, mais j'ai dit dès le début que ces diamants provenaient de la Terre.

Maintenant, écoutez-moi : vous aviez pris une option... une option sur une option, pour ainsi dire. Si vous voulez effectuer le second paiement sur cette option et la conserver, la dernière limite, c'est jeudi, neuf heures, heure de New York, ainsi qu'il est spécifié dans notre contrat. Décidez-vous. »

Il coupa et vit que son associé le regardait d'un air peiné. « Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Moi aussi, je me suis interrogé sur ces diamants, Delos. Aussi j'ai regardé la feuille de charge du *Pionnier*.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais à la mécanique.

— Je sais lire les chiffres.

— Alors, tu as trouvé ? Article F17c, deux onces allouées à moi.

— Je les ai trouvées. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Mais il y a autre chose que je n'ai pas trouvé. »

Harriman sentit son estomac se nouer. « Quoi ?

— Je n'ai pas rien trouvé qui corresponde au poids des enveloppes oblitérées. » Strong le dévisagea.

« Ça doit être par là. Laisse-moi voir cette

feuille de charge.

— Ça n'y est pas, Delos. Vois-tu, j'ai trouvé bizarre que tu insistes tant pour aller seul à la rencontre du capitaine LeCroix. Que s'est-il passé, Delos ? Est-ce que par hasard tu ne les aurais pas glissées à bord à ce moment-là ? » Il continua à fixer du regard Harriman qui pianotait sur sa table. « Nous avons souvent monté des affaires pas très régulières... mais ce sera bien la première fois qu'on pourra dire que la firme Harriman & Strong a triché !

— Mais sacrebleu, George, j'aurais triché, menti, volé, mendié, payé des pots-de-vin, j'aurais fait n'importe quoi pour réussir ce qu'on a réussi. » Il se leva et se mit à arpenter la pièce. « Il nous fallait cet argent. Sans quoi la fusée n'aurait jamais décollé. On était lessivés. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Strong hocha la tête. « Mais ces enveloppes auraient dû aller sur la Lune. C'était dans notre contrat.

— Mais je l'avais oublié. Il était trop tard pour incorporer leur poids. J'ai pensé que si le voyage échouait, si LeCroix y restait, personne ne saurait que les enveloppes n'étaient pas allées sur la Lune... et que personne ne s'en soucierait. Et je

savais que, si on réussissait, ça n'aurait aucune importance : on aurait de l'argent à gogo. Et ça va venir, George, ça va venir.

— Il va falloir rembourser.

— Maintenant ? Laisse-moi le temps. Toutes les parties concernées sont ravies. Attends qu'on récupère notre mise. À ce moment-là, je rachèterai toutes ces enveloppes... avec mon propre argent. C'est promis. »

Strong restait là, assis. Harriman s'arrêta devant lui. « Je te le demande, George : est-ce que, pour un point de principe, tu vas saboter une entreprise de cette envergure ? »

Strong soupira et dit : « Le moment venu, utilise l'argent de notre société.

— Voilà l'attitude à prendre ! Mais j'utiliserai mon argent personnel, je te le promets.

— Non, l'argent de la société. Nous sommes dans le bain tous les deux, restons-y jusqu'au bout.

— D'accord, si tu y tiens. »

Harriman retourna à son bureau. Les deux associés restèrent sans rien dire pendant un long moment. Puis on annonça Dixon et Enteza.

« Alors, Jack, dit Harriman, on se sent mieux ?

— Pas grâce à vous. Il a fallu que je me batte

pour tout ce que je voulais faire passer sur les ondes... et on m'en a piraté une partie. Delos, il aurait dû y avoir un émetteur de télévision dans la fusée.

— Ne vous montez pas la tête pour ça. Je vous l'ai dit, on ne pouvait pas s'encombrer cette fois-ci. Mais il y en aura un au prochain voyage, et à celui d'après. Votre concession vaudra très cher. »

Dixon s'éclaircit la voix. « C'est pour cela que nous sommes venus vous voir, Delos. Quels sont vos plans ?

— Mes plans ? Continuer. Les, Coster et moi faisons le prochain voyage. On établit une base permanente. Coster restera peut-être sur place. Au troisième voyage, on enverra toute une colonie : des ingénieurs nucléaires, des mineurs, des spécialistes en hydroponique, des experts ès communications. On fondera Luna City, la première ville sur une autre planète. »

Dixon prit un air pensif. « Et quand tout cela commencera-t-il à payer ?

— Qu'entendez-vous par “payer” ? Vous voulez récupérer votre capital ou commencer à toucher les intérêts de vos investissements ? Je peux opérer de deux façons. »

Enteza allait répondre qu'il voulait récupérer

ses investissements ; Dixon le devança : « Les profits, naturellement. Les investissements sont déjà faits.

— Très bien !

— Mais je ne vois pas ce que vous attendez comme profits. Bon, LeCroix a fait le voyage, il est revenu sain et sauf. Tout l'honneur en rejaillit sur nous. Mais où sont les revenus ?

— Laissez à la moisson le temps de mûrir, Dan. J'ai l'air de m'inquiéter ? Quel est notre actif ? » Harriman commença à compter sur ses doigts. « Les pourcentages sur les photos, la télévision, la radio...

— Tout cela, c'est pour Jack.

— Regardez mieux l'accord. Il a la concession, mais il paie notre société, autrement dit nous tous, pour la conserver. »

Avant qu'Enteza ait le temps d'ouvrir la bouche, Dixon lui dit : « Taisez-vous, Jack ! » Puis il ajouta : « Et quoi d'autre ? Ça ne suffira pas à équilibrer notre bilan.

— Des recommandations publicitaires en pagaille. Les gars de Monty bossent là-dessus. Des droits sur le plus gros best-seller à ce jour : une sténo et un nègre ne quittent pas LeCroix d'une semelle et recueillent ses souvenirs. Les droits

d'exploitation de la première et seule ligne interplanétaire...

— De qui les obtiendrez-vous ?

— On les obtiendra. Kamens et Monty sont à Paris et boulonnent. Je pars les rejoindre cet après-midi. Et on y ajoutera ceux qu'on obtiendra à *l'autre* bout, dès qu'on aura établi là-haut une colonie permanente, si petite qu'elle soit : l'État autonome de la Lune, sous la protection des Nations unies. Aucune fusée ne pourra se poser sur son territoire ou en décoller sans sa permission. D'ailleurs, on a le droit de franchiser une douzaine d'autres compagnies à diverses fins et de les forcer à payer des impôts dès qu'on aura établi la Société municipale de Luna City, constituée conformément aux lois de l'état lunaire. On vendra tout, sauf le vide... on en vendra même pour que les chercheurs puissent s'y livrer à des expériences. Et n'oubliez pas... Il nous reste pas mal de terrain à vendre... nous en détenons les droits souverains, puisque nous sommes l'État. La Lune est grande.

— Comme vos idées, Delos, dit sèchement Dixon. Mais qu'est-ce qui va se passer en pratique, maintenant ?

— D'abord, on se fait confirmer nos titres de

propriété par les Nations unies. Le Conseil de sécurité tient une session secrète, l'Assemblée se réunit ce soir, et ça va barder. C'est pourquoi il faut que je sois là-bas. Quand les Nations unies auront décidé, comme il se doit, que seule leur société à but non lucratif détient les droits réels sur la Lune, je me mettrai en branle. La pauvre petite société à but non lucratif va accorder pas mal de choses à quelques véritables sociétés bien en place, en échange de l'aide que celles-ci lui prêteront pour construire un laboratoire de physique, un observatoire astronomique, un institut de sélénographie et toutes autres entreprises absolument non lucratives. C'est comme ça qu'on manœuvre, en attendant d'établir une colonie permanente avec ses propres lois. Puis on...»

Dixon eut un geste d'impatience. « Peu importe le juridique, Delos. Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que vous pouvez tout prévoir dans ce domaine. Que faisons-nous en fait, après ?

— Heu ! Il faudra construire une nouvelle fusée... plus importante. Peut-être pas en taille, mais au niveau du rendement. Coster a commencé les plans d'une catapulte. Elle ira de Manitou Springs jusqu'au sommet du Pike's Peak. Elle nous

permettra d'envoyer en orbite autour de la Terre une fusée dont on se servira pour approvisionner en carburant d'autres fusées... un satellite artificiel, comme la centrale en orbite. Au bout du compte, on atteindra la Lune grâce à du combustible chimique, sans avoir besoin de jeter les neuf dixièmes de la fusée.

— Ça me semble devoir coûter cher.

— Ça coûtera cher. Mais ne vous inquiétez pas ; on a une douzaine de combines pour rentrer l'argent, en attendant de démarrer commercialement. Et puis on vendra des actions. On l'a déjà fait, mais on va multiplier leurs ventes par cent.

— Et vous pensez que vous arriverez à tenir jusqu'à ce que l'entreprise se mette à payer ? Allons, Delos ! Ça ne rapportera rien avant qu'il y ait des fusées qui fassent la liaison régulière Terre-Lune et retour, avec des passagers et du fret payant. Et pour cela il faut des clients avec de l'argent. Qu'est-ce qu'il y a sur la Lune à expédier ? Et qui paiera ?

— Dan, vous ne croyez pas qu'il y aura de la marchandise ? Qu'est-ce que vous faites ici, dans ce cas ?

— J'y crois, Delos... ou plutôt je crois en vous.

Mais quel va être notre planning ? Notre budget ? Quelles sont les marchandises que vous envisagez ? Et ne me parlez pas des diamants ; je crois comprendre votre combine. »

Harriman mâchonna son cigare un instant. « Il y a un bien précieux qu'on va tout de suite commencer à expédier de là-haut.

— Lequel ?

— La connaissance. »

Enteza grogna. Strong eut l'air stupéfait. Dixon approuva. « J'achète. La connaissance vaut toujours quelque chose... pour qui sait l'exploiter. Et je suis d'accord ; on acquerra des connaissances nouvelles sur la Lune. J'admets que le prochain voyage peut rapporter. Quels en sont le budget et la date prévue ? »

Harriman ne répondit pas. Strong le regardait attentivement. Pour lui, sa figure impassible était un livre ouvert ; il y lut que son associé se trouvait pris de court. Il attendit, nerveux, mais prêt à le soutenir. Dixon continua : « À la façon dont vous parlez, Delos, je juge que vous n'avez pas assez d'argent pour le prochain stade, et que vous ne savez où le trouver. Je crois en vous, Delos, et je vous ai dit dès le départ que je n'étais pas de ceux qui laissent une affaire mourir d'anémie. Je suis

prêt à acheter une cinquième part. »

Harriman le regarda dans les yeux. « Vous avez racheté la part de Jack, hein ? demanda-t-il froidement.

— Je ne dirais pas ça.

— Vous décidez de son vote. C'est clair comme de l'eau de roche. »

Enteza protesta. « Ce n'est pas vrai, je suis indépendant. Je...

— Jack, vous êtes un fichu menteur, dit Harriman sans animosité. Dan, vous avez cinquante pour cent maintenant. Aux termes des règlements actuels, c'est moi qui décide en cas de vote nul, ce qui me donne le contrôle de l'affaire tant que George reste avec moi. Si on vous vend une autre part, vous aurez les trois cinquièmes des votes et vous serez le patron. C'est ça que vous voulez ?

— Delos, je vous le répète, j'ai confiance en vous.

— Mais vous vous sentiriez plus à l'aise nanti d'un pouvoir de décision. Eh bien, je ne vous laisserai pas faire. Les voyages interplanétaires, les vrais, avec des horaires réguliers, attendront vingt ans de plus, mais je ne céderai pas. Je nous laisserai tous ruiner et vivre de gloire et d'eau

fraîche avant de céder. Il faudra que vous trouviez autre chose. »

L'autre ne dit rien. Harriman se leva pour marcher de long en large, puis s'arrêta devant lui. « Dan, si vous compreniez réellement tout ce qui est en jeu, je vous laisserais prendre le contrôle. Mais vous ne comprenez pas. Vous ne considérez cette affaire que comme un nouveau moyen de gagner de l'argent et d'acquérir de la puissance. Je suis tout disposé à vous laisser vous enrichir. Je veux que cette affaire se développe, pas seulement qu'on écrème des bénéfices. L'humanité va se ruer vers les étoiles... et cette aventure posera de nouveaux problèmes en comparaison desquels ceux de l'énergie atomique n'étaient que jeux d'enfant. L'humanité y est aussi prête qu'une vierge innocente au sexe. Si on ne mène pas tout avec précaution, ce sera la pagaille. Vous sèmeriez une belle pagaille. Dan, si je vous laissais la voix prépondérante... parce que vous n'y comprenez rien. »

Il reprit son souffle et poursuivit : « Prenez la sécurité, par exemple. Savez-vous *pourquoi* j'ai laissé LeCroix piloter la fusée plutôt que de la piloter moi-même ? Parce que j'avais peur ? Non ! Je voulais que la fusée revienne... *en toute sécurité*. Je ne voulais pas que les voyages

interplanétaires subissent un nouveau retard. Savez-vous pourquoi il faut qu'on garde le monopole des vols interplanétaires pendant quelques années au moins ? Parce que n'importe quel illuminé voudra se mettre à construire sa propre fusée lunaire, maintenant qu'on sait que c'est faisable. Vous vous souvenez des premiers vols transocéaniques ? Après la réussite de Lindbergh, tout soi-disant pilote qui pouvait mettre la main sur un vieux baquet essayait de réussir une traversée quelconque. Il y en a même qui emmenaient leurs gosses. Et la plupart ont bu la tasse. Du coup, les avions ont paru dangereux. Quelques années après, les compagnies d'aviation étaient si pressées de ramasser de l'argent, dans un domaine si concurrentiel, qu'on ne pouvait plus prendre un journal sans voir une catastrophe aérienne à la une.

» Ça ne se passera pas comme ça pour les voyages interplanétaires ! J'y veillerai. Les fusées sont trop grosses et coûtent trop cher ; si elles paraissent dangereuses, on aura aussi bien fait de rester couchés. Non, je mène la danse. »

Il s'arrêta. Dixon attendit un moment, puis : « J'ai dit que je croyais en vous, Delos. Combien vous faut-il ?

— À quelles conditions ?

— Vous me signez un billet à ordre.

— Je vous signe un billet à ordre ? Une promesse de paiement ?

— Bien sûr, il me faut une garantie. »

Harriman jura. « Je sentais venir l'entourloupe. Dan, vous savez bien que j'ai tout misé là-dedans.

— Vous avez l'assurance. Vous avez souscrit pas mal d'assurances. Je le sais.

— Oui, mais toutes au nom de ma femme.

— Je crois vous l'avoir déjà entendu dire à Jack Enteza... Allons, si je connais bien votre espèce, qui aime à se mettre à couvert des impôts, vous avez au moins un fonds en viager qui vous permet de mettre Mme Harriman à l'abri du besoin. »

Harriman réfléchit vite. « Quelle serait la date d'échéance du billet ?

— La saint-glinglin. Je veux une clause d'assurance contre la faillite, bien entendu.

— Pourquoi ? Vous savez qu'une telle clause n'a aucune valeur légale.

— Mais *vous*, vous l'honoreriez, n'est-ce pas ?

— Hmm... Oui, certainement.

— Sortez vos polices d'assurance et voyez quel montant vous pouvez me promettre sur ce billet à

ordre. »

Harriman le regarda, se détourna soudain, alla à son coffre et en rapporta une liasse de paperasses. Ils firent le total ensemble : une somme colossale – pour l'époque. Puis Dixon consulta un mémorandum qu'il tira de sa poche. « Il en manque une, et de taille, je crois. La police sur la North Atlantic Mutual. »

Harriman le fusilla du regard. « Allez au diable ! Il va donc falloir que je congédie mes secrétaires privés ?

— Non, répondit l'autre d'un air dégagé, mes renseignements ne viennent pas de chez vous. »

Harriman retourna à son coffre, y prit la police et l'ajouta à la pile. Strong intervint. « Voulez-vous les miennes aussi, monsieur Dixon ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire. »

Il commença à entasser les polices dans ses poches. « Je garde ces polices et je veillerai à payer les primes. Bien entendu, je vous en ferai parvenir la note. Vous pouvez m'envoyer à mon bureau le billet et les formules pour effectuer le changement de bénéficiaire des assurances. Voici votre chèque. »

Il sortit un autre bout de papier : le chèque... tout prêt, la somme du total des polices déjà

inscrite.

« Parfois, dit lentement Harriman, je me demande qui se moque de qui. » Il jeta le chèque à Strong. « Bon, George, prends-en soin. Je pars pour Paris, les enfants. Souhaitez-moi bonne chance. » Il sortit d'un pas vif et alerte.

Les yeux de Strong revinrent de la porte en train de se refermer à Dixon, puis au billet à ordre. « Je devrais le déchirer !

— N'en faites rien, l'avisa Dixon. Voyez-vous, j'ai vraiment foi en lui. » Il ajouta : « Avez-vous jamais lu Carl Sandburg, George ?

— Je ne lis guère.

— Lui, vous devriez. Il raconte l'histoire d'un homme qui lança le bruit qu'on avait découvert du pétrole en enfer. Bientôt tout le monde fut parti pour l'enfer pour s'y tailler sa part du gâteau. L'homme qui avait lancé le bruit les regarda tous partir, puis il se gratta le crâne et finit par se dire qu'*après tout* il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai dans cette histoire. Et il partit aussi pour l'enfer. »

Strong réfléchit et dit : « Je ne saisis pas.

— Le fait est que je veux me protéger si nécessaire, George... Et vous feriez mieux de m'imiter. Delos pourrait commencer à croire les

bruits qu'il a lancés. Des diamants !... Venez, Jack. »

12

Les mois suivants furent aussi occupés que les mois qui avaient précédé l'envol du *Pionnier* (désormais mis à la retraite avec les honneurs et confié au Smithsonian Institute). Un état-major d'ingénieurs et de nombreux ouvriers s'occupaient de la catapulte ; deux autres équipes s'affairaient à la construction de deux nouveaux vaisseaux : le *Mayflower* et le *Colonial* ; un troisième était au stade de l'ébauche. Ferguson servait d'ingénieur en chef pour le tout, et Coster, toujours sous la protection de Jock Berkeley, d'ingénieur-conseil, travaillant où il lui plaisait. Colorado Springs devint une ville-champignon. La banlieue de la ville routière de Denver-Trinidad s'étendit jusqu'à englober Peterson Field.

Harriman se démenait comme un forcené. L'exploitation et la promotion en plein essor

occupaient tout son temps, mais, quitte à épuiser Montgomery et Kamens et à se passer lui-même de sommeil, il trouvait de fréquentes occasions de pousser jusqu'à Colorado Springs pour discuter avec Coster.

On fonderait Luna City, c'était décidé, au prochain voyage. Le *Mayflower* pourrait emporter non seulement sept passagers mais aussi du ravitaillement en eau, en air et nourriture, afin que quatre d'entre eux puissent attendre le voyage suivant ; ils devraient vivre dans des baraquements d'aluminium hermétiques et pressurisés, enfouis dans le sol meuble de la Lune, jusqu'à ce qu'on vienne les ravitailler... éventuellement.

Le choix des quatre autres passagers entraîna de nouvelles disputes, et fit rebondir la publicité et par conséquent la vente des actions. Harriman insista pour que les quatre colons fussent deux couples mariés, malgré les objections de toutes les institutions scientifiques. Il ne céda que sur un point : il accepta que les quatre colons fussent quatre savants, pourvu qu'ils constituent deux couples légitimement mariés. Cette exigence provoqua plusieurs mariages hâtifs... et des divorces, une fois les candidats sélectionnés.

Le *Mayflower* était conçu pour pouvoir, sous l'impulsion de la catapulte et de ses propres moteurs, se placer en orbite autour de la Terre. Avant son décollage, quatre autres fusées aussi grosses le précéderaient. Il ne s'agissait pas de fusées interplanétaires mais de simples ravitailleurs non baptisés. Les calculs balistiques les plus pointilleux et les lancements les plus précis devaient les mettre sur la même orbite au même endroit. Là, le *Mayflower* les rejoindrait et se ravitaillerait en carburant.

C'était la partie la plus délicate de tout le projet. Si on plaçait les quatre ravitailleurs assez près les uns des autres, LeCroix, avec ses maigres réserves de carburant allouées aux manœuvres, pourrait amener sa fusée par leur travers. Sinon... on se sent bien seul dans l'espace.

On avait sérieusement envisagé de mettre des pilotes sur les ravitailleurs et accepté de sacrifier assez de combustible pour inclure une espèce de chaloupe de sauvetage, une chaloupe ailée pouvant ralentir, revenir dans l'atmosphère et freiner son atterrissage. Coster trouva un moyen plus rentable.

Un pilote radar, dont l'ancêtre était la fusée de proximité, et les parents immédiats les viseurs des

missiles radioguidés, reçut la tâche de regrouper les ravitailleurs. Le premier n'inclurait pas ce système, mais le deuxième en serait muni, repérerait le premier et le rejoindrait par le plus court vecteur grâce à un minuscule réacteur. Le troisième ravitailleur viserait les deux premiers, et le quatrième, le groupe.

LeCroix n'aurait pas de difficultés... si le système fonctionnait.

13

Strong voulut montrer à Harriman la courbe des ventes de l'interrupteur automatique H&S. Harriman écarta la feuille.

Son associé la lui refourra sous le nez. « Tu ferais mieux de commencer à t'intéresser à de tels produits, Delos. *Quelqu'un* dans ce bureau doit désormais veiller à rentrer de l'argent, de l'argent qui nous appartienne en propre... sans quoi tu te retrouveras au coin des rues à vendre des pommes. »

Harriman se rejeta en arrière et noua ses mains derrière sa nuque. « Enfin, George, comment peux-tu parler ainsi un jour comme aujourd'hui ? Il n'y a pas le moindre atome de poésie dans ton âme ? Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit en entrant ? *Le rendez-vous a réussi.* Les ravitailleurs 1 et 2 sont aussi proches que des frères siamois. On décollera d'ici la fin de la semaine.

— Possible. Mais les affaires sont les affaires. Elles continuent, elles.

— Tu es là pour les continuer ; moi, j'ai un rendez-vous d'un autre genre. Quand Dixon a-t-il dit qu'il tiendrait ?

— Je l'attends d'un moment à l'autre.

— Bien. » Harriman coupa le bout d'un cigare d'un coup de dents. « Tu vois, George, je ne suis pas fâché d'avoir loupé le premier voyage. C'est une chose qu'il me reste à faire et je suis aussi impatient qu'un jeune marié le soir de sa nuit de noces... et aussi heureux. » Il se mit à chançonner.

Dixon entra sans Enteza ; c'était ainsi depuis le jour où Dixon avait cessé de faire semblant de ne posséder qu'une seule part. Il leur serra la main. « Vous connaissez la nouvelle, Dan ?

— George m'a dit.

— Ça y est... ou presque. Dans une semaine à peu près, je serai sur la Lune. J'ai du mal à y croire. » Dixon s'assit sans un mot. « Vous ne me félicitez pas ? reprit Harriman. Bon sang ! C'est un grand jour !

— D.D., pourquoi y allez-vous ?

— Hein ? Pas de questions idiotes ! Ç'a toujours été mon seul but.

— Ce n'est pas une question idiote. Je vous ai demandé pourquoi vous y alliez. Les quatre colons ont une raison évidente ; d'ailleurs chacun d'eux est un observateur spécialisé, choisi avec soin, LeCroix est le pilote, Coster l'homme qui va mettre au point la colonie permanente. Mais pourquoi voulez-vous partir, *vous* ? Quelle est votre fonction ?

— Ma fonction ? Hé ! c'est moi qui dirige tout le bastringue. Bon sang ! Je présenterai ma candidature à la mairie de Luna City dès mon arrivée ! Prenez un cigare, l'ami... je m'appelle Harriman... N'oubliez pas de voter ! » Il sourit.

Dixon ne souriait pas. « J'ignorais que vous comptiez *rester*. »

Harriman prit un air penaud. « Ça reste à décider. Si on bâtit l'abri assez vite, on économisera peut-être assez de réserves pour me

permettre de rester là-haut à attendre le voyage suivant. Vous ne voudriez pas m'en priver, hein ? »

Dixon le regarda droit dans les yeux. « Delos, je ne peux même pas vous laisser partir. »

Harriman, trop surpris pour parler sur-le-champ, réussit enfin à articuler : « Pas de blague, Dan, je pars. Vous ne m'arrêterez pas. Rien sur Terre ne saurait m'arrêter. »

Dixon secoua la tête. « Je ne peux pas le permettre, Dan. J'ai trop investi. Si vous partez et qu'il vous arrive quelque chose, je perds tout.

— C'est ridicule. George et vous continueriez, voilà tout.

— Demandez à George. »

Strong n'avait rien à dire. Il parut préférer éviter le regard de Harriman. Dixon poursuivit : « N'essayez pas de vous en tirer par une plaisanterie, Delos. Cette entreprise, c'est vous. Et *vous* êtes toute l'entreprise. Si vous êtes tué, tout est liquidé. Je ne dis pas que les voyages interplanétaires seront fichus ; je pense que vous leur avez donné une telle impulsion qu'on continuera, même si des gens qui n'ont pas votre envergure prennent votre place. Mais quant à notre entreprise, notre société, elle est fichue. George et moi n'aurons qu'à liquider nos actions

au centième de leur valeur. Et encore, pour en tirer cela, il faudrait vendre les droits de tous les brevets. L'actif tangible ne vaut pas un sou.

— Bon Dieu ! c'est de l'intangible qu'on vend. Vous le savez depuis le début.

— C'est vous l'actif intangible, Delos. C'est vous la poule aux œufs d'or. Je veux que vous restiez ici jusqu'à ce que vous les ayez pondus. Vous ne devez pas risquer votre peau dans un voyage spatial jusqu'à ce que ça commence à rapporter, de sorte qu'un directeur compétent comme George ou moi puisse la gérer ensuite. Delos, j'ai joué trop gros sur le succès pour vous laisser faire une promenade d'agrément. »

Harriman se leva et, la respiration sifflante, s'appuya du bout des doigts sur le bureau. « Vous ne pouvez pas m'arrêter ! dit-il lentement et avec force. Depuis le début, vous saviez que je voulais partir. Ce n'est pas maintenant que vous m'arrêterez. Ni Dieu ni Diable ne pourrait m'arrêter maintenant. »

Dixon répondit tranquillement : « Je regrette, Delos. Mais je peux vous arrêter et je le ferai. J'empêcherai votre fusée de partir.

— Essayez un peu ! J'ai autant d'avocats que vous... et de meilleurs !

— Je pense que vous vous apercevrez que vous n'êtes pas aussi populaire devant les tribunaux américains qu'autrefois... depuis que le gouvernement des États-Unis s'est aperçu qu'il ne possédait pas la Lune, en fin de compte.

— Essayez, je vous dis. Je vous briserai. Et, par-dessus le marché, je vous reprendrai vos parts.

— Allons, Delos. Je ne doute pas que vous n'ayez imaginé un système pour nous enlever, à votre gré, tout droit sur la société, à George et moi. Mais ce ne sera pas nécessaire. Il ne sera pas davantage nécessaire d'empêcher le départ de la fusée. Je désire autant que vous que le voyage ait lieu. Mais vous n'en serez pas, parce que vous déciderez vous-même de ne pas partir.

— Moi ? Vous me prenez pour un fou ?

— Non, au contraire.

— Alors, pourquoi est-ce que je ne partirais pas ?

— À cause de votre billet à ordre. Je veux que vous l'honoriez.

— Quoi ? Mais il n'y a pas de date d'échéance.

— Non, mais je veux être sûr de récupérer mon argent.

— Mais enfin, pauvre idiot ! Si je suis tué, vous

récupérerez votre argent plus vite qu'autrement.

— Ah bon ? Vous vous trompez, Delos. Si vous êtes tué au cours d'un vol vers la Lune, je ne récupère rien. Je le sais ; j'ai vérifié auprès de toutes les compagnies qui vous ont assuré. La plupart d'entre elles ont des clauses d'annulation pour les véhicules expérimentaux, qui remontent aux débuts de l'aviation. En tout cas, elles se dépêcheront de résilier vos polices et de faire valoir leur point de vue devant les tribunaux, si jamais vous mettez le pied sur une fusée.

— C'est vous qui le leur avez dit !

— Calmez-vous, Delos, vous allez avoir une attaque. Certainement, je me suis informé auprès d'elles, mais je cherchais, légitimement, à sauvegarder mes intérêts. Je ne veux pas vous présenter ce billet à échéance, pas maintenant, pas avant votre mort. Je veux que vous me remboursiez sur vos propres gains, en restant ici et en soignant cette société jusqu'à ce qu'elle soit capable de marcher toute seule. »

Harriman lança son cigare, qu'il avait mâchonné sans presque le fumer, dans la corbeille à papiers. Il la manqua. « Peu importe ce que vous perdrez. Si vous n'étiez pas allé les remuer, elles auraient payé sans sourciller !

— Cela met en lumière une faille dans vos plans, Delos. Si les voyages spatiaux doivent réussir, il faut que les assurances élargissent leur champ d'application et les couvrent.

— Sacrebleu ! Il y en a une qui les couvre : la North Atlantic Mutual.

— J'ai regardé leur publicité et j'ai examiné ce qu'ils prétendent offrir. C'est du trompe-l'œil, avec les clauses de résiliation habituelles. Non, il faudra réécrire les assurances, toutes les assurances. »

Harriman réfléchit un instant. « J'examinerai ça. George, appelle Kamens. Peut-être pourra-t-on lancer notre propre compagnie.

— Peu importe Kamens, objecta Dixon. Le fait est que vous ne pouvez partir pour ce voyage. Il y a trop de détails de cette sorte que vous devez étudier et mettre au clair. »

Harriman se retourna vers lui. « Vous n'avez pas encore réussi à vous mettre dans le crâne, Dan, que *je pars* ! Essayez, si vous le pouvez, d'empêcher la fusée de partir. Si vous mettez des flics devant, je ferai donner des durs pour les déblayer. »

Dixon prit un air peiné. « Je ne voudrais pas évoquer ce point, Delos, mais je crains que vous ne soyez contraint de rester, dussé-je tomber raide

mort.

— Comment ?

— Votre femme.

— Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

— Elle est prête à vous intenter un procès en séparation. Elle a découvert l'histoire des assurances. Quand elle entendra parler de vos projets actuels, elle vous forcera à plaider et demandera qu'on établisse exactement votre actif.

— Vous l'avez prévenue ! »

Dixon hésita. Il savait qu'Enteza avait vendu la mèche à Mme Harriman, par malveillance. Pourtant il ne semblait y avoir aucun bénéfice à tirer d'une nouvelle rancœur. « Elle est assez astucieuse pour s'être renseignée elle-même. Je ne nierai pas avoir parlé avec elle... mais c'est elle qui m'a envoyé chercher.

— Je me battrai contre vous deux ! »

Harriman se dirigea vers la fenêtre – une *vraie* fenêtre. Il aimait regarder le ciel.

Dixon s'approcha, lui posa la main sur l'épaule et dit doucement : « Ne le prenez pas comme ça, Delos. Personne n'essaie de vous voler votre rêve. Mais vous ne pouvez pas partir, pas encore, vous ne pouvez pas nous laisser tomber. Nous vous

avons suivi jusqu'ici. Vous nous devez de rester avec nous jusqu'à ce que tout ait réussi. » Harriman ne répondit pas ; Dixon continua : « Si vous ne vous sentez lié par aucune loyauté à mon égard, pensez à George. Il a été avec vous, *contre moi*, au moment où ça lui était le plus pénible, au moment où il croyait que vous alliez le ruiner, et vous le ruinerez à moins de mener l'affaire jusqu'à son terme. Pensez à lui, Delos... Allez-vous le laisser tomber aussi ? »

Harriman se retourna, ignorant Dixon, et regarda Strong. « À ton avis, George ? Tu penses que je devrais rester ? »

Strong se frotta les mains et se mordilla les lèvres. Finalement, il leva les yeux. « Pour moi, ça va, Delos. Fais ce que tu estimes être le mieux. »

Harriman resta à le regarder un long moment, comme au bord des larmes. Puis il dit d'une voix rauque : « D'accord, salauds. D'accord. Je reste. »

14

C'était l'un de ces soirs splendides si fréquents dans la région du Pike's Peak après une journée où les orages avaient récuré le ciel. La catapulte rampait en droite ligne à l'assaut de la montagne ; on lui avait creusé de profondes tranchées. À l'astroport provisoire, dont la construction était à peine terminée, Harriman, accompagné de visiteurs de choix, faisait ses adieux aux passagers et à l'équipage du *Mayflower*.

La foule se pressait jusque sur les rails de la catapulte. Il n'y avait nul besoin de la tenir à l'écart ; les réacteurs ne se mettraient en route qu'après qu'elle aurait dépassé le sommet de la montagne. Seule la fusée elle-même était gardée, la fusée et les rails luisants.

Dixon et Strong, se réconfortant mutuellement par leur seule présence, se tenaient au bord de la zone réservée aux passagers et aux officiels. Ils

regardaient Harriman encourager les partants. « Adieu, docteur. Surveillez-le, Jeannette. Ne le laissez pas courir après les filles de la Lune. » Ils le virent entamer une conversation privée avec Coster, puis donner une grande tape sur le dos de son cadet.

« Il garde la tête haute, pas vrai ? murmura Dixon.

— Peut-être aurions-nous dû le laisser partir, répondit Strong.

— Hein ? Absurde ! Nous avons besoin de lui. D'ailleurs, il est déjà sûr de sa place dans l'Histoire.

— Il se moque bien de l'Histoire, répondit Strong avec gravité. Tout ce qu'il veut, c'est aller sur la Lune.

— Au diable ! Qu'il y aille sur la Lune... dès que son boulot sera fini ! Après tout, c'est son affaire. C'est lui qui l'a montée.

— Je sais. »

Harriman se retourna, les vit et se dirigea vers eux. Ils se turent. « Ne vous cachez pas de moi ! héla-t-il joyeusement. Tout va bien. J'irai au prochain voyage. Je compte que tout sera automatisé d'ici là. Vous verrez. » Il se tourna vers le *Mayflower*. « Il a de l'allure, pas vrai ? »

On ferma la porte extérieure du sas ; les signaux de départ s'allumèrent tout au long de la piste et sur la tour de contrôle. Une sirène retentit.

Harriman avança d'un pas ou deux.

« C'est parti ! »

La foule cria d'une même voix. La grande fusée s'ébranla, gravit la piste en prenant peu à peu de la vitesse, et fonça vers la cime lointaine. Elle était déjà toute petite quand on la vit bondir de la montagne et s'élancer dans le ciel.

Elle resta suspendue une fraction de seconde, puis un plumage de lumière empanacha sa queue. Ses réacteurs venaient de se mettre en marche.

Une lueur dans le ciel, une boule de feu, puis... plus rien. Elle était partie là-haut dans l'espace, vers son rendez-vous avec les ravitailleurs.

La foule s'était amassée vers l'extrémité ouest de la plate-forme au fur et à mesure que la fusée gravissait la montagne. Harriman était demeuré sur place. Dixon et Strong n'avaient pas suivi la foule, eux non plus. Tous trois étaient seuls, Harriman plus seul encore que les autres, car il ne semblait pas conscient de leur présence. Il regardait le ciel.

Strong le regardait, lui. Et il chuchota à l'oreille

de Dixon : « Lisez-vous la Bible ?

— Parfois.

— Il doit ressembler à Moïse, quand il contemplait la Terre promise. »

Harriman ramena ses yeux du ciel sur la terre et les vit. « Les gars, vous êtes encore là ? Venez, on a du pain sur la planche. »

DALILA ET L'HOMME DE L'ESPACE

À coup sûr, on en a bavé pour construire la station spatiale n°1 – mais c'était l'homme, le problème.

Non que bâtir une station à trente-six mille kilomètres dans l'espace soit un jeu d'enfant. Il s'agissait d'un exploit technique, plus que le canal de Panama et les Pyramides, voire la pile énergétique du Susquehanna. Mais c'est « Tiny » Larsen qui l'a construite – et quand Tiny entreprend un travail, il le mène à son terme.

Quand je l'ai connu, il jouait arrière d'une équipe semi-professionnelle, du temps où il faisait son chemin à l'Institut de technologie Oppenheimer. Il a bossé pour moi chaque été jusqu'à ses examens. Il est resté dans la construction et j'ai fini par aller travailler pour lui.

Tiny ne commençait jamais un boulot sans

s'assurer que la conception lui convenait. Pour bâtir certaines sections de la station, il aurait mieux valu des singes à six bras que des gars en combinaison spatiale. Tiny avait le chic pour repérer ce genre de bourdes ; pour qu'on hisse la moindre tonne de matériel, il fallait que les dessins et les spécifications le satisfassent.

Mais c'était le personnel qui nous donnait des maux de tête. On avait une pincée d'hommes mariés, mais les autres étaient des jeunes fous attirés par les hauts salaires et l'aventure. Quelques-uns avaient échoué à devenir astronautes. D'autres étaient des spécialistes tels que des électriciens et des techniciens de mesures. La moitié environ étaient des plongeurs de grands fonds, familiers du boulot en scaphandre pressurisé. Il y avait des tunneliers habitués aux chambres de compression, des monteurs, des soudeurs, des charpentiers de marine et deux acrobates de cirque.

On en vira quatre pour ivresse sur le lieu de travail. Tiny dut casser le bras de l'un d'eux pour en venir à bout. Ce qui nous intriguait, c'est la façon dont ils s'étaient procurés la boisson. Il s'avéra qu'un charpentier de marine avait fabriqué un alambic sans chaleur, en utilisant le vide qui nous entourait. Il distillait de la vodka à partir de

pommes de terres chipées à l'intendance. Ça me fendait le cœur de le flanquer dehors, mais il était vraiment trop futé.

Puisqu'on se trouvait en chute libre dans une orbite circulaire de vingt-quatre heures et qu'en apesanteur tout flotte dans l'espace, on aurait pu croire qu'il serait impossible de jouer aux dés. Un radio appelé Peters tourna la difficulté à l'aide de dés d'acier et d'un champ magnétique. Mais comme il avait éliminé du même coup le facteur chance, on dut se séparer de lui.

On le renvoyait sur Terre à bord de la prochaine navette de ravitaillement, la *Demi-Lune*. Je me trouvais dans le bureau de Tiny lorsqu'elle alluma ses rétrofusées pour épouser notre orbite. Tiny nagea jusqu'au hublot.

« Fais chercher Peters, Dad, dit-il, et débarque-le. Qui le remplace ?

— Un certain G. Brooks McNye », répondis-je.

Un filin s'avança tel un serpent à partir du vaisseau. « Je ne pense pas que les trajectoires concordent », dit Tiny. Il sonna la cabine radio pour demander le mouvement relatif du vaisseau par rapport à la station. La réponse ne lui plut guère et il donna aux intéressés l'ordre d'appeler la *Demi-Lune*.

Tiny attendit de voir paraître sur l'écran l'officier commandant la navette. « Bonjour, capitaine. Pourquoi tendre un filin ?

— Pour le fret, bien sûr. Transférez vos singes à notre bord. Je voudrais décamper avant l'ombre. » La station mettait chaque jour environ une heure et quart à franchir l'ombre de la Terre ; on travaillait par équipes de onze heures et on faisait la pause durant la période obscure, pour éviter de devoir installer des projecteurs et chauffer les combinaisons.

Tiny secoua la tête. « Pas avant que vous ayez réglé votre trajectoire et votre vitesse sur les nôtres.

— Mais elles sont réglées !

— Pas selon les spécifications, si j'en crois mes instruments.

— Laissez-vous attendrir, Tiny ! Je suis à court de combustible pour les manœuvres. Si je dois jongler avec ce vaisseau afin d'effectuer une correction mineure pour quelques malheureuses tonnes de fret, je prends un tel retard que je devrai me poser sur un terrain secondaire, peut-être même en vol plané. » À l'époque, tous les vaisseaux avaient encore des ailes pour l'atterrissage.

« Écoutez, capitaine, dit Tiny sèchement, votre voyage n'avait pas d'autre but que la mise en orbite parallèle de ces malheureuses tonnes de fret. Je me fiche que vous vous posiez sur la Petite Amérique avec une échasse sauteuse. Le premier chargement a été placé avec soin sur l'orbite convenable et j'entends qu'il en aille de même pour tous les suivants. Allons, mettez-moi ce wagon bien sur les rails.

— Oui, monsieur le surintendant ! dit le capitaine Shields avec raideur.

— Ne vous fâchez pas, Don, dit Tiny d'une voix radoucie. À propos, vous avez quelqu'un pour moi ?

— Je pense bien ! » Le visage de l'autre se fendit en un large sourire.

« Eh bien, gardez-le à bord jusqu'à la fin du déchargement. On doit quand même pouvoir battre l'ombre de vitesse.

— Parfait, parfait ! Après tout, pourquoi ajouterais-je à vos ennuis ? » Le capitaine coupa la communication, laissant mon patron perplexe.

On n'eut pas le loisir de ruminer ses paroles. Shields fit virer son vaisseau par action gyroscopique, déclencha ses fusées une seconde ou deux et en un clin d'œil se rangea à nos côtés —

sans utiliser beaucoup de carburant, malgré ses jérémiades. Je mobilisai tous les hommes disponibles et parvins à transborder le fret avant de pénétrer dans l'ombre de la Terre. L'apesanteur constitue un atout incroyable lorsqu'il s'agit de manipuler des charges ; on vida la *Demi-Lune* – à la main, notez-le bien – en cinquante-quatre minutes.

Le fret se composait de réservoirs d'oxygène, garnis de miroirs en aluminium pour leur servir d'écrans, de panneaux pour la coque extérieure – de la laine de verre prise en sandwich entre deux feuilles d'alliage au titane – et de caisses contenant des fusées *jato* destinées à imprimer un mouvement de rotation au quartier d'habitation. Une fois le tout débarqué des soutes et arrimé à notre filin de charge, je renvoyai les hommes par le même chemin – je ne laisse jamais un homme travailler dans l'espace sans cordon ombilical, si accoutumé qu'il se croie à de telles conditions. Puis je dis à Shields de nous envoyer son passager et de se sauver.

Un petit bonhomme émergea du sas de la navette et s'accrocha au filin reliant les deux vaisseaux. Se comportant comme s'il était rompu à l'espace, il prit appui sur ses pieds et plongea, droit le long du filin tendu. Je rentrai vivement et

lui fis signe de me suivre. Tiny, le nouveau venu et moi-même, on atteignit les sas ensemble.

Outre les habituels sas pour le fret, nous disposions de trois Kwikloks de la General Electrics. Un Kwiklok, c'est un compartiment lisse, une Vierge de fer sans les pointes, à fermeture rapide comme son nom l'indique ; il offre juste la place suffisante pour un homme en scaphandre spatial et permet de n'évacuer que quelques litres d'air en se chargeant automatiquement du cyclage. Il permet de gagner un temps fou lors des relèves d'équipes. Je m'introduisis dans celui de taille moyenne ; Tiny choisit naturellement le plus grand. Sans hésitation, le nouvel arrivant se glissa dans le plus petit.

On gagna le bureau de Tiny. Ce dernier détacha ses courroies et rejeta son casque en arrière.

« Eh bien, McNye, dit-il, je suis heureux de vous recevoir parmi nous. »

Le nouveau radio ouvrit son casque. J'entendis une voix suave répondre : « Je vous remercie. »

J'ouvris des yeux ronds sans souffler mot. De l'endroit où j'étais placé, je vis que le radio portait un ruban dans les cheveux.

Je crus que Tiny allait exploser. Il n'eut pas

besoin de voir le ruban ; son casque levé, le nouvel « homme » apparut aussi féminin que la Vénus de Milo. Tiny postillonna, puis, sitôt libéré de ses courroies, plongea droit sur le hublot. « Dad, brailla-t-il, file à la cabine radio ! Arrête-moi ce vaisseau ! »

Mais la *Demi-Lune* n'était déjà plus qu'une boule de feu dans le lointain. Tiny avait l'air hébété. « Dad, qui d'autre est au courant de cette histoire ?

— Personne, que je sache. »

Il réfléchit un instant. « Il faut la garder hors de vue. J'ai trouvé : on va l'enfermer pour que nul ne la voie avant le passage de la prochaine navette. » Il évitait de la regarder.

« Mais qu'est-ce que vous me chantez là ? » McNye parlait d'une voix aiguë qui n'avait plus rien de suave.

Tiny la fusilla du regard. « C'est de vous qu'il s'agit. Vous ne seriez pas un passager clandestin, par hasard ?

— Trêve de plaisanteries ! G.B. McNye, ingénieur en électronique. Vous n'avez pas reçu mon dossier ? »

Tiny se tourna vers moi. « Dad, c'est ta faute. Nom de... oh ! pardon, mademoiselle. Comment

est-ce que tu t'es débrouillé pour les laisser t'envoyer une femme ? Tu n'as pas pris la peine de lire son dossier ?

— Moi ? Écoute, tête de pioche ! Ces formulaires ne font pas mention du sexe. La Commission de l'emploi s'y oppose, sauf si le poste l'exige.

— Ce qui est bien le cas.

— Pas du point de vue de la qualification professionnelle. Ce ne sont pas les opératrices radio et radar qui manquent sur Terre.

— On n'est pas sur Terre. » Je devais lui concéder un bon point. Il pensait sans doute aux loups à deux pattes qui grouillaient sur le chantier. Et G.B. McNye était jolie. Huit mois sans la moindre présence féminine avaient peut-être affecté mon jugement, mais elle passerait l'examen haut la main.

« J'ai même entendu parler de femmes pilotes de fusée, ajoutai-je pour le faire bisquer.

— Peu importe, je ne veux pas de femmes ici !

— Minute ! » Si, moi, j'étais agacé, elle, elle était fâchée. « Vous êtes le surintendant à la construction, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Tiny.

— Très bien. Alors comment est-ce que vous connaissez mon sexe ?

— Vous cherchez à nier que vous êtes une femme ?

— Pas du tout ! J'en suis fière. Mais, officiellement, vous ignorez le sexe de G. Brooks McNye. C'est pour cette raison que j'utilise "G" au lieu de Gloria. Je ne demande aucune faveur. »

Tiny émit un grognement. « Vous n'en obtiendrez pas. J'ignore comment vous avez réussi à vous faufiler ici, mais comprenez-moi bien, McNye, Gloria ou tout ce que vous voudrez... vous êtes virée. Vous rentrerez par la prochaine navette. Dans l'intervalle, on tâchera d'empêcher les hommes de savoir qu'il y a une femme à bord. »

Je la vis compter mentalement jusqu'à dix. « Je peux parler ? demanda-t-elle enfin. Ou votre attitude à la capitaine Bligh me condamne aussi au silence ?

— Je vous en prie.

— Je ne me suis faufilée nulle part. Je fais partie du personnel permanent de la station, en qualité d'ingénieur en chef du service des transmissions. J'ai posé ma candidature au poste libéré afin de me familiariser avec l'appareillage au cours de son installation. Je finirai par vivre ici ; je

ne vois aucune raison de ne pas commencer dès à présent. »

Tiny balaya l'objection d'un revers de main. « Il y aura sans doute ici des hommes et des femmes... un jour. Voire des enfants. Pour l'instant, on est entre hommes et j'entends qu'on le reste.

— On verra. En tout cas, vous ne pouvez pas me virer. Le personnel radio ne travaille pas sous vos ordres. » Elle avait marqué un point ; les agents des transmissions et d'autres spécialistes étaient loués aux entreprises contractantes, les Cinq Compagnies, S.A., par les Entreprises Harriman.

Tiny renâcla. « Je ne peux peut-être pas vous virer ; mais je peux vous renvoyer d'où vous venez. *Le personnel réquisitionné doit recevoir l'agrément de l'entrepreneur contractant...* autrement dit, moi. Paragraphe 7, clause M ; c'est moi qui l'ai rédigée.

— Vous n'ignorez donc pas que, si l'entrepreneur contractant refuse sans raison valable le personnel réquisitionné, il assume les frais de remplacement.

— Je veux bien risquer de payer votre voyage de retour, mais je ne veux pas vous voir ici.

— Vous n'êtes vraiment pas raisonnable !

— Peut-être, mais il m'appartient de décider de

ce qui convient le mieux à mon entreprise. J'aimerais mieux y voir un trafiquant de drogue qu'une femme qui passerait son temps à renifler mes gars ! »

Elle laissa échapper un cri étouffé. Tiny comprit qu'il allait trop loin, et il ajouta : « Navré, mademoiselle. Mais c'est comme ça. Vous resterez à couvert jusqu'à ce que je puisse me débarrasser de vous. »

Avant qu'elle ait le temps de répondre, j'intervins. « Tiny, derrière toi ! »

Ouvrant des yeux exorbités au hublot se trouvait l'un des monteurs. Trois ou quatre autres flottèrent jusqu'à lui.

Tiny fonça vers l'ouverture et ils s'égaillèrent telle une volée de moineaux. Il leur avait fichu une trouille du diable. Je crus un instant qu'il allait enfoncer la vitre de quartz d'un coup de poing.

Il revint avec un air de chien battu. « Mademoiselle, attendez dans ma cabine », dit-il, indiquant l'endroit du geste. Après sa sortie, il reprit : « Dad, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je te croyais bien décidé, Tiny, répondis-je.

— C'est exact, riposta-t-il d'un ton hargneux. Demande à l'inspecteur en chef de venir me voir, veux-tu ? »

Cette décision montrait sa détresse. Les membres du service d'inspection appartenaient aux Entreprises Harriman, pas à nous. Tiny les considérait comme des empoisonneurs publics. En outre, il tenait son diplôme de l'Oppenheimer, et Dalrymple du MIT.

Il entra, effronté et joyeux. « 'Jour, surintendant. 'Jour, monsieur Witherspoon. Que puis-je pour vous ? »

Tiny raconta son histoire, le visage fermé. Dalrymple prit un petit air suffisant.

« Elle a raison, mon vieux. Vous pouvez la renvoyer et même spécifier que vous voulez un remplaçant de sexe masculin. Mais quant à contresigner la mention *pour raison valable*, la chose me semble assez difficile, non ?

— Bon Dieu, Dalrymple, on ne peut pas garder une femme à bord !

— C'est discutable. Le contrat ne prévoit rien à ce sujet, vous voyez.

— Si votre bureau ne nous avait pas envoyé le tricheur qu'elle est censée remplacer, je ne serais pas dans un pétrin pareil !

— Allons, allons ! Ménagez votre tension. Laissons en blanc les motifs du renvoi et discutons du coût de l'opération à l'amiable. Équitable, non ?

— Je pense. Merci.

— Je vous en prie. Mais réfléchissez : lorsque vous avez jeté Peters à la porte avant d'examiner son remplaçant, vous avez réduit votre effectif à un seul opérateur. Hammond ne va tout de même pas demeurer à l'écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Il n'a qu'à dormir dans la cabine. La sonnerie le réveillera.

— Je ne peux pas accepter cette solution. Il faut surveiller les fréquences du bureau terrestre et des vaisseaux en permanence. Les Entreprises Harriman vous ont fourni une opératrice qualifiée ; je crains que vous ne deviez l'utiliser pour l'instant. »

Tiny s'incline toujours face à l'inévitable ; il répondit calmement : « Dad, elle prendra la première garde. »

Puis il fit entrer la fille. « Rendez-vous à la cabine radio et tâchez de vous mettre au courant le plus rapidement possible, afin que Hammond puisse aller se reposer. Écoutez-le bien. C'est un homme capable.

— Je sais, répondit-elle du tac au tac. C'est moi qui l'ai formé. »

Il se mordit la lèvre. L'inspecteur en chef prit la

parole. « Le surintendant ne s'occupe guère des vétilles. Je me présente : Robert Dalrymple, inspecteur en chef. Et il a sans doute omis de vous présenter son assistant, M. Witherspoon.

— Appelez-moi Dad, dis-je.

Elle sourit. « Salut, Dad. » Je me sentis traversé par une vague de chaleur. Elle s'approcha de Dalrymple. « Curieux qu'on ne se soit pas encore rencontrés.

— McNye, vous coucherez dans ma chambre », intervint Tiny.

Elle haussa les sourcils.

« Rassurez-vous, ajouta-t-il d'un ton colérique, j'enlève mes affaires sur-le-champ. Et attention : votre porte reste fermée si vous n'êtes pas de service.

— N'ayez aucune crainte là-dessus ! »

Il rougit.

J'étais trop occupé pour voir beaucoup Gloria. Il y avait le fret à ranger, les nouveaux réservoirs à installer et à pourvoir de leurs écrans. Restait encore à accomplir la tâche la plus préoccupante de toutes : mettre en rotation le quartier d'habitation. Même les optimistes ne s'attendaient

pas à voir se développer un gros trafic interplanétaire d'ici à quelques années ; pourtant les Entreprises Harriman tenaient à accueillir quelques activités qui paieraient des loyers remboursant les investissements énormes qu'elles avaient consentis.

La télévision avait loué l'emplacement d'un relais à micro-ondes – déjà, plusieurs millions par an. L'Office météorologique brûlait de son côté de monter une station d'intégration hémisphérique ; l'observatoire du mont Palomar avait obtenu une concession (les Entreprises Harriman lui avaient fait donation de ce volume) ; le Conseil de sécurité ruminait un projet secret ; le labo de physique Fermi et l'institut Kettering se réservaient un espace. Une dizaine de locataires voulaient emménager dès aujourd'hui, ou plus tôt si possible, quand bien même on ne terminerait jamais les aménagements pour les touristes et les voyageurs.

À la clé, il y avait des bonus pour les Cinq Compagnies, S.A., en cas d'avance sur le programme des travaux – et de même pour leur personnel. On avait donc hâte de mettre les quartiers d'habitation en rotation.

Qui n'a jamais mis le pied dans l'espace a

beaucoup de mal à se mettre en tête – c'était du moins mon cas – qu'en orbite on n'éprouve aucune sensation de pesanteur. Il y a la Terre, magnifique et ronde à trente-six mille kilomètres de là, proche à croire qu'elle frôle votre manche. Vous savez qu'elle vous attire. Mais vous ne pesez rien, absolument rien. Vous flottez.

Flotter, c'est commode pour certains travaux, mais s'il s'agit de manger, de jouer aux cartes, de se baigner, il vaut mieux sentir un certain poids peser sur vos pieds. Votre dîner se tient tranquille et vous vous sentez plus normal.

Vous avez vu la station en photo – un cylindre gigantesque, semblable à une grosse caisse de batterie, avec des ouvertures pour livrer passage à la proue des vaisseaux. Imaginez une caisse claire tournant sur elle-même à l'intérieur de la grosse caisse ; ce sont les quartiers d'habitation auxquels la force centrifuge confère une gravité artificielle. On aurait pu faire tourner la station entière, mais un vaisseau ne peut pas accoster contre un derviche tourneur.

C'est pourquoi on avait construit une partie pivotante pour le confort de l'homme et une partie fixe pour les déchargements, les réservoirs, les dépôts et le reste. On passe de l'une à l'autre par le

moyeu. Quand Gloria vint se joindre à nous, la partie intérieure était hermétiquement close et pressurisée, mais le reste n'était qu'un enchevêtrement de poutrelles.

D'une grande beauté d'ailleurs, un vaste réseau en treillis luisant avec ses nœuds d'assemblage se détachant sur le fond noir du ciel étoilé – en alliage de titane 1403, léger, robuste et inoxydable. La station est fragile, comparée à un vaisseau, puisqu'elle ne doit pas encaisser la poussée des moteurs au décollage, de sorte qu'on ne pouvait engendrer la rotation par des moyens brutaux ; c'est là qu'intervenaient les fusées *jato*.

Le mot *jato* est un sigle formé des initiales de « *Jet assisted take-off* », c'est-à-dire décollage assisté par fusées, un système mis au point pour donner une poussée supplémentaire aux avions. Maintenant, on a recours à elles pour une poussée déterminée, par exemple afin de sortir de la boue un camion enlisé sur un chantier de barrage. On en avait disposé quatre mille sur le pourtour de la carcasse du quartier d'habitation. Elles étaient déjà reliées à un cordon de mise à feu et prêtes à partir lorsque Tiny vint me trouver, l'air préoccupé. « Dad, dit-il, laissons tout tomber et terminons le compartiment D-113.

— D'accord. » Le D-113 se trouvait dans la partie immobile.

« Monte un sas et garnis-le de provisions pour deux semaines.

— Ça va modifier la répartition de masse pour la rotation.

— Je la recalculerai pendant la prochaine ombre. Ensuite on modifiera la disposition des *jato*. »

Dès que Dalrymple l'apprit, il accourut au galop. Cette opération retardait la mise en exploitation de l'espace rentable. « C'est quoi, l'idée ? »

Tiny le dévisagea. Depuis quelque temps, leurs relations avaient encore empiré. Dalrymple trouvait tous les prétextes pour voir Gloria et devait traverser le bureau de Tiny pour atteindre la chambre provisoire dont elle disposait ; Tiny avait fini par lui enjoindre de sortir et de ne plus revenir. « L'idée, énonça-t-il, consiste à se ménager un abri temporaire au cas où la maison brûle.

— Que voulez-vous dire ?

— Supposez qu'on allume les *jato* et que la structure cède ? Vous voulez moisir dans votre scaphandre parmi ces poutrelles en attendant

qu'un vaisseau vienne à passer ?

— C'est ridicule. Les efforts ont été calculés.

— C'est ce qu'a dit l'ingénieur devant son pont écroulé. On fera comme j'ai décidé. »

Dalrymple sortit comme un ouragan.

Les efforts de Tiny pour garder Gloria cloîtrée avaient quelque chose de pitoyable. La tâche la plus importante du technicien radio consiste, pendant sa garde, à réparer les petits émetteurs-récepteurs des scaphandres. Une épidémie de pannes frappa ces appareils – toujours durant sa garde. J'opérai quelques transferts d'équipes et je portai le coût des réparations sur la note de certains de nos gaillards : une antenne sabotée ne relève pas de la maintenance habituelle.

D'autres symptômes apparurent. La mode voulut désormais que chacun se rase de près, on se mit à porter des chemises durant son temps libre, et la fréquence des bains s'accrut au point que je vis le moment où je devrais monter un nouvel alambic pour distiller de l'eau.

Vint le grand jour : on avait terminé le D-113 et rajusté les *jato*. J'avoue ma nervosité. Tout le personnel reçut l'ordre d'évacuer le quartier d'habitation et d'enfiler les scaphandres. Les hommes se juchèrent alentour sur les poutrelles et

attendirent.

Des hommes en combinaison spatiale se ressemblent tous ; on utilise des numéros et des brassards de couleur. Les contremaîtres avaient deux antennes, l'une pour l'équipe, l'autre pour le circuit des contremaîtres. En ce qui nous concernait, Tiny et moi, la seconde antenne était reliée à la cabine radio qui retransmettait sur toutes les fréquences – en somme, une véritable émission.

Les contremaîtres avaient signalé que leurs hommes se trouvaient hors de portée du feu d'artifice, et je me préparais à donner le feu vert à Tiny, lorsqu'on vit apparaître une silhouette, grimpant à travers les poutrelles, dans le périmètre de la zone dangereuse. Ni cordon ombilical ni brassard. Une seule antenne.

Gloria, bien sûr. Tiny l'extirpa de la zone de l'explosion et lui passa son propre cordon à la ceinture. J'entendis sa voix qui parlait avec hargne dans mon écouteur de casque : « Vous vous prenez pour qui ? La préposée à la circulation ?

— Et où voulez-vous que j'aille ? Me garer sur une étoile ?

— Je vous ai dit de vous tenir à l'écart de l'opération. Si vous ne pouvez pas obéir aux

ordres, je vous boucle. »

Je m'approchai de lui, coupai ma radio et appuyai mon casque contre le sien. « Patron, patron ! dis-je. Vous émettez sur l'antenne générale !

— Oh... » Il coupa son circuit, appuya son casque contre celui de Gloria.

Elle, on l'entendait toujours ; elle restait à l'antenne.

« Dites donc, gros babouin, si je suis sortie, c'est parce que vous avez envoyé une équipe pour évacuer tout le monde. » Puis : « Et comment pouvais-je me douter qu'il était interdit de sortir sans cordon ? Vous m'avez mise au cachot comme une criminelle. » Et enfin : « On verra bien. »

Je l'entraînai et il donna l'ordre de procéder à la mise à feu. Après quoi on oublia l'algarade en assistant au plus joli feu d'artifice jamais vu, un soleil gigantesque avec toutes ces fusées qui crachaient les flammes sur la périphérie du tambour. Sans un bruit, d'ailleurs, à cause du vide... mais le spectacle était d'une beauté insurpassable.

Les fusées s'éteignirent et le quartier d'habitation tournait sur lui-même, tel un volant. On laissa, Tiny et moi, échapper un soupir de

soulagement. Puis on rentra pour prendre un petit goût de la pesanteur.

Ça faisait une drôle d'impression. Je traversai le moyeu et je descendis l'échelle. À mesure que je m'éloignais du centre, je me sentais plus lourd. Je fus pris de nausées comme lors de ma première séance d'apesanteur. C'est à peine si je pouvais marcher et j'avais des crampes aux mollets.

On effectua une inspection générale, puis on pénétra dans le bureau et on s'assit. Tout semblait au poil : juste la quantité requise pour vous procurer une sensation de confort – un tiers de la gravité normale sur le bord du cylindre. Tiny passa ses mains sur les bras de son fauteuil et sourit.

« Ça vaut mieux que de rester bouclé dans le D-113.

— À propos de rester bouclé, dit Gloria en entrant, je peux vous dire deux mots, monsieur Larsen ?

— Hein ? Mais certainement. À vrai dire, je voulais moi-même vous voir. Je vous dois des excuses. Mademoiselle McNye, j'étais...

— N'y pensez plus. Mais il y a une chose que je voudrais savoir : vous comptez poursuivre longtemps ce chaperonnage absurde ? »

Il l'étudia du regard. « Non. Jusqu'à l'arrivée de

vosre remplaçant.

— Vraiment ? Qui est le commissaire de bord ?

— Un charpentier de marine appelé McAndrews. Mais vous ne pouvez pas faire appel à lui : vous faites partie du personnel de la station.

— Pas dans mon emploi actuel. Je vais lui parler. Vous opérez une discrimination contre moi, et en dehors de mes heures de service, qui plus est.

— Peut-être, mais vous découvrirez que j'en possède le droit. Du point de vue légal, je suis capitaine de navire tant que dure la construction. Un capitaine dans l'espace est investi de vastes pouvoirs discriminatoires.

— Dans ce cas, vous devriez en user avec discrimination ! »

Il sourit. « N'est-ce pas ce que vous venez de me reprocher ? »

Si on n'eut aucune nouvelle du commissaire de bord, Gloria commença de n'en faire qu'à sa tête. À sa période de repos suivante, elle se montra au cinéma en compagnie de Dalrymple. Tiny quitta la salle au milieu de la séance – le film était bon d'ailleurs : *Lysistrata monte en ville*, relayé de New York.

Elle revenait seule du spectacle lorsqu'il

l'arrêta, après s'être assuré de ma présence.
« Hmm... Mademoiselle McNye...

— Oui ?

— Il m'a semblé préférable que vous le sachiez... euh... l'inspecteur en chef Dalrymple est marié.

— Vous prétendez que ma conduite n'a pas été convenable ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! » Avant qu'il ait pu répondre, elle ajouta : « Cela vous intéressera peut-être de savoir qu'il m'a parlé de vos quatre enfants. »

Tiny bafouilla. « Mais... mais... je ne suis même pas marié !

— Et alors ? C'est encore pire, non ? » Elle s'éloigna à grands pas.

Tiny renonça à la tenir cloîtrée dans sa chambre mais lui enjoignit de le prévenir chaque fois qu'elle la quittait. Ce rôle de chien de berger accaparait une bonne partie de son temps. Je faillis lui suggérer de demander à Dalrymple de le relayer, mais je me retins.

Malgré tout, je fus surpris lorsqu'il me donna l'ordre de transmettre son ordre de renvoi. J'avais

fini par me persuader qu'il reviendrait sur sa décision.

« Pour quel motif ? demandai-je.

— Insubordination ! »

Je demeurai bouche close. « Elle refuse d'exécuter les ordres, dit-il.

— Son travail est satisfaisant. Tu lui donnes des ordres que tu te garderais bien de donner aux autres et que nul homme n'accepterait.

— Tu désapprouves mes ordres ?

— La question n'est pas là. Tu es incapable de fournir la preuve de ce que tu avances, Tiny.

— Alors, accuse-la d'être une femme. Ça, je peux le prouver. »

Je restai coi. « Dad, reprit-il d'un ton enjôleur, tu sais comment le tourner. *Aucune animosité personnelle contre Mlle McNye ; mais nous avons le sentiment que, pour maintenir l'harmonie, etc.* »

Je rédigeai le document et l'apportai à Hammond en privé. Même si les techniciens radio sont tenus par le secret professionnel, rien n'aurait pu moins me surprendre que d'être interpellé par O'Connor, un de nos meilleurs forgers. « Hé ! Dad, c'est vrai que le Vieux vire Brooksie ?

— Brooksie ?

— Brooksie McNye, c'est elle qui dit de l'appeler Brooks. C'est vrai ? »

Je l'admis et poursuivis mon chemin en me demandant si je n'aurais pas mieux fait de mentir.

Il faut quatre heures pour relier la Terre à la station par la navette. Au cours de la relève précédant l'arrivée de l'*Étoile polaire* et du remplaçant de Mlle Gloria, le chronométrateur m'apporta deux bulletins de démission. Deux, ce n'était rien. La moyenne des mouvements par navette dépassait ce chiffre. Une heure plus tard, il me joignit par le circuit des contremaîtres et me demanda de venir à son bureau. Je me trouvais sur la charpente extérieure, à inspecter une soudure ; je répondis non. « *S'il vous plaît*, monsieur Witherspoon, implora-t-il, il faut que vous veniez. » Quand un des gars ne m'appelle plus « Dad », ça signifie quelque chose. J'obtempérai.

Il y avait une file d'attente devant son bureau, à croire qu'on distribuait le courrier. J'entrai et refermai la porte derrière moi. Il me tendit une double poignée de bulletins de démission. « Par tous les diables, demandai-je, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il y en a d'autres par douzaines, que je n'ai pas encore eu le temps de rédiger. »

Aucun bulletin ne portait de motif – juste la mention *pour convenance personnelle*. « Enfin, Jimmie, qu'est-ce qui se passe ?

— Vous ne devinez pas, Dad ? Et puis zut, alors ! Je m'apprête à remplir la mienne. »

Je lui fis part de mon impression et il acquiesça. Puis je pris les bulletins, appelai Tiny et lui demandai de venir nous rejoindre d'urgence.

Il se mordilla considérablement les lèvres en m'écoutant. « Voyons, Dad, ils ne peuvent pas faire grève. Leur contrat l'exclut, avec la garantie de tous les syndicats intéressés.

— Il ne s'agit pas d'une grève, Tiny. On ne peut pas empêcher un homme de démissionner.

— Ils paieront leur voyage de retour, c'est moi qui te le dis !

— Perdu. La plupart ont travaillé assez longtemps pour avoir droit à la gratuité.

— Il nous faudra embaucher des remplaçants en vitesse, si on veut tenir nos engagements.

— Pire, Tiny... on ne terminera pas. La prochaine ombre, il ne te restera même plus une équipe d'entretien.

— De ma vie, je n'ai jamais été abandonné par mes équipes. Je vais leur parler.

— Inutile, Tiny. Tu as affaire à trop forte partie.

— Tu es contre moi, Dad ?

— Je ne suis jamais contre toi, Tiny.

— Dad, tu penses peut-être que je fais ma tête de cochon, mais j'ai raison. Il ne faut pas jeter une seule femme au milieu de centaines d'hommes. Ça les rend fous. »

Je ne lui répondis pas qu'il partageait leur sort. « C'est si grave que ça ?

— Bien sûr. Je ne peux pas laisser le chantier partir à vau-l'eau pour les beaux yeux d'une femme.

— Tiny, tu as jeté un œil sur les rendements, ces jours-ci ?

— Je n'ai pas eu le temps... et alors ? »

Je savais pourquoi il n'avait pas eu le temps. « Tu auras du mal à prouver que Mlle Gloria a retardé le travail. On est en avance sur le programme.

— Sans blague ? »

Pendant qu'il étudiait les diagrammes, je lui passai un bras autour des épaules. « Écoute, fiston, le sexe existe depuis toujours, sur notre

planète. On n'en sort jamais, là-bas, ce qui n'empêche pas de mener à bien des constructions de belle taille. On devra peut-être apprendre à s'en accommoder ici aussi. En fait, tu as trouvé la solution il y a moins d'une minute.

— Ah bon ? Figure-toi que tu me l'apprends.

— Oui : “On ne peut pas jeter *une seule femme* au milieu de centaines d'hommes” Tu saisis ?

— Hein ? Non. Minute ! Je crois que je commence à comprendre.

— Tu pratiques le judo ? On gagne parfois en ployant devant l'adversaire.

— Oui. Oui ! »

Il sonna la cabine radio. « Faites-vous remplacer par Hammond, McNye, et venez à mon bureau. »

Il s'en tira avec élégance : il se leva et prononça un discours... Il avait eu tort, il avait mis longtemps à le voir, espérait qu'elle ne lui tiendrait pas rigueur, etc. Il demandait sur-le-champ au siège de s'informer du nombre d'emplois que la main-d'œuvre féminine pourrait occuper.

« N'oublie pas les couples mariés, lui souffla-t-je, et demande un certain nombre de femmes d'âge mûr.

— J'y penserai, dit Tiny. J'ai oublié quelque chose, Dad ?

— Je ne pense pas. Il nous faudra aménager des logements, mais on a le temps.

— Entendu. Je leur demande de retarder le départ de l'*Étoile polaire* afin qu'ils puissent nous en envoyer quelques-unes par le même voyage.

— C'est magnifique ! » Elle paraissait vraiment heureuse.

Il se mordit la lèvre. « Il me semble avoir oublié quelque chose. J'y suis ! Dad, demande-leur d'envoyer un pasteur à la station, le plus tôt possible. Vu la nouvelle politique, on risque d'en avoir besoin sous peu. » J'étais bien d'accord.

Fin du tome I